This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SAINTE-BEUVE

EducT
1679
550.425

Harvard College
Library

FROM THE LIBRARY OF
PAUL HENRY KELSEY
Class of 1902

THE GIFT OF
MRS. PAUL H. KELSEY

July 2, 1936

3 2044 102 862 380

32 ?

30 [illegible]

[illegible]

37 [illegible]

42 [illegible]

44 [illegible]

43 [illegible]

Paul H [illegible]

SELECTED ESSAYS

FROM

SAINTE-BEUVE

WITH

INTRODUCTION, BIBLIOGRAPHY, AND NOTES

BY

JOHN R. EFFINGER, PH.D.

ASSISTANT PROFESSOR OF FRENCH, UNIVERSITY OF MICHIGAN

GINN AND COMPANY

BOSTON · NEW YORK · CHICAGO · LONDON

ATLANTA · DALLAS · COLUMBUS · SAN FRANCISCO

Educ T
1679.550.425
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PAUL H. KELSEY
JULY 2, 1936

COPYRIGHT. 1895,
BY GINN & COMPANY.

ALL RIGHTS RESERVED.

923.12

The Athenæum Press
GINN AND COMPANY · PROPRIETORS · BOSTON · U.S.A.

CONTENTS.

PAGE

I. INTRODUCTION v

II. BIBLIOGRAPHY xi

III. CHATEAUBRIAND. I. 1
NOUVEAUX LUNDIS. VOL. III.

IV. CHATEAUBRIAND. II. 11
NOUVEAUX LUNDIS. VOL. III.

V. MADAME RÉCAMIER 26
CAUSERIES DU LUNDI. VOL. I.

VI. QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE? 41
CAUSERIES DU LUNDI. VOL. III.

VII. ROMAN DE RENART 57
CAUSERIES DU LUNDI. VOL. VIII.

VIII. ALFRED DE MUSSET 73
CAUSERIES DU LUNDI. VOL. XIII.

IX. HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE . . 83
CAUSERIES DU LUNDI. VOL. XIV.

X. NOTES 113

INTRODUCTION.

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE was born at Boulogne-sur-Mer, December 23, 1804. His father, François de Sainte-Beuve,[1] was controller of taxes for the arrondissement of Boulogne. His mother, whose maiden name was Augustine Coilliot, was of English descent. The father died some three months before the birth of his son, and Madame de Sainte-Beuve was left in somewhat straitened circumstances, but still the boy was given good instruction in the school of M. Blériot at Boulogne until his fourteenth year, when he was sent to Paris at his own request. There he studied successively at the *Collège Charlemagne* and at the *Collège Bourbon*. He showed great ability during these student days, and in his last year took a first prize in Latin verse. Although his natural inclination was toward a literary career, for the next three years, from 1824 to 1827, he studied medicine, and incidentally the natural sciences and mathematics. This scientific study was probably undertaken at the wish of his mother, who could not appreciate a literary career, and derived little pleasure from her son's success until he became a member of the Academy.

During his medical studies his mind had been working in

[1] The father and several of his ancestors had been designated as *de* Sainte-Beuve, although they did not claim nobility. Sainte-Beuve never used the particle, however.

other directions as well. He busied himself with the history and literature of France, and early began his literary work.

In 1824 M. Dubois, who had been one of his teachers for a short time at the *Collège Charlemagne* founded a newspaper, the *Globe*, which stood for advanced political ideas, and also for advanced literary ideas, as it was the organ of the new Romantic movement. Sainte-Beuve became one of the regular contributors to this paper, and through this means was brought into contact with Jouffroy, Ampère, Mérimée, and other literary men of the day. The articles which he contributed to the *Globe*, written upon a variety of literary and historical topics, extend over a period of three years, and while they display no remarkable style or system, his knowledge of books is apparent and his judgment sound. These writings, collected in three volumes after his death, were named *Premiers Lundis*.

In the course of this series of articles, in 1827 Sainte-Beuve reviewed Hugo's *Odes et Ballades*. This review brought him to the notice of the poet, who introduced him to the members of the Romantic group, and they soon received him as one of their number. For the next few years, Sainte-Beuve was under the literary influence of these associates, and leaving the field of criticism temporarily he brought out anonymously, in 1829, a volume of poems, entitled *La Vie et Poésies de Joseph Delorme*, which was followed the next year by another volume of poetry, *Les Consolations*. His last collection of poems, *Pensées d'Août*, appeared some years later. To complete the list of his works written under the influence of the Romantic school must be mentioned a novel, *Volupté*, which appeared in 1834. The poetry was not very successful, and has been very little read, although it possesses decided merit. The novel, *Volupté*, is a singular book in a realistic style, which has been described as a connecting link between Rousseau, and Flaubert and Zola.

The same year in which his first volume of poems appeared, 1829, he resumed his critical writing, after a sojourn of two years in the camp of the Romanticists. He now wrote for the *Revue des Deux Mondes* and *Revue de Paris* the articles which have since been reprinted in book form under various titles,—such as *Portraits*, *Portraits Littéraires*, and *Portraits Contemporains*.

For three years, from 1831 to 1834, he was associated with Armand Carrel on the staff of the *National*, a political paper of liberal tendencies. He took no active part in politics, however, and, while supposed to be a Republican, had nothing to do with the July Revolution, and reaped no benefits from it until 1840, when he was made *conservateur* of the *Mazarin Library*. Some years before, he had commenced to study the Jansenist movement in the seventeenth century, and in the course of the winter of 1837–8 he delivered an extended course of lectures on the history of Port Royal before the Academy of Lausanne. Later, in 1860, these lectures, after being revised, were published in five volumes. They have been republished in six and seven volume editions.

After some opposition, in which Victor Hugo is believed to have participated, Sainte-Beuve was elected to fill the chair of Casimir Delavigne in the Academy in 1844, and the next year he was received by Hugo.

In 1848 he delivered at the University of Liège a course of lectures on French literature, and at the same time gave a series of public lectures on Chateaubriand and his school. The latter were published in book form under the title *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Before going to Liège, however, he endeavored to ascertain, through an English friend, whether there was any chance of his being engaged in a similar capacity at the University of Oxford.

After the *coup d'état* of Louis Napoleon, in 1852, Sainte-Beuve accepted the Empire without protest. His entire

apathy on all political questions has caused much comment. It is probable that the very slight consideration shown for his ability by the preceding government had, in this case, increased his natural indifference.

In 1854 he was made professor of Latin poetry at the *Collège de France*, but the students refused to receive him for political reasons, behaving in such a disorderly fashion that he soon abandoned the position.

Before this disappointment, however, Sainte-Beuve had begun the literary work which has been his greatest achievement. He accepted, in 1849, an offer to write a regular weekly *feuilleton* on some literary topic for the *Constitutionnel*, and on October 1st of that year appeared the first of the series of articles which have been known as the *Causeries du Lundi*. For twenty years, almost without interruption, these articles appeared, and they were published in book form as fast as possible. Appearing in the *Constitutionnel* until 1852 they were then transferred to the *Moniteur Officiel*, the government paper, where they continued to appear, with slight interruptions, until 1861. At a time when most of the literary men were standing aloof from the Empire, this action on the part of Sainte-Beuve is noteworthy. In 1861 he accepted another engagement with the *Constitutionnel*, which lasted until 1868. The first series was composed of fifteen volumes, and the second, known as the *Nouveaux Lundis*, comprising ten volumes at the time of his death, in 1869, was completed later by the addition of three volumes.

The most important event in his later years was his nomination as senator in 1865; but his political career cannot be called successful. In 1867 the minister of Public Instruction was attacked in the Senate for having favored atheism and materialism in the appointment of Renan to a professorship in the *Collège de France*. Sainte-Beuve instantly rose to protest against this attack, taking his friend's part and defend-

ing liberty of thought. Later in the same year he read a carefully prepared speech on liberty of free thought and free inquiry, which was received with favor by the students and the general public, although scoffed at by his colleagues. Aside from this event he was in no way prominent in the Senate.

Sainte-Beuve occupies an interesting place in the literary history of the century. His early attempts at poetry and fiction are to be considered as mere episodes in his career, the natural result of the influences which were at work upon him. Hugo was to be the poet of the Romantic school, while the rôle of critic was destined for Sainte-Beuve. Before him few in the field of literary criticism had dared to break away from the narrow and conservative rules which had been handed down by tradition. Villemain had tried in a broad way to attribute the general characteristics of the literature of a country to its social condition. But it remained for Sainte-Beuve to consider each individual in himself, and to seek in each literary work, for the expression, not merely of a society, but of a temperament.

His literary studies, the *Causeries*, are essays which average about twenty pages in length, and their subjects cover the whole field of French literature. He has succeeded in these articles in writing a series of descriptions of people, which are unparalleled in their accuracy. His judgments are almost always trustworthy and unbiased.

Belonging to no party or sect, influenced during the course of his life by Romanticism, materialism, scepticism, and Saint-Simonianism, and identifying himself with none of these doctrines, he found ample opportunity for a full expansion of his critical powers and for the acquirement of a knowledge of men. Applying great care and diligence to all that he wrote, it is not wonderful that the published volumes of his essays were widely read outside of France. No such array of

critical writing can be found in any language, and without exaggeration he may be considered the greatest literary critic that the world has seen.

The *Causeries*, which compose this volume, will be found of value in the appreciation of some interesting portions of the history of French literature, and they also afford a good opportunity for estimating the style and method of Sainte-Beuve. This method, of which much has been written, has been thoroughly discussed by Sainte-Beuve himself in the second of the Chateaubriand articles which are at the beginning of this book. For that reason they have been placed first. The other articles follow in chronological order.

BIBLIOGRAPHY.

THE following list includes the most important of the books, essays, and magazine articles which have been written in regard to Sainte-Beuve: —

1. C. A. Sainte-Beuve, sa Vie et ses Œuvres, par le Vicomte d'Haussonville, Député à l'Assemblée Nationale.
2. Sainte-Beuve, par Jules Levallois.
3. Souvenirs et Indiscrétions. Le Dîner du Vendredi-Saint. Par C. A. Sainte-Beuve de l'Académie Française. Publiés par son dernier secrétaire. (M. Troubat.)

NOTE. — The Dîner du Vendredi-Saint was a dinner party given April 16, 1868, by Sainte-Beuve to MM. Taine, About, Renan, Flaubert, Robin (of the Academy of Sciences), and Prince Napoleon. Although the dinner had been arranged for Good-Friday as the result of mere carelessness, the event was considered to have a political importance of which it was quite innocent.

4. L'Évolution de la Critique, par F. Brunetière, 8me lecon.
5. L'Évolution des Genres par F. Brunetière, p. 217.
6. Essays Æsthetical, by George Calvert, p. 158.
7. Mélanges de Critique Religieuse, par Edmond Schérer, p. 549.
8. Études sur la Littérature Contemporaine, par Edmond Schérer, t. 1, p. 321; t. 4, p. 97.
9. Derniers Essais de Critique et d'Histoire, par H. Taine, p. 51.
10. Essays. William Weigand, p. 117.
11. Atlantic Monthly, vol. 17, p. 432.
12. Cornhill Magazine, vol. 38, p. 24.

13. Hours at Home, vol. 11, p. 369.
14. Littell's Living Age, vol. 106, p. 771.
15. London Quarterly Review, American Edition, vol. 119, p. 42; vol. 141, p. 89.
16. North American Review, vol. 130, p. 51.
17. Westminster Review, vol. 95, p. 208.

To this list of references the following list of the most important works of Sainte-Beuve may be added: —

1. Tableau de la Poésie Française au XVIme Siècle. 2 vols.
2. Poésies Complètes. 2 vols.
3. Critiques et Portraits Littéraires. 5 vols.
4. Portraits Contemporains et Divers. 4 vols.
5. Portraits de Femmes. 1 vol.
6. Volupté. 1 vol.
7. Histoire de Port Royal. 7 vols.
8. Chateaubriand et son Groupe Littéraire. 2 vols.
9. Causeries du Lundi. 15 vols.
10. Étude sur Virgile.
11. Étude sur Jomini.
12. Nouveaux Lundis. 13 vols.
13. Étude sur Tallyrand.
14. À propos des Bibliothèques Populaires.
15. De la Liberté de l'Enseignement Supérieur.
16. De la Loi sur la Presse.
17. Correspondence. 2 vols.
18. Nouvelle Correspondence. 1 vol.

Lundi 21 juillet 1862.

CHATEAUBRIAND

JUGÉ PAR UN AMI INTIME EN 1803.

I.

L'ACADÉMIE française a mis au concours l'*Éloge* de Chateaubriand, et elle a bien fait : c'est le plus grand sujet littéraire du XIXe siècle, et la mort l'a fixé et refroidi depuis un temps suffisant. Il n'y a pas de danger qu'on se méprenne sur ce mot *Éloge :* il ne saurait s'appliquer qu'au grand écrivain toujours debout et subsistant ; l'homme et le caractère sont dorénavant trop connus, trop percés et mis à jour pour que l'éloge puisse y prendre pied décidément, et quoique les appréciations de ce genre soient sujettes à de perpétuelles vicissitudes, quoiqu'il semble qu'en littérature et en morale les choses ne se passent point comme dans la science proprement dite et que ce soit toujours à recommencer, je pense toutefois qu'il y a, dans cet ordre d'observations aussi, de certaines conclusions acquises et démontrées sur lesquelles il n'y a pas lieu pour les bons esprits à revenir. La science morale, bien comprise, bien appliquée aux individus, a, comme toutes les sciences, ses jugements définitifs et ses résultats.

Comment en douter, lorsqu'on a étudié à fond le sujet si complexe, si brillant, si coloré, qui s'appelle Chateaubriand ? On possède, à son égard, tous les moyens d'investigation et de connaissance. Je reviendrai tout à l'heure, avec plus de détail,

sur l'ensemble des conditions qui me semblent à réunir pour aborder avec avantage de tels problèmes biographiques; mais, en ce qui est de Chateaubriand, l'auteur d'abord s'est peint lui-même, s'est analysé en tous sens dans des portraits de jeunesse; il s'est réflechi et projeté à tout moment dans ceux même de ses écrits subséquents qui, par le sujet, auraient dû être le moins personnels; il s'est, dans sa vieillesse, raconté de nouveau et avec toutes sortes de variations dans des Mémoires dits *d'Outre-Tombe*. Sa vie publique, tout en dehors et pleine d'excitation, a, durant de longues années, fait sortir aux yeux de la France et du monde entier certains défauts et certaines dispositions intérieurs, dont ses amis seuls avaient jusqu'alors le secret: toutes ses humeurs, ses splendeurs de bile et ses âcretés de sang, si je puis dire, ont fait éruption. Dans un ouvrage composé il y a quelques années, j'avais rassemblé les diverses remarques que j'avais été à même de faire sur le grand écrivain, sur son talent prodigieux et son caractère singulier: lorsque ce livre parut, il choqua quelques admirateurs de M. de Chateaubriand, comme si j'avais voulu nuire à cette admiration dans la partie où elle mérite de persister et de survivre. "Je me suis convaincu depuis longtemps," m'écrivait à ce sujet un étranger qui sait à merveille notre littérature, "que, pour presque tout le monde, la vérité dans la critique a quelque chose de fort déplaisant; elle leur paraît ironique et désobligeante; on veut une vérité accommodée aux vues et aux passions des partis et des coteries." Et, pour me consoler, cet étranger, qui est Anglais, ajoutait qu'une telle disposition à se révolter contre une entière vérité et sincérité de critique appliquée à de certains hommes et à de certains noms consacrés, était poussée plus loin encore en Angleterre qu'en France, où l'amour des choses de l'esprit est plus vif et fait pardonner en définitive plus de hardiesse et de nouveauté, quand on y sait mettre quelque façon.

Je n'ai pas assez comparé les deux pays pour être juge; mais

ici le monde catholico-légitimiste qui avait pourtant connu Chateaubriand aussi bien que moi, et qui, dans le particulier, ne s'exprimait pas autrement sur son compte, parut se scandaliser et s'insurgea sur toute la ligne. Son organe habituel, M. de Pontmartin, en prit occasion de se livrer à d'élégantes jérémiades dans *le Correspondant*, et toute la province vendéenne et bien pensante fit écho. M. de Loménie, affilié à la coterie, poussa aussi son soupir qu'il appuya de toutes sortes de réfutations et de raisonnements : essayant de m'opposer moi-même à moi-même, il ne daigna pas admettre qu'en pareille matière de jugements contemporains il vient une heure et un moment où, quand on n'est lié par rien de particulier, la vérité reparaît de plein droit et prend le pas sur la politesse. J'eus toutefois la satisfaction de voir que ceux qui avaient le plus anciennement, le plus habituellement vécu dans le même monde et les mêmes sociétés que M. de Chateaubriand, et qui en jugeaient sans prévention, reconnaissaient la vérité de la plupart de mes remarques, et y retrouvaient leurs propres souvenirs dans leur mélange "de très bons souvenirs, et parfois d'assez mauvais." C'est ce que m'écrivait l'illustre chancelier M. Pasquier, c'est-à-dire la sagesse et la modération mêmes. J'étais bien sûr d'être d'accord sur les points principaux avec ces hommes d'autrefois, dont j'avais recueilli si souvent les paroles, quand ils s'exprimaient dans la familiarité sur cette nature singulière de génie qui, même après toutes les explications, était restée pour eux une sorte de problème. M. Molé n'en parlait jamais autrement, et c'est ainsi, sans nul doute, qu'il aura présenté et raconté Chateaubriand dans ses *Souvenirs*. Aujourd'hui, une preuve positive et des plus curieuses de la manière dont les amis du grand écrivain le jugeaient *in petto*, nous est produite dans une lettre confidentielle de M. Joubert à M. Molé lui-même.[1]

[1] *Pensées* de M. Joubert, précédées de sa *Correspondance* fort augmentée, avec Notice par M. Paul de Raynal ; 3e édition : 2 vol. in-18, chez Didier, quai des Augustins, 35. — On me permettra d'ajouter que cette édition a été revue

On sait ce qu'était M. Joubert : l'amateur littéraire le plus délicat, le consultant le plus fin, le plus exquis et le plus sûr. Il était tendrement attaché à Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand ; très lié avec M. de Fontanes, avec tout ce qui entourait l'auteur du *Génie du Christianisme* depuis sa rentrée en France. M. Joubert était l'âme, le suc et la moëlle de cette petite société. Or, M. de Chateaubriand ayant été envoyé à Rome, en 1803, à titre de secrétaire d'ambassade attaché au cardinal Fesch, il ne sut point s'y conduire d'abord avec la prudence et la circonspection que commandait sa qualité nouvelle ; il entra dans une sorte de lutte avec son ambassadeur ; il vint de celui-ci des plaintes à Paris, lesquelles, exagérées sans doute encore en passant de bouche en bouche et en se redisant à l'oreille, avaient pris créance parmi les amis mêmes ; M. de Fontanes, M. Molé, étaient des plus vifs à blâmer le nouveau fonctionnaire récalcitrant et inapplicable : on le voyait déjà destitué, et ses amis disaient : *Il l'a bien mérité !* M. Joubert, alors absent de Paris et à qui M. Molé en avait écrit en ce sens, lui répondit à tête reposée, et sa lettre, qui ne visait qu'à excuser leur ami commun et à chercher à sa conduite des raisons atténuantes, est devenue sous cette plume ingénieuse et subtile le portrait le plus merveilleux, le plus achevé, du moral de Chateaubriand à toutes les époques. La psychologie entière de l'homme est là, ou elle n'est nulle part. Il avait alors trente-cinq ans, et l'on n'est jamais plus soi-même tout entier qu'à cet âge. Voici cette lettre inappréciable de sagacité et de finesse, et qui convaincra tous les lecteurs de bonne foi que, dans nos apparentes sévérités d'hier, nous n'avons rien inventé, rien ajouté du nôtre, et que nous n'avons fait que nous tenir sur les anciennes traces.

Je me borne à souligner quelques passages qui sont les plus caractéristiques, afin de les faire mieux saillir.

avec un soin tout particulier par le frère de M. P. de Raynal, bien connu des hommes de sa génération pour la distinction de ses goûts littéraires, et aujourd'hui avocat général près la Cour de cassation. — La lettre que j'indique et qui paraît pour la première fois se trouve au tome Ier, p. 106.

"Villeneuve-le-Roi, 21 octobre 1803.

"Je voudrais vous dire aussi quelques mots de ce pauvre Chateaubriand.

"Il est certain qu'il a blessé dans son ouvrage (le *Génie du Christianisme*) des convenances importantes, et que même il s'en soucie fort peu, car *il croit que son talent s'est encore mieux déployé dans ces écarts.*

"Il est certain qu'*il aime mieux les erreurs que les vérités dont son livre est rempli, parce que ses erreurs sont plus siennes; il en est plus l'auteur.*

"Il manque à cet égard d'une sincérité qu'on n'a et qu'on ne peut avoir que lorsqu'on vit beaucoup avec soi-même, qu'on se consulte, qu'on s'écoute, et que le sens intime est devenu très-vif par l'exercice qu'on lui donne et l'usage que l'on en fait. *Il a, pour ainsi dire, toutes ses facultés en dehors, et ne les tourne point en dedans.*

"Il ne se parle point, il ne s'écoute guère, *il ne s'interroge jamais, à moins que ce ne soit pour savoir si la partie extérieure de son âme, je veux dire son goût et son imagination, sont contents, si sa pensée est arrondie, si ses phrases sont bien sonnantes, si ses images sont bien peintes, etc., observant peu si tout cela est bon; c'est le moindre de ses soucis.*

"Il parle aux autres, c'est pour eux seuls et non pas pour lui qu'il écrit; aussi c'est leur suffrage plus que le sien qu'il ambitionne, et de là vient que son talent ne le rendra jamais heureux, car le fondement de la satisfaction qu'il pourrait en recevoir est hors de lui, loin de lui, varié, mobile et inconnu.

"Sa vie est autre chose. Il la compose, ou, pour mieux dire, il la laisse s'arranger d'une tout autre manière. *Il n'écrit que pour les autres, et ne vit que pour lui.* Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ce qui ne l'est pas.

"Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus: comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette persuasion, il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde.

"Un fonds d'ennui, qui semble avoir pour réservoir l'espace

immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à son gré, et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire s'il ne devenait tôt ou tard sage et réglé. Tel est en lui ce qu'on pourrait appeler l'homme natif. Voici celui de l'éducation.

"Il paraît qu'il se proposa ou qu'on lui proposa de bonne heure, pour dernier terme d'ambition, l'honneur d'être un homme de cour. Si vous y prenez garde, la seule qualité acquise qui ait été imprimée en lui avec force, et qu'il ait invariablement retenue, est celle qui rendrait propre à ce métier, une grande circonspection. *Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système.* Il ne contredit point; il fait très volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, il garde non-seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens. Je crois que de sa vie il ne les a bien dits à personne. *Tout entre en lui, et rien n'en sort.* Il pousse les ménagements et la pratique de la discrétion jusqu'à laisser immoler à ses yeux la vérité, et peut-être quelquefois la vertu, sans les défendre. Il prêterait volontiers sa plume, mais non sa langue, à la plus belle cause du monde. Enfin, dans les épanchements et l'abandon même de la société intime, il ne contrarie ses amis qu'avec une répugnance où l'on sent la résistance à l'habitude. Voilà le Chateaubriand social.

"Ajoutez à cela quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux; l'impuissance de résister à ses fantaisies, fortifiée par l'insouciance des suites qu'elles peuvent avoir; en un mot, l'inconduite des jeunes gens très généreux, dans un âge où elle n'est plus pardonnable, et avec un caractère qui ne l'excuse pas assez; car, *né prodigue, il n'est point du tout né généreux.* Cette vertu suppose un esprit de réflexion pratique, d'attention à autrui, d'occupation du sort des autres et de détachement de soi, qu'il n'a pas reçu, ce me semble, infus avec la vie, et qu'il a encore moins songé à se donner.

"Le voilà, je crois, tout entier. Le voilà peint et estimé en mal, à la rigueur; je ne crois pas que sa conduite et son caractère puissent mériter un reproche qui ne soit là."

Nous ne sommes qu'à moitié chemin. Toute cette première partie de la lettre de M. Joubert, toute cette description préalable et si complète n'est dans sa pensée qu'une concession faite aux juges sévères et aux adversaires intimes : " Il est tout cela, je le sais, je vous l'accorde ; mais étant tout cela, et précisément parce qu'il est tel, il y a de certaines fautes combinées, compliquées, dont il est incapable." Telle est la thèse de l'avocat ami qui n'a cédé sur tant de points que pour être plus en mesure ensuite de défendre le pauvre accusé sur tout le reste. Un homme de cet acabit, en effet, un égoïste à la fois si oublieux, a gardé jusque dans son calcul des portions de naïveté, d'inadvertance, d'ignorance de soi, de confiance et de persuasion en sa faveur, qui le garantissent de toute action noire, basse ou fausse : il y a donc lieu, malgré tout, à l'indulgence. C'est ce que M. Joubert déduit et développe dans la seconde partie de son raisonnement avec bien de la ténuité et de la grâce :

" Eh bien! poursuit-il, avec la même franchise et la même sévérité de jugement je vous dirai, et en opposition avec les circonstances, que, s'il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse quelques étourderies, il ne me paraît pas possible qu'il commette des fautes graves, des fautes qui méritent une disgrâce ; *il y a, et il y aura toujours en lui, un fonds d'enfance et d'innocence qui le rendent aussi incapable de torts sérieux que de bienfaits suivis.*

" Dites-moi donc, au nom du Ciel, ce qu'il a fait. Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous lu, qu'avez-vous su, qui vous porte à approuver en quelque sorte son malheur? Je croirai aisément que vous et moi, et nous tous, avons le droit de condamner en lui beaucoup de choses ; notre morale et l'amitié nous en donnent le droit ; mais ce droit, faudra-t-il aussi l'accorder à d'autres hommes qui certainement ne le valent pas? J'avais d'abord regardé les rigueurs de Mme de V... (Vintimille) comme de forme, comme une manière de passeport et un droit de péage dont elle avait cru de sa prudence de prémunir sa lettre, pour lui ouvrir tous les passages ; mais la vôtre est survenue et m'embarrasse beaucoup.

"J'ai une grande confiance en vos jugements; elle est naturellement indulgente, et vous naturellement un peu austère (comme il est beau, comme il est bon, comme il est nécessaire et même indispensable de l'être à votre âge, ne fût-ce que pour s'accoutumer à ne pas se faire bon marché à soi-même de sa propre approbation); mais vous êtes tous deux justes, et vous n'allez jamais chercher dans votre humeur les règles qu'il faut prendre dans sa raison. Dites-moi donc, en révision et en dernier ressort, ce qu'il faut que je pense. J'ai écrit à Fontanes pour lui demander des détails, mais il ne me les donnera pas, et jusqu'ici je n'ai rien su que par vous seul.

"Il y a un point essentiel et dont il faut préalablement convenir entre nous, c'est que nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable; que, dans le premier cas, nous le défendrons; dans le second, nous le consolerons. Cela posé, jugeons-le sans miséricorde, et parlons-en entre nous sans retenue; vous avez fort bien commencé, vous voyez que je vous suis de près; achevez, et déterminez-moi irrévocablement, car mon incertitude m'est insupportable.

"J'ai écrit hier à ce pauvre garçon, par une voie indirecte, pour l'encourager. Je le soutiens, je tâche même de l'égayer; deux de mes lettres avaient précédé votre nouvelle; je grondais fort, mais elles ne lui parviendront pas probablement. On a dû les mettre à l'index, ce qui, quant à moi, m'est parfaitement égal.

"J'en ai reçu hier une lettre de Florence. Il y arrivait le propre jour de l'arrivée de Mme de Beaumont. J'ai calculé qu'à pareil jour, à pareille heure, on tirait sur lui de Paris le coup de canon qui devait le chasser de Rome. Jamais homme menacé d'un renversement n'eut plus la joie et la tranquillité d'une bonne conscience. Il n'y a pas un mot dans sa lettre qui ne semble dire au lecteur, quand on fait ce rapprochement:

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

"Il y a en effet, dans le fond de ce cœur, une sorte de bonté et de pureté qui ne permettra jamais à ce pauvre garçon, j'en ai bien peur, de connaître et de condamner les sottises qu'il aura faites, parce qu'à la conscience de sa conduite, qui exigerait des réflexions, il opposera toujours machinalement le sentiment de son essence, qui

est fort bonne. Ce que je vous dis là n'est peut-être pas exempt de subtilité, mais la nature elle-même en est remplie.

"Je finis sur ce chapitre, j'en ai parlé longtemps, trop longtemps, mais je ne sais par quelle fatalité il arrive que je ne peux rien vous dire en peu de mots; c'est que j'aimerais à vous dire tout ce que je pense..."

Je n'exagère pas, et chaçun maintenant est juge; mais c'est, on en conviendra, un événement biographique que la production d'une semblable pièce d'anatomie morale. Il en existe trop peu de semblables; je ne sais même si, dans les annales littéraires, on trouverait à en citer une autre de pareille valeur pour l'étendue, l'intimité et l'exactitude. Comment s'en accommoderont les gens de parti pris, ceux dont le siége est fait d'avance, et qui ne veulent absolument d'autre personnage que celui qu'ils ont vu sous le jour bleu du salon de Mme Récamier? Comment vont-ils, à leur tour, distinguer, épiloguer, chicaner, se raviser, essayer de se rattrapper? peu importe!

Tous les autres, et ceux qui sont nés et venus trop tard pour connaître M. de Chateaubriand, et ceux qui, ne l'ayant connu que tard, ne l'ont vu que sous sa dernière enveloppe moins transparente qu'autrefois, ne sauraient demander mieux ni davantage, ce me semble: le Chateaubriand primitif, et aussi le Chateaubriand social est expliqué, après qu'on a lu cette lettre; et d'après ce qu'on y lit même, on voit qu'il gardait jusque dans son égoïsme naïf bien du bon encore, surtout de l'aimable, du séduisant; je ne l'ai jamais nié. Dans la suite, toutefois, ne l'oublions point, ce premier et ce deuxième homme en Chateaubriand se compliquèrent d'un troisième, je veux dire de l'homme politique. Oh! alors, si on laisse la question de talent à part et à ne parler qu'au moral, il se gâta décidément; il se plissa au front et au cœur d'un repli de plus; il mit un dernier bouton, sauf à le faire sauter de temps en temps quand cela le gênait. Odieuse politique d'ambition, de passion et de parti, qui atteignit et mordit dès 1807, dès 1813.

et surtout depuis 1815, et Chateaubriand et Fontanes et M. Molé, et qui faisait dire à M. Joubert, à propos de ce dernier dont il goûtait fort l'esprit et dont il avait si hautement préconisé les débuts et la jeunesse : "Je veux me brouiller avec tous les hommes, excepté avec deux ou trois. La politique a ôté aux autres la moitié de leur esprit, la moitié de leur droit sens, les trois quarts et demi de leur bonté, et certainement leur repos et leur bonheur tout entiers. Je les attends à l'autre monde ; c'est là seulement que je renouerai mes amitiés."[1]

Est-ce donc trop s'avancer que de croire qu'après tant de preuves publiques et privées, et après ce dernier témoignage, longtemps resté secret, qui vient de sortir, — cette grande lettre datée de Villeneuve-le-Roi, — le moral et le caractère de Chateaubriand sont connus, et que, quelle que soit la mesure de sévérité ou d'indulgence qu'on y veuille apporter, les points principaux sur lesquels roule le jugement sont suffisamment fixés et établis ? Je sais que nul n'a droit de dire : "Je connais les hommes," ni même : "Je connais un homme ;" aussi, tant que cet homme est là vivant, on ne saurait trop multiplier et renouveler les occasions de l'observer, car on est seulement en voie de le connaître. Mais, quand il n'est plus, il faut bien s'arrêter, sous peine d'erreur, dans cette observation dont l'objet se dérobe, et alors on fait comme pour un procès : on rassemble toutes les preuves, toutes les dépositions, et on règle, au moins dans ses articles principaux, un jugement, un *Arrêt.*

Et il me prend, à cette occasion, l'idée d'exposer une fois pour toutes quelques-uns des principes, quelques-unes des habitudes de méthode qui me dirigent dans cette étude, déjà si ancienne, que je fais des personnages littéraires. J'ai souvent entendu reprocher à la critique moderne, à la mienne en particulier, de n'avoir point de théorie, d'être tout historique, tout individuelle. Ceux qui me traitent avec le plus de faveur ont

[1] Lettre à Mme de Vintimille, du 21 juillet 1819.

bien voulu dire que j'étais un assez bon juge, mais qui n'avait pas de Code. J'ai une méthode pourtant, et quoiqu'elle n'ait point préexisté et ne se soit point produite d'abord à l'état de théorie, elle s'est formée chez moi de la pratique même, et une longue suite d'applications n'a fait que la confirmer à mes yeux.

Eh bien ! c'est cette méthode ou plutôt cette pratique qui m'a été de bonne heure comme naturelle et que j'ai instinctivement trouvée dès mes premiers essais de critique, que je n'ai cessé de suivre et de varier selon les sujets durant des années ; dont je n'ai jamais songé, d'ailleurs, à faire un secret ni une découverte ; qui se rapporte sans doute par quelques points à la méthode de M. Taine, mais qui en diffère à d'autres égards ; qui a été constamment méconnue dans mes écrits par des contradicteurs qui me traitaient comme le plus sceptique et le plus indécis des critiques et en simple amuseur ; que jamais ni les Génin ni les Rigault, ni aucun de ceux qui me faisaient l'honneur de me sacrifier à M. Villemain et aux autres maîtres antérieurs n'ont daigné soupçonner, c'est cet ensemble d'observations et de directions positives que je vais tâcher d'indiquer brièvement. Il vient un moment dans la vie où il faut éviter autant que possible aux autres l'embarras de tâtonner à notre sujet, et où c'est l'heure ou jamais de se développer tout entier.

II.

Il est donc convenu que, pour aujourd'hui, on m'accorde d'entrer dans quelques détails touchant la marche et la méthode que j'ai cru la meilleure à suivre dans l'examen des livres et des talents.

La littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme

même ; et je dirais volontiers : *tel arbre, tel fruit.* L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale.

Avec les Anciens, on n'a pas les moyens suffisants d'observation. Revenir à l'homme, l'œuvre à la main, est impossible dans la plupart des cas avec les véritables Anciens, avec ceux dont nous n'avons la statue qu'à demi brisée. On est donc réduit à commenter l'œuvre, à l'admirer, à rêver l'auteur et le poète à travers. On peut refaire ainsi des figures de poètes ou de philosophes, des bustes de Platon, de Sophocle ou de Virgile, avec un sentiment d'idéal élevé ; c'est tout ce que permet l'état des connaissances incomplètes, la disette des sources et le manque de moyens d'information et de retour. Un grand fleuve, et non guéable dans la plupart des cas, nous sépare des grands hommes de l'Antiquité. Saluons-les d'un rivage à l'autre.

Avec les modernes, c'est tout différent ; et la critique, qui règle sa méthode sur les moyens, a ici d'autres devoirs. Connaître et bien connaître un homme de plus, surtout si cet homme est un individu marquant et célèbre, c'est une grande chose et qui ne saurait être à dédaigner.

L'observation morale des caractères en est encore au détail, aux éléments, à la description des individus et tout au plus de quelques espèces : Théophraste et La Bruyère ne vont pas au delà. Un jour viendra, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes familles d'esprits et leurs principales divisions seront déterminées et connues. Alors le principal caractère d'un esprit étant donné, on pourra en déduire plusieurs autres.[1] Pour l'homme, sans doute, on ne pourra jamais faire exactement comme pour les animaux ou pour les plantes ; l'homme moral est plus complexe ; il a ce qu'on nomme *liberté* et qui,

[1] "Il y a dans les caractères une certaine nécessité, certains rapports qui font que tel trait principal entraîne tels traits secondaires." GOETHE. (*Conversations d'Eckermann.*)

dans tous les cas, suppose une grande mobilité de combinaisons possibles.[1] Quoi qu'il en soit, on arrivera avec le temps, j'imagine, à constituer plus largement la science du moraliste ; elle en est aujourd'hui au point où la botanique en était avant Jussieu, et l'anatomie comparée avant Cuvier, à l'état, pour ainsi dire, anecdotique. Nous faisons pour notre compte de simples monographies, nous amassons des observations de détail ; mais j'entrevois des liens, des rapports, et un esprit plus étendu, plus lumineux, et resté fin dans le détail, pourra découvrir un jour les grandes divisions naturelles qui répondent aux familles d'esprits.

Mais même, quand la science des esprits serait organisée comme on peut de loin le concevoir, elle serait toujours si délicate et si mobile qu'elle n'existerait que pour ceux qui ont une vocation naturelle et un talent d'observer : ce serait toujours un *art* qui demanderait un artiste habile, comme la médecine exige le tact médical dans celui qui l'exerce, comme la philosophie devrait exiger le tact philosophique chez ceux qui se prétendent philosophes, comme la poésie ne veut être touchée que par un poète.

Je suppose donc quelqu'un qui ait ce genre de talent et de facilité pour entendre les groupes, les familles littéraires (puisqu'il s'agit dans ce moment de littérature) ; qui les distingue presque à première vue ; qui en saisisse l'esprit et la vie ; dont ce soit véritablement la vocation ; quelqu'un de propre à être un bon naturaliste dans ce champ si vaste des esprits.

S'agit-il d'étudier un homme supérieur ou simplement distingué par ses productions, un écrivain dont on a lu les ouvrages et qui vaille la peine d'un examen approfondi? comment s'y prendre, si l'on veut ne rien omettre d'important et d'essentiel à son sujet, si l'on veut sortir des jugements de l'ancienne rhétorique, être le moins dupe possible des phrases, des mots, des

[1] "On trouve de tout dans ce monde, et la variété des combinaisons est inépuisable." GRIMM. (*Correspondance littéraire.*)

beaux sentiments convenus, et atteindre au vrai comme dans une étude naturelle ?

Il est très utile d'abord de commencer par le commencement, et, quand on en a les moyens, de prendre l'écrivain supérieur ou distingué dans son pays natal, dans sa race. Si l'on connaissait bien la race physiologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits ; mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe. Dans les cas où elle ne se dérobe pas tout entière, on gagne beaucoup à l'observer.

On reconnaît, on retrouve à coup sûr l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parente la plus directe et la plus certaine ; dans ses sœurs aussi, dans ses frères, dans ses enfants mêmes. Il s'y rencontre des linéaments essentiels qui sont souvent masqués, pour être trop condensés ou trop joints ensemble, dans le grand individu ; le fond se retrouve, chez les autres de son sang, plus à nu et à l'état simple : la nature toute seule a fait les frais de l'analyse. Cela est très délicat et demanderait à être éclairci par des noms propres, par quantité de faits particuliers ; j'en indiquerai quelques-uns.

Prenez les sœurs par exemple. Ce Chateaubriand dont nous parlions avait une sœur qui avait *de l'imagination*, disait-il lui-même, *sur un fonds de bêtise*, ce qui devait approcher de l'extravagance pure ; — une autre, au contraire, divine (Lucile, l'*Amélie de René*), qui avait la sensibilité exquise, une sorte d'imagination tendre, mélancolique, sans rien de ce qui la corrigeait ou la distrayait chez lui : elle mourut folle et se tua. Les éléments qu'il unissait et associait, au moins dans son talent, et qui gardaient une sorte d'équilibre, étaient distinctement et disproportionnément répartis entre elles.

Je n'ai point connu les sœurs de M. de Lamartine, mais je me suis toujours souvenu d'un mot échappé à M. Royer-Collard qui les avait connues, et qui parlait d'elles dans leur première jeunesse comme de quelque chose de charmant et de mélo-

dieux, comme d'un nid de rossignols. La sœur de Balzac, Mme Surville, dont la ressemblance physique avec son frère saute aux yeux, est faite en même temps pour donner à ceux qui, comme moi, ont le tort peut-être de n'admirer qu'incomplétement le célèbre romancier, une idée plus avantageuse qui les éclaire, les rassure et les ramène. La sœur de Beaumarchais, Julie, que M. de Loménie nous a fait connaître, représente bien son frère par son tour de gaieté et de raillerie, son humeur libre et piquante, son irrésistible esprit de saillie ; elle le poussait jusqu'à l'extrême limite de la décence, quand elle n'allait pas au delà ; cette aimable et gaillarde fille mourut presque la chanson à la bouche : c'était bien la sœur de Figaro, le même jet et la même séve.[1]

De même pour les frères. Despréaux le satirique avait un frère aîné, satirique également, mais un peu plat, un peu vulgaire ; un autre frère chanoine, très gai, plein de riposte ; riche en belle humeur, mais un peu grotesque, un peu trop chargé et trop enluminé ; la nature avait combiné en Despréaux les traits de l'un et de l'autre, mais avec finesse, avec distinction, et avait aspergé le tout d'un sel digne d'Horace. A ceux pourtant qui voudraient douter de la fertilité et du naturel du fonds chez Despréaux, qui voudraient nier sa verve de source et ne voir en lui que la culture, il n'est pas inutile d'avoir à montrer les alentours évidents et le voisinage de la race.

Mme de Sévigné, je l'ai dit plus d'une fois, semble s'être dédoublée dans ses deux enfants ; le chevalier léger, étourdi, ayant la grâce, et Mme de Grignan, intelligente, mais un peu froide, ayant pris pour elle la raison. Leur mère avait tout ; on ne lui conteste pas la grâce, mais à ceux qui voudraient lui refuser le sérieux et la raison, il n'est pas mal d'avoir à montrer Mme de Grignan, c'est-à-dire la raison toute seule sur le grand pied et dans toute sa pompe. Avec ce qu'on trouve dans les écrits, cela aide et cela guide.

[1] *Beaumarchais et son Temps*, par M. de Loménie. (Voir au tome Ier 36-52.)

Et n'est-ce pas ainsi, de nos jours, que certaines filles de poètes, morts il y a des années déjà, m'ont aidé à mieux comprendre et à mieux me représenter le poète leur père? Par moments je croyais revoir en elles l'enthousiasme, la chaleur d'âme, quelques-unes des qualités paternelles premières à l'état pur et intègre, et, pour ainsi dire, conservées dans de la vertu.[1]

C'est assez indiquer ma pensée, et je n'abuserai pas. Quand on s'est bien édifié autant qu'on le peut sur les origines, sur la parenté immédiate et prochaine d'un écrivain éminent, un point essentiel est à déterminer, après le chapitre de ses études et de son éducation ; c'est le premier milieu, le premier groupe d'amis et de contemporains dans lequel il s'est trouvé au moment où son talent a éclaté, a pris corps et est devenu adulte. Le talent, en effet, en demeure marqué, et quoi qu'il fasse ensuite, il s'en ressent toujours.

Entendons-nous bien sur ce mot de *groupe* qu'il m'arrive d'employer volontiers. Je définis le groupe, non pas l'assemblage fortuit et artificiel de gens d'esprit qui se concertent dans un but, mais l'association naturelle et comme spontanée de jeunes esprits et de jeunes talents, non pas précisément semblables et de la même famille, mais de la même *volée* et du même printemps, éclos sous le même astre, et qui se sentent nés, avec des variétés de goût et de vocation, pour une œuvre commune. Ainsi la petite société de Boileau, Racine, La Fontaine et Molière vers 1664, à l'ouverture du grand siècle : voilà le groupe par excellence, — tous génies ! Ainsi, en 1802, à l'ouverture du XIXe siècle, la réunion de Chateaubriand, Fontanes, Joubert... Ce groupe-là, à s'en tenir à la qualité des esprits, n'était pas trop chétif non plus ni à mépriser. Ainsi encore, pour ne pas nous borner à nos seuls exemples domestiques, ainsi à Gœttingue, en 1770, le groupe de jeunes étudiants et de jeunes poètes qui publient l'*Almanach des Muses*, Bürger, Voss, Hœlty, Stolberg, etc. ; ainsi, en 1800, à Édimbourg, le cercle

[1] Par exemple la comtesse de Fontanes, chanoinesse, fille du poète.

critique dont Jeffrey est le chef, et d'où sort la célèbre Revue à laquelle il préside. A propos d'une de ces associations dont faisait partie Thomas Moore dans sa jeunesse, à l'université de Dublin, un critique judicieux a dit : "Toutes les fois qu'une association de jeunes gens est animée d'un généreux souffle et se sent appelée aux grandes vocations, c'est par des associations particulières qu'elle s'excite et se féconde. Le professeur, dans sa chaire, ne distribue guère que la science morte ; l'esprit vivant, celui qui va constituer la vie intellectuelle d'un peuple et d'une époque, il est plutôt dans ces jeunes enthousiastes qui se réunissent pour échanger leurs découvertes, leurs pressentiments, leurs espérances."[1]

Je laisse les applications à faire en ce qui est de notre temps. On connaît de reste le cercle critique du *Globe* vers 1827, le groupe tout poétique de la *Muse française* en 1824, le *Cénacle* en 1828. Aucun des talents, jeunes alors, qui ont séjourné et vécu dans l'un de ces groupes, n'y a passé impunément. Je dis donc que, pour bien connaître un talent, il convient de déterminer le premier centre poétique ou critique au sein duquel il s'est formé, le groupe naturel littéraire auquel il appartient, et de l'y rapporter exactment. C'est sa vraie date originelle.

Les très grands individus se passent de groupe : ils font centre eux-mêmes, et l'on se rassemble autour d'eux. Mais c'est le groupe, l'association, l'alliance et l'échange actif des idées, une émulation perpétuelle en vue de ses égaux et de ses pairs, qui donne à l'homme de talent toute sa *mise en dehors*, tout son développement et toute sa valeur. Il y a des talents qui participent de plusieurs groupes à la fois et qui ne cessent de voyager à travers des milieux successifs, en se perfectionnant, en se transformant ou en se déformant. Il importe alors de noter, jusque dans ces variations et ces conversions lentes ou brusques, le ressort caché et toujours le même, le mobile persistant.

Chaque ouvrage d'un auteur vu, examiné de la sorte, à son

[1] M. Forcade, *Revue des Deux Mondes*, du 15 février 1853.

point, après qu'on l'a replacé dans son cadre et entouré de toutes les circonstances qui l'ont vu naître, acquiert tout son sens, — son sens historique, son sens littéraire, — reprend son degré juste d'originalité, de nouveauté ou d'imitation, et l'on ne court pas risque, en le jugeant, d'inventer des beautés à faux et d'admirer à côté, comme cela est inévitable quand on s'en tient à la pure rhétorique.

Sous ce nom de rhétorique, qui n'implique pas dans ma pensée une défaveur absolue, je suis bien loin de blâmer d'ailleurs et d'exclure les jugements du goût, les impressions immédiates et vives ; je ne renonce pas à Quintilien, je le circonscris.[1] Être en histoire littéraire et en critique un disciple de Bacon, me paraît le besoin du temps et une excellente condition première pour juger et goûter ensuite avec plus de sûreté.

Une très large part appartiendra toujours à la critique de première lecture et de première vue, à la critique mondaine, aux formes démonstratives, académiques. Qu'on ne s'alarme pas trop de cette ardeur de connaître à fond et de pénétrer : il y a lieu et moment pour l'employer, et aussi pour la suspendre. On n'ira pas appliquer les procédés du laboratoire dans les solennités et devant tous les publics. Les académies, les chaires oratoires sont plutôt destinées à montrer la société et la littérature par les côtés spécieux et par l'*endroit;* il n'est pas indispensable ni peut-être même très utile que ceux qui ont pour fonction de déployer et de faire valoir éloquemment les belles tentures et les tapisseries, les regardent et les connaissent trop par le dessous et par l'*envers :* cela les gênerait.

L'analyse pourtant a son genre d'émotion aussi et pourrait revendiquer sa poésie, sinon son éloquence. Qui n'a connu un talent que tard et ne l'a apprécié que dans son plein ou dans ses œuvres dernières ; qui ne l'a vu jeune, à son premier moment d'éclat et d'essor, ne s'en fera jamais une parfaite et

[1] "La connaissance des esprits est le charme de la critique ; le maintien des bonnes règles n'en est que le métier et la dernière utilité." JOUBERT.

naturelle idée, la seule vivante. Vauvenargues, voulant exprimer le charme qu'a pour le talent un premier succès et un début heureux dans la jeunesse, a dit avec bien de la grâce : "Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire." De même pour le critique qui étudie un talent, il n'est rien de tel que de le surprendre dans son premier feu, dans son premier jet, de le respirer à son heure matinale, dans sa fleur d'âme et de jeunesse. Le portrait vu dans sa première épreuve a pour l'amateur et pour l'homme de goût un prix que rien dans la suite ne peut rendre. Je ne sais pas de jouissance plus douce pour le critique que de comprendre et de décrire un talent jeune, dans sa fraîcheur, dans ce qu'il a de franc et de primitif, avant tout ce qui pourra s'y mêler d'acquis et peut-être de fabriqué.

Heure première et féconde de laquelle tout date ! moment ineffable ! C'est entre les hommes du même âge et de la même heure, ou à peu près, que le talent volontiers se choisit pour le reste de sa carrière ou pour la plus longue moitié, ses compagnons, ses témoins, ses émules, ses rivaux aussi et ses adversaires. On se fait chacun son vis-à-vis et son point de mire. Il y a de ces rivalités, de ces défis et de ces *piques*, entre égaux ou presque égaux, qui durent toute la vie. Mais fussions-nous un peu primés, ne désirons jamais qu'un homme de notre génération tombe et disparaisse, même quand ce serait un rival et quand il passerait pour un ennemi : car si nous avons une vraie valeur, c'est encore lui qui, au besoin et à l'occasion, avertira les nouvelles générations ignorantes et les jeunes insolents, qu'ils ont affaire en nous à un vieil athlète qu'on ne saurait mépriser et qu'il ne faut point traiter à la légère ; son amour-propre à lui-même y est intéressé : il s'est mesuré avec nous dans le bon temps, il nous a connus dans nos meilleurs jours. Je revêtirai ma pensée de noms illustres. C'est encore Cicéron qui rend le plus noble hommage à Hortensius. Un mot d'Eschine est resté le plus bel éloge de

Démosthène. Et le héros grec Diomède, parlant d'Énée dans Virgile, et voulant donner de lui une haute idée : "Croyez-en, dit-il, celui qui s'est mesuré avec lui !"

Rien ne juge un esprit pour la portée et le degré d'élévation, comme de voir quel antagoniste et quel rival il s'est choisi de bonne heure. L'un est la mesure de l'autre. Calpé est égal à Abyla.

Il n'importe pas seulement de bien saisir un talent au moment du coup d'essai et du premier éclat, quand il apparaît tout formé et plus qu'adolescent, quand il se fait adulte ; il est un second temps non moins décisif à noter, si l'on veut l'embrasser dans son ensemble : c'est le moment où il se gâte, où il se corrompt, où il déchoit, où il dévie. Prenez les mots les moins choquants, les plus doux que vous voudrez, la chose arrive à presque tous. Je supprime les exemples ; mais il est dans la plupart des vies littéraires qui nous sont soumises, un tel moment où la maturité qu'on espérait est manquée, ou bien, si elle est atteinte, est dépassée, et où l'excès même de la qualité devient le défaut ; où les uns se roidissent et se dessèchent, les autres se lâchent et s'abandonnent, les autres s'endurcissent, s'alourdissent, quelques-uns s'aigrissent ; où le sourire devient une ride. Après le premier moment où le talent dans sa floraison brillante s'est fait homme et jeune homme éclatant et superbe, il faut bien marquer ce second et triste moment où il se déforme et se fait autre en vieillissant.

Une des façons laudatives très ordinaires à notre temps est de dire à quelqu'un qui vieillit : "Jamais votre talent n'a été plus jeune." Ne les écoutez pas trop, ces flatteurs ; il vient toujours un moment où l'âge qu'on a au dedans se trahit au dehors. Cependant il est, à cet égard, il faut le reconnaître, de grandes diversités entre les talents et selon les genres. En poésie, au théâtre, en tout comme à la guerre, les uns n'ont qu'un jour, une heure brillante, une victoire qui reste attachée à leur nom et à quoi le reste ne répond pas : c'est comme Augereau, qui

aurait mieux fait de mourir le soir de Castiglione. D'autres ont bien des succès qui se varient et se renouvellent avec les saisons. Quinze ans d'ordinaire font une carrière ; il est donné à quelques-uns de la doubler, d'en recommencer ou même d'en remplir une seconde. Il est des genres modérés auxquels la vieillesse est surtout propre, les mémoires, les souvenirs, la critique, une poésie qui côtoie la prose ; si la vieillesse est sage, elle s'y tiendra. Sans prendre trop à la lettre le précepte, *Solve senescentem*. . ., sans mettre précisément son cheval à l'écurie, ce qu'elle ne doit faire que le plus tard possible, elle le mènera doucement par la bride à la descente : cela ne laisse pas d'avoir très bon air encore. On a vu par exception des esprits, des talents, longtemps incomplets ou épars, paraître valoir mieux dans leur vieillesse et n'avoir jamais été plus à leur avantage : ainsi cet aimable Voltaire suisse, Bonstetten, ainsi ce quart d'homme de génie Ducis. Ces exemples ne font pas loi.

On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion ? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes ? sur l'article de l'argent ? — Était-il riche, était-il pauvre ? — Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre ? etc. — Enfin, quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout.

Très souvent un auteur, en écrivant, se jette dans l'excès ou

dans l'affectation opposée à son vice, à son penchant secret, pour le dissimuler et le couvrir; mais c'en est encore là un effet sensible et reconnaissable, quoique indirect et masqué. Il est trop aisé de prendre le contre-pied en toute chose; on ne fait que retourner son défaut. Rien ne ressemble à un creux comme une bouffissure.

Quoi de plus ordinaire en public que la profession et l'affiche de tous les sentiments nobles, généreux, élevés, désintéressés, chrétiens, philanthropiques? Est-ce à dire que je vais prendre au pied de la lettre et louer pour leur générosité, comme je vois qu'on le fait tous les jours, les plumes de cygne ou les langues dorées qui me prodiguent et me versent ces merveilles morales et sonores? J'écoute, et je ne suis pas ému. Je ne sais quel faste ou quelle froideur m'avertit; la sincérité ne se fait pas sentir. Ils ont des talents royaux, j'en conviens; mais là-dessous, au lieu de ces âmes pleines et entières comme les voudrait Montaigne, est-ce ma faute si j'entends raisonner des âmes vaines? — Vous le savez bien, vous qui, en écrivant, dites poliment le contraire; et quand nous causons d'eux entre nous, vous en pensez tout comme moi.

On n'évite pas certains mots dans une définition exacte des esprits et des talents; on peut tourner autour, vouloir éluder, périphraser, les mots qu'on chassait et qui nomment reviennent toujours. Tel, quoi qu'il fasse d'excellent ou de spécieux en divers genres, est et restera toujours un rhéteur. Tel, quoi qu'il veuille conquérir ou peindre, gardera toujours de la chaire, de l'école et du professeur. Tel autre, poète, historien, orateur, quelque forme brillante ou enchantée qu'il revête, ne sera jamais que ce que la nature l'a fait en le créant, un improvisateur de génie. Ces appellations vraies et nécessaires, ces qualifications décisives ne sont cependant pas toujours si aisées à trouver, et bien souvent elles ne se présentent d'elles-mêmes qu'à un moment plus ou moins avancé de l'étude. Chateaubriand s'est défini un jour à mes yeux "un épicurien qui avait

l'imagination catholique," et je ne crois pas m'être trompé. Tâchons de trouver ce nom caractéristique d'un chacun et qu'il porte gravé moitié au front, moitié au dedans du cœur, mais ne nous hâtons pas de le lui donner.

De même qu'on peut changer d'opinion bien des fois dans sa vie, mais qu'on garde son caractère, de même on peut changer de genre sans modifier essentiellement sa manière. La plupart des talents n'ont qu'un seul et même procédé qu'ils ne font que transposer, en changeant de sujet et même de genre. Les esprits supérieurs ont plutôt un cachet qui se marque à un coin ; chez les autres, c'est tout un moule qui s'applique indifféremment et se répète.

On peut jusqu'à un certain point étudier les talents dans leur postérité morale, dans leurs disciples et leurs admirateurs naturels. C'est un dernier moyen d'observation facile et commode. Les affinités se déclarent librement ou se trahissent. Le génie est un roi qui crée son peuple. Appliquez cela à Lamartine, à Hugo, à Michelet, à Balzac, à Musset. Les admirateurs enthousiastes sont un peu des complices : ils s'adorent eux-mêmes, qualités et défauts, dans leur grand représentant. Dis-moi qui t'admire et qui t'aime, et je te dirai qui tu es. Mais il importe de discerner pour chaque auteur célèbre son vrai public naturel, et de séparer ce noyau original qui porte la marque du maître, d'avec le public banal et la foule des admirateurs vulgaires qui vont répétant ce que dit le voisin.

Les disciples qui imitent le genre et le goût de leur modèle en écrivant sont très curieux à suivre et des plus propres, à leur tour, à jeter sur lui de la lumière. Le disciple, d'ordinaire, charge ou parodie le maître sans s'en douter : dans les écoles élégantes, il l'affaiblit ; dans les écoles pittoresques et crues, il le force, il l'accuse à l'excès et l'exagère : c'est un miroir grossissant. Il y a des jours, quand le disciple est chaud et sincère, où l'on s'y tromperait vraiment, et l'on serait tenté de s'écrier

en parodiant l'épigramme antique : "O Chateaubriand ! O Salvandy ! lequel des deux a imité l'autre ?" Changez les noms, et mettez-en de plus modernes, si vous le voulez : l'épigramme est éternelle.

5 Quand le maître se néglige et quand le disciple se soigne et s'endimanche, ils se ressemblent ; les jours où Chateaubriand fait mal, et où Marchangy fait de son mieux, ils ont un faux air l'un de l'autre ; d'un peu loin, par derrière, et au clair de lune, c'est à s'y méprendre.

10 Tous les disciples ne sont pas nécessairement des copies et des contre-façons ; tous ne sont pas compromettants : il y en a, au contraire, qui rassurent et qui semblent faits tout exprès pour cautionner le maître. N'est-ce pas ainsi que M. Littré a élucidé et perfectionné Auguste Comte ? Je connais, même dans la pure littérature, 15 des admirateurs et des disciples de tel ou tel talent hasardeux qui m'avertissent à son sujet, et qui m'apprennent à respecter celui que, sans eux, j'aurais peut-être traité plus à la légère.

S'il est juste de juger un talent par ses amis et ses clients naturels, il n'est pas moins légitime de le juger et *contre*-juger 20 (car c'est bien une contre-épreuve en effet) par les ennemis qu'il soulève et qu'il s'attire sans le vouloir, par ses contraires et ses antipathiques, par ceux qui ne le peuvent instinctivement souffrir. Rien ne sert mieux à marquer les limites d'un talent, à circonscrire sa sphère et son domaine, que de savoir les points 25 justes où la révolte contre lui commence. Cela même, dans le détail, devient piquant à observer ; on se déteste quelquefois toute sa vie dans les Lettres sans s'être jamais vus. L'antagonisme des familles d'esprits achève ainsi de se dessiner. Que voulez-vous ? c'est dans le sang, dans le tempérament, dans les 30 premiers partis pris qui souvent ne dépendaient pas de vous. Quand ce n'est pas de la basse envie, ce sont des haines de race. Comment voulez-vous obliger Boileau à goûter Quinault ; et Fontenelle à estimer grandement Boileau ? et Joseph de Maistre ou Montalembert à aimer Voltaire ?

C'est assez longuement parler pour aujourd'hui de la méthode naturelle en littérature. Elle trouve son application à peu près complète dans l'étude de Chateaubriand. On peut, en effet, répondre avec certitude à presque toutes les questions qu'on se pose sur son compte. On connaît ses origines bretonnes, sa famille, sa race ; on le suit dans les divers groupes littéraires qu'il a traversés dès sa jeunesse, dans ce monde du XVIIIe siècle qu'il n'a fait que côtoyer et reconnaître en 89, et plus tard dans son cercle intime de 1802, où il s'est épanoui avec toute sa fleur. Les sympathies et les antipathies, de tout temps si vives, qu'il devait susciter, se prononcent et font cercle dès ce moment autour de lui. On le retrouve, ardent écrivain de guerre, dans les factions politiques en 1815 et au delà, puis au premier rang du parti libéral quand il y eut porté sa tente, sa vengeance et ses pavillons. Il est de ceux qui ont eu non pas une, mais au moins deux carrières. Jeune ou vieux, il n'a cessé de se peindre, et, ce qui vaut mieux, de se montrer, de se laisser voir, et, en posant solennellement d'un côté, de se livrer nonchalamment de l'autre, à son insu et avec une sorte de distraction. Si, après toutes ces facilités d'observation auxquelles il prête plus que personne, on pouvait craindre de s'être formé de lui comme homme et comme caractère une idée trop mêlée de restrictions et trop sévère, on devrait être rassuré aujourd'hui qu'il nous est bien prouvé que ses amis les plus intimes et les plus indulgents n'ont pas pensé de lui dans l'intimité autrement que nous, dans notre coin, nous n'étions arrivé à le concevoir, d'après nos observations ou nos conjectures.

Son *Éloge* reste à faire, un Éloge littéraire, éloquent, élevé, brillant comme lui-même, animé d'un rayon qui lui a manqué depuis sa tombe, mais un Éloge qui, pour être juste et solide, devra pourtant supposer *en dessous* ce qui est dorénavant acquis et démontré.

Lundi 26 novembre 1849.

MADAME RÉCAMIER.

Au mois de mai dernier a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer. Les premiers en renommée, dans ce groupe de noms mémorables, ont été frappés par la mort presque en même temps que celle qui en faisait l'attrait principal et le lien. Quelques-uns à peine survivent, dispersés et inconsolés aujourd'hui ; et ceux qui n'ont fait que traverser un moment ce monde d'élite, ont le droit et presque le devoir d'en parler comme d'une chose qui intéresse désormais chacun et qui est devenue de l'histoire.

Le salon de Mme Récamier était bien autre chose encore, mais il était aussi, à le prendre surtout dans les dernières années, un centre et un foyer littéraire. Ce genre de création sociale, qui eut tant d'action en France et qui exerça un empire si réel (le salon même de Mme Récamier en est la preuve), ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. C'est au célèbre hôtel de Rambouillet qu'on est convenu de fixer l'établissement de la société polie, de cette société où l'on se réunissait pour causer entre soi des belles choses et de celles de l'esprit en particulier. Mais la solennité de ce cercle Rambouillet convient peu à l'idée que je voudrais réveiller en ce moment, et j'irais plutôt chercher dans des coins de monde plus discrets et plus réservés les véritables *précédents* du genre de salons dont le dernier sous

nos yeux vient de finir. Vers le milieu du XVIIe siècle, au haut du faubourg Saint-Jacques, dans les dehors du monastère de Port-Royal, se retirait une personne célèbre par son esprit et par le long éclat de ses succès, la marquise de Sablé. Dans cette demi-retraite, qui avait un jour sur le couvent et une porte encore entr'ouverte au monde, cette ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, toujours active de pensée, et s'intéressant à tout, continua de réunir autour d'elle, jusqu'à l'année 1678, où elle mourut, les noms les plus distingués et les plus divers, d'anciens amis restés fidèles, qui venaient de bien loin, de la ville ou de la Cour, pour la visiter, des demi-solitaires, gens du monde comme elle, dont l'esprit n'avait fait que s'embellir et s'aiguiser dans la retraite, des solitaires de profession, qu'elle arrachait par moments, à force d'obsession gracieuse, à leur vœu de silence. Ces solitaires, quand ils s'appelaient Arnauld ou Nicole, ne devaient pas être trop désagréables en effet, et Pascal, une ou deux fois, dut être de ce nombre. Ce petit salon de Mme de Sablé, si clos, si visité, et qui, à l'ombre du cloître, sans trop s'en ressentir, combinait quelque chose des avantages des deux mondes, me paraît être le type premier de ce que nous avons vu être de nos jours le salon de l'Abbaye-aux-Bois.[1] Je n'ai à parler ici que de ce dernier.

M. de Chateaubriant y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui ; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *à-parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins

[1] J'ai eu depuis la satisfaction de retrouver cette vue dans le livre de M. Cousin sur *Madame de Sablé*, 1854, fin du chapitre Ier, page 63 : "..... Elle avait, dit-il de Mme de Sablé, de la raison, une grande expérience, un tact exquis, une humeur agréable. — Quand je me la représente telle que je la conçois d'après ses écrits, ses lettres, sa vie, ses amitiés, à moitié dans la solitude, à moitié dans le monde, sans fortune et très en crédit, une ancienne jolie femme à demi retirée dans un couvent et devenue une puissance littéraire, je crois voir, de nos jours, Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois."

bien du monde allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise, et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas même une première fois sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de Mme Geoffrin, de Mme d'Houdetot, de Mme Suard. Mme Récamier les connaissait tous et en parlait très bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme, et c'est elle qu'il faudrait tâcher de montrer à ceux qui ne l'ont pas connue ; car vouloir la rappeler aux autres est inutile, et la leur peindre est impossible. Je me garderai bien d'essayer ici de donner d'elle une biographie ; les femmes ne devraient jamais avoir de biographie, vilain mot à l'usage des hommes, et qui sent son étude et sa recherche. Même quand elles n'ont rien d'essentiel à cacher, les femmes ne sauraient que perdre en charme au texte d'un récit continu. Est-ce qu'une vie de femme se raconte ? Elle se sent, elle passe, elle apparaît. J'aurais bien envie même de ne pas mettre du tout de date, car les dates en tel sujet, c'est peu élégant. Sachons

seulement, puisqu'il le faut, que Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard était née à Lyon, dans cette patrie de Louise Labé, le 3 décembre 1777. De tous ces noms de baptême que je viens d'énumérer, le seul qui lui fût resté dans l'habitude était celui de *Julie* transformé en *Juliette*, quoiqu'il ne dût jamais y avoir de Roméo. Elle fut mariée à Paris dans sa seizième année (le 24 avril 1793) à Jacques-Rose Récamier, riche banquier ou qui tarda peu à le devenir. Au début du Consulat, on la trouve brillante, fêtée, applaudie, la plus jeune reine des élégances, donnant le ton à la mode, inventant avec art des choses simples qui n'allaient qu'à la suprême beauté. Nous qui n'y étions pas, nous ne pouvons parler qu'avec une extrême réserve de cette époque comme mythologique de Mme Récamier, où elle nous apparaît de loin telle qu'une jeune déesse sur les nuées ; nous n'en pouvons parler comme il siérait, non pas qu'il y ait rien à cacher sous le nuage, mais parce qu'une telle beauté tendre et naissante avait de ces finesses qui ne se peuvent rendre si on ne les a du moins aperçues. Qui s'aviserait de vouloir peindre l'aurore, s'il n'avait jamais vu que le couchant? Pourtant, comme on ne peut bien comprendre le caractère et le doux génie de Mme Récamier, cette ambition de cœur qui, en elle, a montré tant de force et de persistance sous la délicatesse ; comme on ne peut bien saisir, disons-nous, son esprit et toute sa personne sans avoir une opinion très nette sur ce qui l'inspirait en ce temps-là, et qui ne différait pas tellement de ce qui l'inspira jusqu'à la fin, j'essaierai de toucher en courant quelques traits réels à travers la légende, qui pour elle, comme pour tous les êtres doués de féerie, recouvre déjà la vérité. Quand on veut juger Mme de Sévigné ou Mme de Maintenon, et se rendre compte de leur nature, on est bien obligé d'avoir une idée générale et une *théorie* sur elles. Pour bien entendre, par exemple, ce qu'était Mme de Maintenon auprès de Louis XIV, ou Mme de Sévigné auprès de sa fille, et quel genre de sentiment ou de passion elles y apportaient, il

faut s'être posé sur la jeunesse de ces deux femmes plusieurs questions, ou plus simplement il faut s'en être posé une, la première et presque la seule toujours qu'on ait à se faire en parlant d'une femme : A-t-elle aimé ? et comment a-t-elle aimé ?

Je poserai donc la question, ou plutôt elle se pose d'elle-même malgré moi pour Mme Récamier ; et pour elle comme pour Mme de Maintenon, comme pour Mme de Sévigné (la Mme de Sévigné non encore mère), je répondrai hardiment : *Non.* Non, elle n'a jamais aimé, aimé de passion et de flamme ; mais cet immense besoin d'aimer que porte en elle toute âme tendre se changeait pour elle en un infini besoin de plaire, ou mieux d'être animée, et en une volonté active, en un fervent désir de payer tout cela en bonté. Nous qui l'avons vue dans ses dernières années, et qui avons saisi au passage quelques rayons de cette bonté divine, nous savons si elle avait de quoi y suffire, et si l'amitié ne retrouva pas en définitive chez elle de cette flamme que n'avait jamais eue l'amour.

Il faut noter deux époques très distinctes dans la vie de Mme Récamier : sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil qui dura bien tard jusqu'au couchant ; puis le soir de sa vie après le soleil couché, je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. Dans ces deux époques si tranchées de couleur, elle fut la même au fond, mais elle dut paraître bien différente. Elle fut la même par deux traits essentiels et qui seuls l'expliquent, en ce que jeune, au plus fort des ravissements et du tourbillon, elle resta toujours pure ; en ce que, retirée à l'ombre et recueillie, elle garda toujours son désir de conquête et sa douce adresse à gagner les cœurs, disons le mot, sa coquetterie ; mais (que les docteurs orthodoxes me pardonnent l'expression) c'était une coquetterie angélique.

Il y a des natures qui naissent pures et qui ont reçu *quand même* le don d'innocence. Elles traversent, comme Aréthuse, l'onde amère ; elles résistent au feu, comme ces enfants de l'Écriture que leur bon Ange sauva, et qu'il rafraîchit même

d'une douce rosée dans la fournaise. Mme Récamier, jeune, eut besoin de cet Ange à côté d'elle et en elle, car le monde qu'elle traversa et où elle vécut était bien mêlé et bien ardent, et elle ne se ménagea point à le tenter. Pour être vrai, j'ai besoin de baisser un peu le ton, de descendre un moment de cette hauteur idéale de Laure et de Béatrix où l'on s'est accoutumé à la placer, de causer d'elle enfin plus familièrement et en prose. En définitive, je l'espère, elle n'y perdra pas.

Au moment où elle apparaît brillante sous le Consulat, nous la voyons aussitôt entourée, admirée et passionnément aimée. Lucien, le frère du Consul, est le premier personnage historique qui l'aime (car je ne puis compter Barère, qui l'avait connue enfant autrefois). Lucien aime, il n'est pas repoussé, il ne sera jamais accueilli. Voilà la nuance. Il en sera ainsi de tous ceux qui vont se presser alors, comme de tous ceux qui succéderont. Je voyais dernièrement, dans le palais du feu roi de Hollande, à La Haye, une fort belle statue d'Ève. Ève, dans sa première fleur de jeunesse, est en face du serpent qui lui montre la pomme : elle la regarde, elle se retourne à demi vers Adam, elle a l'air de le consulter. Ève est dans cet extrême moment d'innocence où l'on joue avec le danger, où l'on en cause tout bas avec soi-même ou avec un autre. Eh bien ! ce moment indécis, qui chez Ève ne dura point et qui tourna mal, recommença souvent et se prolongea en mille retours dans la jeunesse brillante et parfois imprudente dont nous parlons ; mais toujours il fut contenu à temps et dominé par un sentiment plus fort, par je ne sais quelle secrète vertu. Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait et qu'elle ignorait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant ou d'une pensionnaire. Elle allait au péril en souriant, avec sécurité, avec charité, un peu comme ces rois très-chrétiens du vieux temps, un jour de semaine sainte, allaient à certains malades pour les guérir. Elle ne doutait pas de son fait, de sa douce magie, de sa vertu. Elle tenait presque à vous blesser d'abord

le cœur, pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous guérir. Quand on se plaignait ou qu'on s'irritait, elle vous disait avec une désespérante clémence : "Venez, et je vous guérirai." Et elle y a réussi pour quelques-uns, pour le plus grand nombre. Tous ses amis, à bien peu d'exceptions près, avaient commencé par l'aimer d'amour. Elle en avait beaucoup, et elle les avait presque tous gardés. M. de Montlosier lui disait un jour qu'elle pouvait dire comme le Cid : *Cinq cents de mes amis.* Elle était véritablement magicienne à convertir insensiblement l'amour en amitié, en laissant à celle-ci toute la fleur, tout le parfum du premier sentiment. Elle aurait voulu tout arrêter en *avril.* Son cœur en était resté là, à ce tout premier printemps où le verger est couvert de fleurs blanches et n'a pas de feuilles encore.

Je pourrais ici raconter de souvenir bien des choses, si ma plume savait être assez légère pour passer sur ces fleurs sans les faner. A ses nouveaux amis (comme elle voulait bien quelquefois les appeler), Mme Récamier parlait souvent et volontiers des années anciennes et des personnes qu'elle avait connues. "C'est une manière, disait-elle, de mettre du passé devant l'amitié."

Sa liaison avec Mme de Staël, avec Mme Moreau, avec les blessés et les vaincus, la jeta de bonne heure dans l'opposition à l'Empire, mais il y eut un moment où elle n'avait pas pris encore de couleur. Fouché, voyant cette jeune puissance, eut l'idée de s'en faire un instrument. Il voulut faire entrer Mme Récamier, à l'origine, comme dame d'honneur dans la maison impériale ; il n'aimait pas la noblesse, et aurait désiré avoir là quelqu'un d'influent et de dévoué. Elle ne voulut pas se prêter à un tel rôle. Bientôt elle fut dans l'opposition, surtout par ses amis et par l'idée qu'on se faisait d'elle.

Elle n'y était pas encore, un jour qu'elle dinaît chez une des sœurs de Bonaparte. On avait voulu la faire rencontrer avec le premier Consul ; il y était en effet. A table, elle devait être placée à côté de lui ; mais, par un malentendu qui eut lieu au moment de s'asseoir, elle se trouva placée à côté de Cambacérès,

et Bonaparte dit à celui-ci en plaisantant : "Eh bien ! consul Cambacérès, toujours auprès de la plus jolie !"

Le père de Mme Récamier, M. Bernard, était dans les postes et royaliste ; il fut compromis sous le Consulat, arrêté et mis au secret. Elle apprit cela subitement, ayant à dîner chez elle Mme Bacciochi, sœur de Bonaparte. Celle-ci promit de tout faire pour intéresser le Consul. Après le dîner, Mme Récamier sortit et voulut voir Fouché, qui refusa de la recevoir, "de peur d'être touché, disait-il, et dans une affaire d'État." Elle courut rejoindre, au Théâtre-Français, Mme Bacciochi, qui était avec sa sœur Pauline, laquelle était tout occupée du casque de Lafon : "Mais voyez, disait-elle, comme ce casque est mal mis, comme il est de côté !" Mme Récamier était au supplice ; Mme Bacciochi voulait rester jusqu'à la fin de la tragédie, peut-être à cause de sa sœur Pauline. Bernadotte était dans la loge ; il vit l'air altéré de Mme Récamier ; il lui offrit son bras pour la reconduire, et de voir lui-même à l'instant le Consul. C'est de ce moment que date le vif sentiment de Bernadotte pour elle ; il ne la connaissait point auparavant. Il obtint la grâce du père. Ce qui est dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, à ce sujet, est inexact. Mme Récamier ne vit pas Bonaparte à cette occasion ; ce fut Bernadotte qui se chargea de tout.

Bernadotte l'aima donc, et fut un de ses chevaliers. Les Montmorency, rentrés alors de l'émigration, ne l'étaient pas moins. Mathieu de Montmorency, qui fut depuis un saint, Adrien (depuis duc de Laval), bien plus tard le fils d'Adrien, qui se trouvait ainsi le rival de son père, tous l'aimaient de passion. Henri de Laval se rencontrait souvent chez elle avec le duc de Laval son père ; il tenait bon et ne sortait pas, ce dont le bon duc enrageait, et, comme il avait de l'esprit, il écrivait a Mme Récamier le plus agréablement du monde : "Mon fils lui-même est épris de vous, vous savez si je le suis ; c'est au reste le sort des Montmorency :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés."

Mme Récamier était la première à raconter ces choses, et elle en souriait avec gaieté. Elle a conservé presque jusqu'à la fin ce rire enfant, ce geste jeune qui lui faisait porter son mouchoir à la bouche comme pour ne pas éclater. Mais, dans la jeunesse, cette enfance de sentiments, avec le gracieux manége qui s'y mêlait, amena plus d'une fois (peut-on s'en étonner?) des complications sérieuses. Tous ces hommes attirés et épris n'étaient pas si faciles à conduire et à éluder que cette dynastie pacifiée des Montmorency. Il dut y avoir autour d'elle, à de certaines heures, bien des violences et des révoltes dont cette douce main avait peine ensuite à triompher. En jouant avec ces passions humaines qu'elle ne voulait que charmer et qu'elle irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la plus jeune des Grâces qui se serait amusée à atteler des lions et à les agacer. Imprudente comme l'innocence, je l'ai dit, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon le sien; et pourquoi ne le dirai-je pas aussi? à ce jeu hasardeux et trop aisément cruel, elle a troublé, elle si bonne, bien des cœurs; elle en a ulcéré, sans le vouloir, quelques-uns, non-seulement d'hommes révoltés et aigris, mais de pauvres rivales, sacrifiées sans qu'elle le sût et blessées. C'est là un côté sérieux que sa charité finale n'a pas été tout à fait sans comprendre; c'est une leçon que la gravité suprême qui s'attache à sa noble mémoire n'interdit pas de rappeler. Avec son instinct de pureté et de bonté céleste, elle le sentait bien elle-même: aussi, elle si admirée et si adorée, on ne la vit point regretter la jeunesse, ni ses matinées de soleil, ni ses orages, même les plus embellis. Elle ne concevait point de parfait bonheur hors du devoir; elle mettait l'idéal du roman là où elle l'avait si peu rencontré, c'est-à-dire dans le mariage; et plus d'une fois en ses plus beaux jours, au milieu d'une fête dont elle était la reine, se dérobant aux hommages, il lui arriva, disait-elle, de sortir un moment pour pleurer.

Telle je la conçois dans le monde et dans le tourbillon, avant

la retraite. Il y aurait à son sujet une suite de chapitres à écrire et que je ne puis même esquisser. L'un de ces chapitres serait celui de ses relations et de son intimité avec Mme de Staël, deux brillantes influences si distinctes, bien souvent croisées, presque jamais rivales, et qui se complétaient si bien. Ce fut en 1807, au château de Coppet, chez Mme de Staël, que Mme Récamier vit le prince Auguste de Prusse, l'un des vaincus d'Iéna ; elle l'eut bientôt vaincu et conquis à son tour, prisonnier royal, par habitude assez brusque et parfois embarrassant. Cette brusquerie même le trahissait. Un jour qu'il voulait dire un mot à Mme Récamier dans une promenade à cheval, il se retourna vers Benjamin Constant qui était de la partie : " Monsieur de Constant, lui dit-il, si vous faisiez un petit temps de galop ? " Et celui-ci de rire de la finesse allemande.

Un autre chapitre traiterait de la conquête aisée que Mme Récamier fit à Lyon du doux Ballanche, lequel se donna du premier jour à elle, sans même le lui dire jamais. Un autre chapitre offrirait ses relations moins simples, moins faciles d'abord, mais finalement si établies avec M. de Chateaubriand. Mme Récamier l'avait vu pour la première fois chez Mme de Staël, en 1801 ; elle le revit pour la seconde fois en 1816 ou 1817, vers le temps de la mort de Mme de Staël, et chez celle-ci encore. Mais ce n'avaient été là que des rencontres, et la liaison véritable ne se noua que tard, dans le temps où M. de Chateaubriand sortit du ministère, et à l'Abbaye-aux-Bois.

Il y aurait aussi un chapitre à faire sur la liaison étroite avec Benjamin Constant, laquelle date seulement de 1814–1815. Les lettres de celui-ci, adressées à Mme Récamier, y aideraient beaucoup ; mais elles seraient très insuffisantes, au point de vue de la vérité, si l'on n'y ajoutait la contre-partie, ce qu'il écrivait pour lui seul au sortir de là, et que bien des gens ont lu, et enfin si l'on n'éclairait le tout par les explications de moraliste qui ne se trouvent point d'ordinaire dans les plaidoiries

des avocats. Mais cela me rappelle qu'il y a tout un fâcheux procès entamé à ce sujet, et j'ai hâte de me taire.

Avant le chapitre de Benjamin Constant, il y aurait encore à faire celui du voyage d'Italie en 1813, le séjour à Rome, la liaison avec Canova, le marbre de celui-ci, qui cette fois, pour être idéal, n'eut qu'à copier le modèle ; puis le séjour à Naples auprès de la reine Caroline et de Murat. Ce dernier, si je ne me trompe, resta quelque peu touché. Mais c'est assez de rapides perspectives.

Quand Mme Récamier vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et pâlit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire : elle ne lutta point ; elle accepta avec goût les premières marques du temps. Elle comprit qu'après de tels succès de beauté, le dernier moyen de paraître encore belle était de ne plus y prétendre. A une femme qui la revoyait après des années, et qui lui faisait compliment sur son visage : "Ah ! ma chère amie, répondait-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini." Elle disait vrai. Elle était sensible en effet à tout regard et à toute louange, à l'exclamation d'un enfant ou d'une femme du peuple tout comme à la déclaration d'un prince. Dans les foules, du bord de sa calèche élégante qui n'avançait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête et par un sourire.

A deux époques, M. Récamier avait essuyé de grands revers de fortune : la première fois au début de l'Empire, la seconde fois dans les premières années de la Restauration. C'est alors que Mme Récamier se retira dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, en 1819. Elle ne tint jamais plus de place dans le monde que quand elle fut dans cet humble asile, à une extrémité de Paris. C'est de là que son doux génie, dégagé des complications trop vives, se fit de plus en plus sentir avec bienfaisance. On peut dire qu'elle perfectionna l'art de

l'amitié et lui fit faire un progrès nouveau : ce fut comme un bel art de plus qu'elle avait introduit dans la vie, et qui décorait, ennoblissait et distribuait tout autour d'elle. L'esprit de parti était alors dans sa violence. Elle désarmait les colères, elle adoucissait les aspérités ; elle vous ôtait la rudesse et vous inoculait l'indulgence. Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait se recontrer chez elle ses amis de bord opposé, qu'elle ne les eût conciliés sous une médiation clémente. C'est par de telles influences que la société devient société autant que possible, et qu'elle acquiert tout son liant et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une femme, sans sortir de sa sphère, fait œuvre de civilisation au plus haut degré, et qu'Eurydice remplit à sa manière le rôle d'Orphée. Celui-ci apprivoisait la vie sauvage ; l'autre termine et couronne la vie civilisée.

Un jour, en 1802, pendant cette courte paix d'Amiens, non pas dans le brillant hôtel de la rue du Mont-Blanc, que Mme Récamier occupait alors, mais dans le salon du château de Clichy où elle passait l'été, des hommes venus de bien des côtés différents étaient réunis, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Moreau, des Anglais de distinction, M. Fox, M. Erskine et beaucoup d'autres : on était en présence, on s'observait ; c'était à qui ne commencerait pas. M. de Narbonne, présent, essayait d'engager la conversation, et, malgré son esprit, il n'avait pu y réussir. Mme Récamier entra : elle parla d'abord à M. Fox, elle dit un mot à chacun, elle présenta chaque personne à l'autre avec une louange appropriée ; et à l'instant la conversation devint générale, le lien naturel fut trouvé.

Ce qu'elle fit là un jour, elle le fit tous les jours. Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était

sien. Il y a là de l'ambition, sans doute ; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants ! C'était le caractère de cette âme si multipliée de Mme Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure, que dis-je ? de tout attirer, et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outretombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins ! Comme elle était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait ! Elle justifiait bien par sa douce influence auprès de lui le mot de Bernardin de Saint-Pierre : "Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme." Et ici à quelle tristesse elle avait affaire ! tristesse que René avait apportée du ventre de sa mère, et qui s'augmentait en vieillissant ! Jamais Mme de Maintenon ne s'ingénia à désennuyer Louis XIV autant que Mme Récamier pour M. de Chateaubriand." "J'ai toujours remarqué, disait Boileau en revenant de Versailles, que, quand la conversation ne roulait pas sur ses louanges, le Roi s'ennuyait d'abord, et était prêt ou à bâiller ou à s'en aller." Tout grand poète vieillissant est un peu Louis XIV sur ce point. Elle avait chaque jour mille inventions gracieuses pour lui renouveler et

rafraîchir la louange. Elle lui ralliait de toutes parts des amis, des admirateurs nouveaux. Elle nous avait tous enchaînés aux pieds de sa statue avec une chaîne d'or.

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de Mme Récamier : "Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques." Elle était donc la sœur de Charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

Que dans ce procédé habituel il n'y eût quelques inconvénients à la longue, mêlés à un grand charme ; que dans cet air si tiède et si calmant, en donnant aux esprits toute leur douceur et tout leur poli, elle ne les amollît un peu et ne les inclinât à la complaisance, je n'oserai le nier, d'autant plus que je crois l'avoir, peut-être, éprouvé moi-même. C'était certainement un salon, où non-seulement la politesse, mais la charité nuisait un peu à la vérité. Il y avait décidément des choses qu'elle ne voulait pas voir et qui pour elle n'existaient pas. Elle ne croyait pas au mal. Dans son innocence obstinée, je tiens à le faire sentir, elle avait gardé de l'enfance. Faut-il s'en plaindre ? Après tout, y aura-t-il encore un autre lieu dans la vie où l'on retrouve une bienveillance si réelle au sein d'une illusion si ornée et si embellie ? Un moraliste amer, La Rochefoucauld, l'a dit : "On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais."

J'ai entendu des gens demander si Mme Récamier avait de l'esprit. Mais il me semble que nous le savons déjà. Elle avait au plus haut degré non cet esprit qui songe à briller pour lui-même, mais celui qui sent et met en valeur l'esprit des autres. Elle écrivait peu : elle avait pris de bonne heure cette habitude d'écrire le moins possible ; mais ce peu était bien et d'un tour parfait. En causant, elle avait aussi le tour net et

juste, l'expression à point. Dans ses souvenirs elle choisissait de préférence un trait fin, un mot aimable ou gai, une situation piquante, et négligeait le reste ; elle se souvenait avec goût.

Elle écoutait avec séduction, ne laissant rien passer de ce qui était bien dans vos paroles sans témoigner qu'elle le sentît. Elle questionnait avec intérêt, et était tout entière à la réponse. Rien qu'à son sourire et à ses silences, on était intéressé à lui trouver de l'esprit en la quittant.

Quant à la jeunesse, à la beauté de son cœur, s'il a été donné à tous de l'apprécier, c'est à ceux qui en ont joui de plus près qu'il appartient surtout d'en parler un jour. Après la mort de M. Ballanche et de M. de Chateaubriand, quoiqu'elle eût encore M. Ampère, le duc de Noailles, et tant d'autres affections autour d'elle, elle ne fit plus que languir et achever de mourir. Elle expira le 11 mai 1849, dans sa soixante-douzième année. Cette personne unique, et dont la mémoire vivra autant que la société française, a été peinte avec bien de la grâce par Gérard dans sa fraîcheur de jeunesse. Son buste a été sculpté par Canova dans son idéal de beauté. Achille Deveria a tracé d'elle, le jour de sa mort, une esquisse fidèle qui exprime la souffrance et le repos.

Lundi 21 octobre 1850.

QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE?

QUESTION délicate et dont, selon les âges et les saisons, on aurait pu donner des solutions assez diverses. Un homme d'esprit me la propose aujourd'hui, et je veux essayer sinon de la résoudre, du moins de l'examiner et de l'agiter devant nos lecteurs, ne fût-ce que pour les engager eux-mêmes à y répondre et pour éclaircir là-dessus, si je puis, leur idée et la mienne. Et pourquoi ne se hasarderait-on pas de temps en temps dans la critique à traiter quelques-uns de ces sujets qui ne sont pas personnels, où l'on parle non plus de quelqu'un, mais de quelque chose, et dont nos voisins, les Anglais, ont si bien réussi à faire tout un genre sous le titre modeste d'*Essais?* Il est vrai que, pour traiter de tels sujets qui sont toujours un peu abstraits et moraux, il convient de parler dans le calme, d'être sûr de son attention et de celle des autres, et de saisir un de ces quarts d'heure de silence, de modération et de loisir, qui sont rarement accordés à notre aimable France, et que son brillant génie est impatient à supporter, même quand elle veut être sage et qu'elle ne fait plus de révolutions.

Un classique, d'après la définition ordinaire, c'est un auteur ancien, déjà consacré dans l'admiration, et qui fait autorité en son genre. Le mot *classique*, pris en ce sens, commence à paraître chez les Romains. Chez eux on appelait proprement *classici*, non tous les citoyens des diverses classes, mais ceux de la première seulement, et qui possédaient au moins un revenu d'un certain chiffre déterminé. Tous ceux qui possédaient un revenu inférieur étaient désignés par la dénomination *infra*

classem, au-dessous de la classe par excellence. Au figuré, le mot *classicus* se trouve employé dans Aulu-Gelle, et appliqué aux écrivains : un écrivain de valeur et de marque, *classicus assiduusque scriptor*, un écrivain qui compte, qui a du bien au soleil, et qui n'est pas confondu dans la foule des prolétaires. Une telle expression suppose un âge assez avancé pour qu'il y ait eu déjà comme un recensement et un classement dans la littérature.

Pour les modernes, à l'origine, les vrais, les seuls classiques furent naturellement les anciens. Les Grecs qui, par un singulier bonheur et un allégement facile de l'esprit, n'eurent d'autres classiques qu'eux-mêmes, étaient d'abord les seuls classiques des Romains qui prirent peine et s'ingénièrent à les imiter. Ceux-ci, après les beaux âges de leur littérature, après Cicéron et Virgile, eurent leurs classiques à leur tour, et ils devinrent presque exclusivement ceux des siècles qui succédèrent. Le moyen âge, qui n'était pas aussi ignorant de l'antiquité latine qu'on le croirait, mais qui manquait de mesure et de goût, confondit les rangs et les ordres : Ovide y fut traité sur un meilleur pied qu'Homère, et Boëce parut un classique pour le moins égal à Platon. La renaissance des Lettres, au xve et au xvie siècle, vint éclaircir cette longue confusion, et alors seulement les admirations se graduèrent. Les vrais et classiques auteurs de la double antiquité se détachèrent désormais dans un fond lumineux, et se groupèrent harmonieusement sur leurs deux collines.

Cependant les littératures modernes étaient nées, et quelques-unes des plus précoces, comme l'italienne, avaient leur manière d'antiquité déjà. Dante avait paru, et de bonne heure sa postérité l'avait salué classique. La poésie italienne a pu se bien rétrécir depuis, mais, quand elle l'a voulu, elle a retrouvé toujours, elle a conservé de l'impulsion et du retentissement de cette haute origine. Il n'est pas indifférent pour une poésie de prendre ainsi son point de départ, sa source classique en

haut lieu, et, par exemple, de descendre de Dante plutôt que de sortir péniblement d'un Malherbe.

L'Italie moderne avait ses classiques, et l'Espagne avait tout droit de croire qu'elle aussi possédait les siens, quand la France se cherchait encore. Quelques écrivains de talent, en effet, doués d'originalité et d'une verve d'exception, quelques efforts brillants, isolés, mais sans suite, aussitôt brisés et qu'il faut recommencer toujours, ne suffisent pas pour doter une nation de ce fonds solide et imposant de richesse littéraire. L'idée de *classique* implique en soi quelque chose qui a suite et consistance, qui fait ensemble et tradition, qui se compose, se transmet et qui dure. Ce ne fut qu'après les belles années de Louis XIV que la nation sentit avec tressaillement et orgueil qu'un tel bonheur venait de lui arriver. Toutes les voix alors le dirent à Louis XIV avec flatterie, avec exagération et emphase, et cependant avec un certain sentiment de vérité. Il se vit alors une contradiction singulière et piquante : les hommes les plus épris des merveilles de ce siècle de *Louis le Grand* et qui allaient jusqu'à sacrifier tous les anciens aux modernes, ces hommes dont Perrault était le chef, tendaient à exalter et à consacrer ceux-là mêmes qu'ils rencontraient pour contradicteurs les plus ardents et pour adversaires. Boileau vengeait et soutenait avec colère les anciens contre Perrault qui préconisait les modernes, c'est-à-dire Corneille, Molière, Pascal, et les hommes éminents de son siècle, y compris Boileau l'un des premiers. Le bon La Fontaine, en prenant parti dans la querelle pour le docte Huet, ne s'apercevait pas que lui-même, malgré ses oublis, était à la veille de se réveiller classique à son tour.

La meilleure définition est l'exemple : depuis que la France posséda son siècle de Louis XIV et qu'elle put le considérer un peu à distance, elle sut ce que c'était qu'être classique, mieux que par tous les raisonnements. Le XVIIIe siècle jusque dans son mélange, par quelques beaux ouvrages dus à ses quatre

grands hommes, ajouta à cette idée. Lisez le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire, *la Grandeur et la Décadence des Romains* de Montesquieu, les *Époques de la Nature* de Buffon, le *Vicaire savoyard* et les belles pages de rêverie et de description de nature par Jean-Jacques, et dites si le XVIIIe siècle n'a pas su, dans ces parties mémorables, concilier la tradition avec la liberté du développement et l'indépendance. Mais au commencement de ce siècle-ci et sous l'Empire, en présence des premiers essais d'une littérature décidément nouvelle et quelque peu aventureuse, l'idée de classique, chez quelques esprits résistants et encore plus chagrins que sévères, se resserra et se rétrécit étrangement. Le premier Dictionnaire de l'Académie (1694) définissait simplement un auteur classique, "un auteur ancien fort approuvé, et qui fait autorité dans la matière qu'il traite." Le Dictionnaire de l'Académie de 1835 presse beaucoup plus cette définition, et d'un peu vague qu'elle était, il la fait précise et même étroite. Il définit auteurs classiques ceux "qui sont devenus *modèles* dans une langue quelconque;" et, dans tous les articles qui suivent, ces expressions de *modèles*, de *règles* établies pour la composition et le style, de *règles strictes* de l'art auxquelles on doit *se conformer*, reviennent continuellement. Cette définition du *classique* a été faite évidemment par les respectables académiciens nos devanciers en présence et en vue de ce qu'on appelait alors le *romantique*, c'est-à-dire en vue de l'ennemi. Il serait temps, ce me semble, de renoncer à ces définitions restrictives et craintives, et d'en élargir l'esprit.

Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large-

et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges.

Un tel classique a pu être un moment révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il n'a fait main basse d'abord autour de lui, il n'a renversé ce qui le gênait que pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau.

On peut mettre, si l'on veut, des noms sous cette définition, que je voudrais faire exprès grandiose et flottante, ou, pour tout dire, généreuse. J'y mettrais d'abord le Corneille de *Polyeucte*, de *Cinna*, et d'*Horace*. J'y mettrais Molière, le génie poétique le plus complet et le plus plein que nous ayons eu en français:

"Molière est si grand, disait Goethe (ce roi de la critique), qu'il nous étonne de nouveau chaque fois que nous le lisons. C'est un homme à part; ses pièces touchent au tragique, et personne n'a le courage de chercher à les imiter. Son *Avare*, où le vice détruit toute affection entre le père et le fils, est une œuvre des plus sublimes, et dramatique au plus haut degré... Dans une pièce de théâtre, chacune des actions doit être importante en elle-même, et tendre vers une action plus grande encore. Le *Tartufe* est, sous ce rapport, un modèle. Quelle exposition que la première scène! Dès le commencement tout a une haute signification, et fait pressentir quelque chose de bien plus important. L'exposition dans telle pièce de Lessing qu'on pourrait citer est fort belle: mais celle du *Tartufe* n'est qu'une fois dans le monde. C'est en ce genre ce qu'il y a de plus grand... Chaque année je lis une pièce de Molière, comme de temps en temps je contemple quelque gravure d'après les grands maîtres italiens."

Je ne me dissimule pas que cette définition que je viens de donner du classique excède un peu l'idée qu'on est accoutumé de se faire sous ce nom. On y fait entrer surtout des conditions de régularité, de sagesse, de modération et de raison, qui dominent et contiennent toutes les autres. Ayant à louer

M. Royer-Collard, M. de Rémusat disait: "S'il tient de nos classiques la *pureté du goût*, la *propriété des termes*, la *variété des tours*, le soin attentif d'*assortir l'expression et la pensée*, il ne doit qu'à lui-même le caractère qu'il donne à tout cela." On voit qu'ici la part faite aux qualités classiques semble plutôt tenir à l'assortiment et à la nuance, au genre orné et tempéré: c'est là aussi l'opinion la plus générale. En ce sens, les classiques par excellence, ce seraient les écrivains d'un ordre moyen, justes, sensés, élégants, toujours nets, d'une passion noble encore, et d'une force légèrement voilée. Marie-Joseph Chénier a tracé la poétique de ces écrivains modérés et accomplis dans ces vers où il se montre leur heureux disciple:

C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
Vertu, génie, esprit, talent et goût.
Qu'est ce vertu? raison mise en pratique;
Talent? raison produite avec éclat;
Esprit? raison qui finement s'exprime;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat;
Et le génie est la raison sublime.

En faisant ces vers, il pensait manifestement à Pope, à Despréaux, à Horace, leur maître à tous. Le propre de cette théorie, qui subordonne l'imagination et la sensibilité elle-même à la raison, et dont Scaliger peut-être a donné le premier signal chez les modernes, est la théorie *latine* à proprement parler, et elle a été aussi de préférence pendant longtemps la théorie *française*. Elle a du vrai, si l'on n'use qu'avec à-propos, si l'on n'abuse pas de ce mot *raison;* mais il est évident qu'on en abuse, et que si la raison, par exemple, peut se confondre avec le génie poétique et ne faire qu'un avec lui dans une Épître morale, elle ne saurait être la même chose que ce génie si varié et si diversement créateur dans l'expression des passions du drame ou de l'épopée. Où trouverez-vous la raison dans le IVe livre de l'*Énéide* et dans les transports de Didon? Où la trouverez-vous dans les fureurs de Phèdre? Quoi qu'il en

soit, l'esprit qui a dicté cette théorie conduit à mettre au premier rang des classiques les écrivains qui ont gouverné leur inspiration plutôt que ceux qui s'y sont abandonnés davantage, à y mettre Virgile encore plus sûrement qu'Homère, Racine encore plus que Corneille. Le chef-d'œuvre que cette théorie aime à citer, et qui réunit en effet toutes les conditions de prudence, de force, d'audace graduelle, d'élévation morale et de grandeur, c'est *Athalie*. Turenne dans ses deux dernières campagnes, et Racine dans *Athalie*, voilà les grands exemples de ce que peuvent les prudents et les sages quand ils prennent possession de toute la maturité de leur génie et qu'ils entrent dans leur hardiesse suprême.

Buffon, dans son Discours sur le style, insistant sur cette unité de dessein, d'ordonnance et d'exécution, qui est le cachet des ouvrages proprement classiques, a dit : "Tout sujet est un ; et, *quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours*. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances : autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur. . . ." Et il continue sa critique, ayant en vue *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, ce livre excellent par le fond, mais tout morcelé, où l'illustre auteur, fatigué avant le terme, ne put inspirer tout son souffle et organiser en quelque sorte toute sa matière. Pourtant, j'ai peine à croire que Buffon n'ait pas aussi songé par contraste, dans ce même endroit, au *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, ce sujet en effet si vaste et si *un*, et que le grand orateur a su tout entier *renfermer dans un seul discours*. Qu'on en ouvre la première édition, celle de 1681, avant la division par chapitres qui a été introduite depuis.

et qui a passé de la marge dans le texte en le coupant : tout s'y déroule d'une seule suite et presque d'une haleine, et l'on dirait que l'orateur a fait ici comme la nature dont parle Buffon, qu'*il a travaillé sur un plan éternel, dont il ne s'est nulle part écarté*, tant il semble être entré avant dans les familiarités et dans les conseils de la Providence.

Athalie et le *Discours sur l'Histoire universelle*, tels sont les chefs-d'œuvre les plus élevés que la théorie classique rigoureuse puisse offrir à ses amis comme à ses ennemis. Et cependant, malgré ce qu'il y a d'admirablement simple et de majestueux dans l'accomplissement de telles productions uniques, nous voudrions, dans l'habitude de l'art, détendre un peu cette théorie et montrer qu'il y a lieu de l'élargir sans aller jusqu'au relâchement. Goethe, que j'aime à citer en pareille matière a dit :

> " J'appelle le classique *le sain*, et le romantique *le malade*. Pour moi le poème des *Niebelungen* est classique comme Homère ; tous deux sont bien portants et vigoureux. Les ouvrages du jour ne sont pas romantiques parce qu'ils sont nouveaux, mais parce qu'ils sont faibles, maladifs ou malades. Les ouvrages anciens ne sont pas classiques parce qu'ils sont vieux, mais parce qu'ils sont énergiques, frais et dispos. Si nous considérions le romantique et le classique sous ces deux points de vue, nous serions bientôt tous d'accord."

Et en effet, avant de fixer et d'arrêter ses idées à cet égard, j'aimerais à ce que tout libre esprit fît auparavant son tour du monde, et se donnât le spectacle des diverses littératures dans leur vigueur primitive et leur infinie variété. Qu'y verrait-il ? un Homère avant tout, le père du monde classique, mais qui lui-même est encore moins certainement un individu simple et bien distinct que l'expression vaste et vivante d'une époque tout entière et d'une civilisation à demi barbare. Pour en faire un classique proprement dit, il a fallu lui prêter après coup un dessein, un plan, des intentions littéraires, des qualités

d'atticisme et d'urbanité, auxquelles il n'avait certes jamais songé dans le développement abondant de ses inspirations naturelles. Et à côté de lui, que voit-on? des anciens augustes, vénérables, des Eschyle, des Sophocle, mais tout mutilés, et qui ne sont là debout que pour nous représenter un debris d'eux-mêmes, le reste de tant d'autres aussi dignes qu'eux sans doute de survivre, et qui ont succombé à jamais sous l'injure des âges. Cette seule pensée apprendrait à un esprit juste à ne pas envisager l'ensemble des littératures, même classiques, d'une vue trop simple et trop restreinte, et il saurait que cet ordre si exact et si mesuré, qui a tant prévalu depuis, n'a été introduit qu'artificiellement dans nos admirations du passé.

Et en arrivant au monde moderne, que serait-ce donc? Les plus grands noms qu'on aperçoit au début des littératures sont ceux qui dérangent et choquent les plus certaines des idées restreintes qu'on a voulu donner du beau et du convenable en poésie. Shakspeare est-il un classique, par exemple? Oui, il l'est aujourd'hui pour l'Angleterre et pour le monde; mais, du temps de Pope, il ne l'était pas. Pope et ses amis étaient les seuls classiques par excellence; ils semblaient tels définitivement le lendemain de leur mort. Aujourd'hui ils sont classiques encore, et ils méritent de l'être, mais ils ne le sont que du second ordre, et les voilà à jamais dominés et remis à leur place par celui qui a repris la sienne sur les hauteurs de l'horizon.

Ce n'est certes pas moi qui médirai de Pope ni de ses excellents disciples, surtout quand ils ont douceur et naturel comme Goldsmith; après les plus grands, ce sont les plus agréables peut-être entre les écrivains et les poètes, et les plus faits pour donner du charme à la vie. Un jour que lord Bolingbroke écrivait au docteur Swift, Pope mit à cette lettre un post-scriptum où il disait: "Je m'imagine que si nous passions tous trois seulement trois années ensemble, il pourrait en résulter quelque avantage pour notre siècle." Non, il ne

faut jamais légèrement parler de ceux qui ont eu le droit de dire de telles choses d'eux-mêmes sans jactance, et il faut bien plutôt envier les âges heureux et favorisés où les hommes de talent pouvaient se proposer de telles unions, qui n'étaient pas alors une chimère. Ces âges, qu'on les appelle du nom de Louis XIV ou de celui de la reine Anne, sont les seuls âges véritablement classiques dans le sens modéré du mot, les seuls qui offrent au talent perfectionné le climat propice et l'abri. Nous le savons trop, nous autres, en nos époques sans lien où des talents, égaux peut-être à ceux-là, se sont perdus et dissipés par les incertitudes et les inclémences du temps. Toutefois, réservons sa part et sa supériorité à toute grandeur. Les vrais et souverains génies triomphent de ces difficultés où d'autres échouent; Dante, Shakspeare et Milton ont su atteindre à toute leur hauteur et produire leurs œuvres impérissables, en dépit des obstacles, des oppressions et des orages. On a fort discuté au sujet des opinions de Byron sur Pope, et on a cherché à expliquer cette espèce de contradiction par laquelle le chantre de *Don Juan* et de *Childe-Harold* exaltait l'école purement classique et la déclarait la seule bonne, tout en procédant lui-même si différemment. Goethe a encore dit là-dessus le vrai mot quand il a remarqué que Byron, si grand par le jet et la source de la poésie, craignait Shakspeare, plus puissant que lui dans la création et la mise en action des personnages : " Il eût bien voulu le renier; cette élévation si exempte d'égoïsme le gênait; il sentait qu'il ne pourrait se déployer à l'aise tout auprès. Il n'a jamais renié Pope, parce qu'il ne le craignait pas; il savait bien que Pope était *une muraille* à côté de lui."

Si l'école de Pope avait conservé, comme Byron le désirait, la suprématie et une sorte d'empire honoraire dans le passé, Byron aurait été l'unique et le premier de son genre; l'élévation de la *muraille* de Pope masquait aux yeux la grande figure de Shakspeare, tandis que, Shakspeare régnant et dominant de toute sa hauteur, Byron n'est que le second.

En France, nous n'avons pas eu de grand classique antérieur au siècle de Louis XIV ; les Dante et les Shakspeare, ces autorités primitives, auxquelles on revient tôt ou tard dans les jours d'émancipation, nous ont manqué. Nous n'avons eu que des ébauches de grands poètes, comme Mathurin Regnier, comme Rabelais, et sans idéal aucun, sans la passion et le sérieux qui consacrent. Montaigne a été une espèce de classique anticipé, de la famille d'Horace, mais qui se livrait en enfant perdu, et faute de dignes alentours, à toutes les fantaisies libertines de sa plume et de son humeur. Il en résulte que nous avons, moins que tout autre peuple, trouvé dans nos ancêtres-auteurs de quoi réclamer hautement à certains jours nos libertés littéraires et nos franchises, et qu'il nous a été plus difficile de rester classiques encore en nous affranchissant. Toutefois, avec Molière et La Fontaine parmi nos classiques du grand siècle, c'est assez pour que rien de légitime ne puisse être refusé à ceux qui oseront et qui sauront.

L'important aujourd'hui me paraît être de maintenir l'idée et le culte, tout en l'élargissant. Il n'y a pas de recette pour faire des classiques ; ce point doit être enfin reconnu évident. Croire qu'en imitant certaines qualités de pureté, de sobriété, de correction et d'élégance, indépendamment du caractère même et de la flamme, on deviendra classique, c'est croire qu'après Racine père il y a lieu à des Racine fils ; rôle estimable et triste, ce qui est le pire en poésie. Il y a plus : il n'est pas bon de paraître trop vite et d'emblée classique à ses contemporains ; on a grande chance alors de ne pas rester tel pour la postérité. Fontanes, en son temps, paraissait un classique pur à ses amis ; voyez quelle pâle couleur cela fait à vingt-cinq ans de distance. Combien de ces classiques précoces qui ne tiennent pas et qui ne le sont que pour un temps ! On se retourne un matin, et l'on est tout étonné de ne plus retrouver debout derrière soi. Il n'y en a eu, dirait gaiement Mme de Sévigné, que pour un *déjeuné de soleil.* En fait de classiques, les plus

imprévus sont encore les meilleurs et les plus grands : demandez-le plutôt à ces mâles génies vraiment nés immortels et perpétuellement florissants. Le moins classique, en apparence, des quatre grands poètes de Louis XIV, était Molière ; on l'applaudissait alors bien plus qu'on ne l'estimait ; on le goûtait sans savoir son prix. Le moins classique après lui semblait La Fontaine : et voyez après deux siècles ce qui, pour tous deux, en est advenu. Bien avant Boileau, même avant Racine, ne sont-ils pas aujourd'hui unanimement reconnus les plus féconds et les plus riches pour les traits d'une morale universelle?

Au reste, il ne s'agit véritablement de rien sacrificier, de rien déprécier. Le Temple du goût, je le crois, est à refaire ; mais, en le rebâtissant, il s'agit simplement de l'agrandir, et qu'il devienne le Panthéon de tous les nobles humains, de tous ceux qui ont accru pour une part notable et durable la somme des jouissances et des titres de l'esprit. Pour moi, qui ne saurais à aucun degré prétendre (c'est trop évident) à être architecte ou ordonnateur d'un tel Temple, je me bornerai à exprimer quelques vœux, à concourir en quelque sorte pour le devis. Avant tout je voudrais n'exclure personne entre les dignes, et que chacun y fût à sa place, depuis le plus libre des génies créateurs et le plus grand des classiques sans le savoir, Shakspeare, jusqu'au tout dernier des classiques en diminutif, Andrieux. "Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père ;"[1] que cela soit vrai du royaume du beau ici-bas non moins que du royaume des cieux. Homère, comme toujours et partout, y serait le premier, le plus semblable à un dieu ; mais derrière lui, et tel que le cortége des trois rois mages

[1] Goethe, qui est si favorable à la libre diversité des génies et qui croit tout développement légitime pourvu qu'on atteigne à la fin de l'art, a comparé ingénieusement le Parnasse au mont Serrat en Catalogne, lequel est ou était tout peuplé d'ermites et dont chaque dentelure recélait son pieux anachorète : "Le Parnasse, dit-il, est un mont Serrat qui admet quantité d'établissements à ses divers étages : laissez chacun aller et regarder autour de lui, et il trouvera quelque place à sa convenance, que ce soit un sommet ou un coin de rocher."

d'Orient, se verraient ces trois poètes magnifiques, ces trois Homères longtemps ignorés de nous, et qui ont fait, eux aussi, à l'usage des vieux peuples d'Asie, des épopées immenses et vénérées, les poètes Valmiki et Vyasa des Indous, et le Firdousi des Persans : il est bon, dans le domaine du goût, de savoir du moins que de tels hommes existent et de ne pas scinder le genre humain. Cet hommage rendu à ce qu'il suffit d'apercevoir et de reconnaître, nous ne sortirions plus de nos horizons, et l'œil s'y complairait en mille spectacles agréables ou augustes, s'y réjouirait en mille rencontres variées et pleines de surprise, mais dont la confusion apparente ne serait jamais sans accord et sans harmonie. Les plus antiques des sages et des poètes, ceux qui ont mis la morale humaine en maximes et qui l'ont chantée sur un mode simple converseraient entre eux avec des paroles *rares et suaves*, et ne seraient pas étonnés, dès le premier mot de s'entendre. Les Solon, les Hésiode, les Théognis, les Job, les Salomon, et pourquoi pas Confucius lui-même? accueilleraient les plus ingénieux modernes, les La Rochefoucauld et les La Bruyère, lesquels se diraient en les écoutant: "Ils savaient tout ce que nous savons, et, en rajeunissant l'expérience, nous n'avons rien trouvé." Sur la colline la plus en vue et de la pente la plus accessible, Virgile entouré de Ménandre, de Tibulle, de Térence, de Fénelon, se livrerait avec eux à des entretiens d'un grand charme et d'un enchantement sacré : son doux visage serait éclairé du rayon et coloré de pudeur, comme ce jour où, entrant au théâtre de Rome dans le moment qu'on venait d'y réciter ses vers, il vit le peuple se lever tout entier devant lui par un mouvement unanime, et lui rendre les mêmes hommages qu'à Auguste lui-même. Non loin de lui, et avec le regret d'être séparé d'un ami si cher, Horace présiderait à son tour (autant qu'un poète et qu'un sage si fin peut présider) le groupe des poètes de la vie civile et de ceux qui ont su causer quoiqu'ils aient chanté, — Pope, Despréaux, l'un devenu moins irritable, l'autre moins grondeur : Montaigne,

ce vrai poète, en serait, et il achèverait d'ôter à ce coin charmant tout air d'école littéraire. La Fontaine s'y oublierait, et, désormais moins volage, n'en sortirait plus. Voltaire y passerait, mais, tout en s'y plaisant, il n'aurait pas la patience de s'y tenir. Sur la même colline que Virgile, et un peu plus bas, on verrait Xénophon, d'un air simple qui ne sent en rien le capitaine, et qui le fait ressembler plutôt à un prêtre des Muses, réunir autour de lui les attiques de tout langue et de tout pays, les Addison, les Pellisson, les Vauvenargues, tous ceux qui sentent le prix d'une persuasion aisée, d'une simplicité exquise et d'une douce négligence mêlée d'ornement. Au centre du lieu, trois grands hommes aimeraient souvent à se rencontrer devant le portique du principal temple (car il y en aurait plusieurs dans l'enceinte), et, quand ils seraient ensemble, pas un quatrième, si grand qu'il fût, n'aurait l'idée de venir se mêler à leur entretien ou à leur silence, tant il paraîtrait en eux de beauté, de mesure dans la grandeur, et de cette perfection d'harmonie qui ne se présente qu'un jour dans la pleine jeunesse du monde. Leurs trois noms sont devenus l'idéal de l'art : Platon, Sophocle et Démosthène. Et, malgré tout, ces demi-dieux une fois honorés, ne voyez-vous point là-bas une foule nombreuse et familière d'esprits excellents qui va suivre de préférence les Cervantes, les Molière toujours, les peintres pratiques de la vie, ces amis indulgents et qui sont encore les premiers des bienfaiteurs, qui prennent l'homme entier avec le rire, lui versent l'expérience dans la gaieté, et savent les moyens puissants d'une joie sensée, cordiale et légitime? Je ne veux pas continuer ici plus longtemps cette description qui, si elle était complète, tiendrait tout un livre. Le moyen âge, croyez-le bien, et Dante occuperaient des hauteurs consacrées : aux pieds du chantre du Paradis, l'Italie se déroulerait presque tout entière comme un jardin ; Boccace et l'Arioste s'y joueraient, et le Tasse retrouverait la plaine d'orangers de Sorrente. En général, les nations diverses y auraient chacune un coin réservé, mais les auteurs se plairaient

à en sortir, et ils iraient en se promenant reconnaître, là où l'on s'y attendrait le moins, des frères ou des maîtres. Lucrèce, par exemple, aimerait à discuter l'origine du monde et le débrouillement du chaos avec Milton; mais, en raisonnant tous deux dans leur sens, ils ne seraient d'accord que sur les tableaux divins de la poésie et de la nature.

Voilà nos classiques; l'imagination de chacun peut achever le dessin et même choisir son groupe préféré. Car il faut choisir, et la première condition du goût, après avoir tout compris, est de ne pas voyager sans cesse, mais de s'asseoir une fois et de se fixer. Rien ne blase et n'éteint plus le goût que les voyages sans fin; l'esprit poétique n'est pas le *Juif errant*. Ma conclusion pourtant, quand je parle de se fixer et de choisir, ce n'est pas d'imiter ceux même qui nous agréent le plus entre nos maîtres dans le passé. Contentons-nous de les sentir, de les pénétrer, de les admirer, et nous, venus si tard, tâchons du moins d'être nous-mêmes. Faisons notre choix dans nos propres instincts. Ayons la sincérité et le naturel de nos propres pensées, de nos sentiments, cela se peut toujours; joignons-y, ce qui est plus difficile, l'élévation, la direction, s'il se peut, vers quelque but haut placé; et tout en parlant notre langue, en subissant les conditions des âges où nous sommes jetés et où nous puisons notre force comme nos défauts, demandons-nous de temps en temps, le front levé vers les collines et les yeux attachés aux groupes des mortels révérés: *Que diraient-ils de nous?*

Mais pourquoi parler toujours d'être auteur et d'écrire? il vient un âge, peut-être, où l'on n'écrit plus. Heureux ceux qui lisent, qui relisent, ceux qui peuvent obéir à leur libre inclination dans leurs lectures! Il vient une saison dans la vie, où, tous les voyages étant faits, toutes les expériences achevées, on n'a pas de plus vives jouissances que d'étudier et d'approfondir les choses qu'on sait, de savourer ce qu'on sent, comme de voir et de revoir les gens qu'on aime: pures délices du cœur et du

goût dans la maturité. C'est alors que ce mot de *classique* prend son vrai sens, et qu'il se définit pour tout homme de goût par un choix de prédilection et irrésistible. Le goût est fait alors, il est formé et définitif; le bon sens chez nous, s'il doit venir, est consommé. On n'a plus le temps d'essayer ni l'envie de sortir à la découverte. On s'en tient à ses amis, à ceux qu'un long commerce a éprouvés. Vieux vin, vieux livres, vieux amis. On se dit comme Voltaire dans ces vers délicieux :

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace!
. . . . . .
J'ai vécu plus que toi : mes vers dureront moins ;
Mais, au bord du tombeau, je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Enfin, que ce soit Horace ou tout autre, quel que soit l'auteur qu'on préfère et qui nous rende nos propres pensées en toute richesse et maturité, on va demander alors à quelqu'un de ces bons et antiques esprits un entretien de tous les instants, une amitié qui ne trompe pas, qui ne saurait nous manquer, et cette impression habituelle de sérénité et d'aménité qui nous réconcilie, nous en avons souvent besoin, avec les hommes et avec nous-même.

Lundi 11 juillet 1853.

LE ROMAN DE RENART.

Chez La Fontaine la fable du *Renard* et du *Corbeau* est aussi courte que possible et réduite à sa plus simple expression. Il sêmble que le grand fabuliste ne l'ait voulu traiter que pour l'acquit de sa conscience et pour en tirer vite la moralité. Le même apologue, chez le vieux trouvère inconnu, est au contraire traité avec complaisance et forme toute une petite scène complète, toute une branche.

Le lieu d'abord est décrit : entre deux monts, en une plaine, Renart qui, en marchant, a une rivière à sa droite, aperçoit un très-beau lieu dans la prairie, de l'autre côté de l'eau ; il y voit un hêtre dont l'aspect lui fait envie ; il traverse l'eau et se dirige vers l'arbre, tourne autour en dansant, puis s'étend sur l'herbe fraîche. Il est hébergé à bon hôtel, et il n'en voudrait pas changer s'il avait à manger seulement. Dom Tièce lin, le Corbeau, qui avait jeûné longtemps, s'était lassé de ce même séjour ; la faim l'avait chassé du bois ; il était allé vers un plessis ou enclos tout proche de là, pour livrer assaut et chercher aventure.

Tièce lin y aperçoit un millier de fromages qu'on avait fait *assoleiller ;* la vieille qui devait les garder était rentrée au logis. Tièce lin saisit l'occasion et en prend un pour se restaurer ; la vieille sort et lui jette des pierres. Le corbeau la raille et emporte le fromage, faisant à la vieille ce que tout à l'heure Renart lui fera à lui-même.

Il vient se percher sur le hêtre au pied duquel est Renart : l'un dessus, l'autre dessous, ils y sont tous deux, avec cette

différence que l'un mange et l'autre bâille. Le fromage, qui nous est décrit "tendre, jaunet, et de bonne saveur," est sous la patte du Corbeau ; il y donne de grands coups de bec, mais pas si adroitement qu'il n'en laisse tomber plus d'une miette 5 devant Renart qui l'a vu. Renart reconnut bien la bête à cette maladresse : il en secoue deux fois la tête, se lève pour mieux voir, et avise là-haut Tièce lin qui était son compère d'ancienne date, tenant le bon fromage entre ses pieds : "Par les saints de Dieu, que vois-je là? s'écrie-t-il ; hé ! Dieu vous sauve, sire 10 compère ! qu'il ait l'âme de votre bon père Dom Rohart qui sut si bien chanter. Mainte fois je l'ai entendu vanter pour n'avoir son pareil en France. Vous-même en votre enfance vous vous y appliquiez beaucoup : vous saviez faire votre partie. Chantez-moi une rotruenge." C'est une espèce de chanson ou 15 de ronde qui se chantait d'ordinaire avec accompagnement de vielle.

Tout ce début de Renart parlant au Corbeau est celui de Patelin s'adressant au marchand dont il veut emporter le drap, et à qui il se met également à parler de feu son père. Tièce- 20 lin, le Corbeau, goûte la flatterie ; il ouvre la bouche et jette un cri ; mais, comme il ne tient pas le fromage dans le bec, il ne le laisse pas tomber du premier coup ; la fable serait trop tôt finie. Renart l'entend et lui dit : "C'est bien ! vous chantez mieux que vous ne faisiez ; et, si vous vouliez, vous iriez encore 25 un degré plus haut." Et Tièce lin, à qui est venu l'amour-propre de chanter, commence à crier de plus belle. Renart le pousse de plus en plus, car il s'agit de l'enivrer tout à fait : "Dieu ! dit Renart, comme maintenant est claire et comme est pure votre voix ! Si vouz pouviez vous abstenir de noix, 30 vous chanteriez le mieux du monde. Chantez donc encore une fois." Tièce lin, que veut avoir le prix du chant, s'y met tout entier ; il s'écrie à haute haleine, mais il ne sut si bien faire, quelque peine qu'il se donnât, que son pied droit ne s'en desserrât et que le fromage ne tombât à terre, tout juste devant

les pieds de Renart. — Vous croyez la fable finie ; pas le moins du monde. Nos vieux trouvères ne sont pas pressés : ils chantent et récitent cela dans les fermes, ou les jours de foire, devant tout un monde rustique dont c'est la vie et qui est flatté de retrouver dans des rimes grossières, mais parfois vives et piquantes, les scènes et accidents de chaque jour. Le trouvère, dans le cas présent, a du poète en lui, il a du talent et sait peindre. Le fromage vient de tomber devant celui qui le convoite, mais qui va rester immobile : " Le friand lascif frémit et brûle, et frissonne tout entier de convoitise (ces deux vers dans le texte sont pleins d'expression) ; mais il n'en touche une seule miette, car encore, s'il peut en venir à bout, voudrait-il bien tenir Tièceline." Tout son art alors est d'attirer le Corbeau lui-même et de lui persuader de descendre. Il fait le blessé et le boiteux ; ce fromage qui vient de tomber l'incommode, assure-t-il, par son odeur. Le fromage n'est pas bon pour les plaies ; la médecine le lui défend : " Ha ! Tièceline, descendez donc, et de ce mal me délivrez ; certes, je ne vous en prierais pas si je pouvais vous en dispenser ; mais avant-hier je me suis cassé la jambe dans un piége par mésaventure, et je ne puis bouger d'où je suis."

On voit tout le jeu et le développement de cette petite action. Tièceline se hasarde enfin à descendre, non sans crainte ; il fait un pas en avant et deux en arrière. Renart pourtant joue si bien l'estropié que Tièceline s'est enhardi ; il est déjà à sa portée, mais ici Renart est trop pressé : il s'élance et manque le Corbeau, qui en est quitte pour quatre plumes de l'aile droite et de la queue. La moralité est donc double, et Renart, tout en ayant le fromage pour se consoler, n'a que la moindre moitié de ce qu'il désire.

Un des plus jolis épisodes de l'ancien *Renart* est l'aventure du maître fourbe avec Chanteclair, le Coq ; les avantages y sont également balancés, et Renart à la fin y trouve sa leçon. Cet apologue heureusement développé offre la peinture et la

poésie de la basse-cour au naturel, et nous montre dans un cadre bien rempli le genre de talent des prédécesseurs de La Fontaine. On est dans une ferme proche d'un bois : il y a abondance de coqs et de poules, de canes et de malarts,[1] de jars et d'oies. Le dedans de la ferme est garni à l'avenant de chair salée, de jambons et de quartiers de lard. Le tout appartient à un riche vilain Costant Desnoes qui se méfie de Renart : dans son clos ou plessis,[2] il a de bonnes cerises, des pommes et autres fruits à foison ; ce plessis est très-bien fermé tout autour de pieux de chêne aigus et gros, et il est bordé d'aubépines ; pour plus de sûreté les poules sont dedans. Renart vient rôder à l'entour tout doucement, le col baissé ; mais la force des pieux et des épines l'arrête. Il s'agit d'entrer dans la place de côté, sans faire trop de violence et sans épouvanter l'ennemi. Il avise un pieu brisé qui donne ouverture par le haut ; il s'y glisse et se laisse tomber tout d'une masse ; puis il se cache à plat ventre sous un chou. Mais les poules l'ont entendu et se hâtent de faire retraite. Sire Chanteclair, le Coq, n'est pas avec elles : il est allé dans un sentier près du bois se blottir entre deux pieux dans la poussière. Il les voit fuir ; il s'avance fièrement à leur rencontre, la plume au pied, le col redressé ; il les interroge d'un ton de maître. Pinte que nous retrouvons ici, Pinte qui en sait plus que les autres, qui est volontiers l'orateur de la bande et la sultane favorite, qui enfin a l'honneur de jucher à droite du Coq, Pinte lui explique ce qu'elles ont vu, une bête sauvage qui s'est glissée dans le pourpris. — " Et comment l'avez-vous vue ? " — " Comment ? je vis remuer la haie et la feuille du chou trembler." — " Tais-toi, sotte, reprend le Coq ; Renart n'a pas les os si durs qu'il ose se mucher ici ; notre palis n'est pas si vieux qu'il l'ait pu déjà mettre en pièces. Ce n'est qu'une plaisanterie." — Et il re-

[1] *Malart*, le mâle de la cane, comme *jars* est le mâle de l'oie.

[2] On appelait proprement *plessis*, un lieu planté, entouré de haies pliées, entrelacées.

tourne à son sillon de poussière, moins rassuré pourtant qu'il ne le veut paraître ; il regarde souvent de côté et d'autre ; un œil ouvert et l'autre clos, un pied replié et l'autre droit, il s'appuie à un mur, et, comme celui qui est fatigué de chanter et de veiller, il se met à sommeiller peu à peu. 5

Tout sommeillant, il a un songe. Le songe est un lieu commun et une machine en usage dans les romans de chevalerie : ici la parodie en est heureuse et très-spirituelle. Le Coq rêve donc qu'il voit je ne sais quelle chose qui est dans le courtil et qui lui vient dessus pour le revêtir : ce je ne sais quoi a une 10 peau rousse, blanche sous le ventre ; le bord est en os, le col est étroit, et force lui est, après y être entré, de s'en revêtir au rebours, c'est-à-dire de telle sorte que sa taille aille à l'autre extrémité de l'habit et que sa queue reste dans le collet. Il s'éveille effrayé et court jusqu'à ses poules ; il s'adresse à Pinte, 15 en qui il a le plus de confiance, et lui raconte son rêve. Celle-ci le lui explique, non sans avoir pris sa revanche avec ironie, et essaye de lui démontrer que ce je ne sais quoi d'où son cauchemar lui est venu n'est autre que Renart, caché là sous ce buisson. 20

Chanteclair, que la leçon a piqué, est incurable ; l'orgueil et la forfanterie le poussent ; il traite Pinte encore une fois de folle, et retourne se mettre *en sa poudrière au soleil.* Renart fait le mort et se tient coi ; Chanteclair s'endort ; Renart s'approche pour le happer, mais le manque. Chanteclair, qui le reconnaît 25 enfin, saute sur un fumier, et ici la scène du Corbeau recommence : il s'agit pour Renart de décider Chanteclair à ne pas fuir, et, qui plus est, à fermer les yeux, afin de se laisser prendre : " Ne fuis pas et n'aie crainte ; je ne suis jamais plus content que quand tu te portes bien, car tu es mon cousin germain," lui dit 30 Renart. Et à ce premier mot Chanteclair, un peu rassuré, se met à chanter de joie. Renart, insistant sur le cousinage : "Souviens-toi de Chanteclin, lui dit-il, le bon père qui t'engendra :

Jamais Coq si bien ne chanta;
Telle voix eut et si clair ton
Que d'une lieue l'entendait-on,
Et chantait fort à longue haleine
5 *Les deux yeux clos* et la voix saine;
D'une grand'lieue on l'entendait
Quand il chantait et refrainait."

Ce que Renart veut obtenir cette fois, c'est que le Coq ferme les deux yeux en chantant; c'est, selon lui, la seule bonne mé-
10 thode. Il n'est adresse ni rhétorique d'Ulysse qu'il n'emploie pour l'y décider. Chanteclair ne demande pas mieux, mais il prie Renart de s'éloigner au moins un peu, et, à cette condition, il lui jure qu'il n'y aura voisin aux environs qui n'entende son fausset. Renart sourit de la condition et lui dit, en touchant
15 toujours la corde filiale: "Chante, cousin; je saurai bien si Chanteclin mon oncle te fut de quelque chose." Chanteclair chante; mais il chante comme il dormait d'abord, un œil clos et l'autre ouvert, et il regarde souvent de côté: "Ce n'est pas cela, dit Renart, Chanteclin chantait autrement, *tout d'un trait*,
20 *les yeux fermés*, tant qu'on l'entendait par delà les plessis." A ce coup Chanteclair n'y tient pas; il commence sa mélodie en fermant les yeux de toutes ses forces, et Renart, s'élançant par-dessus un chou rouge, le prend au cou et l'emporte.

La fable n'est pas finie; n'oublions pas qu'avec les trouvères
25 nous sommes dans le récit épique: il ne s'agit pas de faire une fable courte, qu'on lit dans un livre, mais de réciter une action qui se développe, qui tient un auditoire en suspens et qui fait la joie du vilain. La poule Pinte voit le coup qu'elle avait, hèlas! prévu, et donne l'alarme. La femme gardienne du ménil,
30 comme c'était le soir, vient appeler ses poules et s'aperçoit du malheur; maître Costant arrive à son tour: on court sus de tous côtés à Renart; on le poursuit de menaces et de huées. Ici le Coq a un trait de génie: tout gêné qu'il est et à demi croqué par celui qui le tient à la gorge, il lui dit: "Eh quoi! sire

Renart, n'entendez-vous pas les infamies dont vous chargent ces vilains qui vous huent si fort? Costant vous suit plus que le pas. Lancez-lui donc un de vos bons mots, et, quand il criera: *Renart l'emporte*, dites-lui en vous retournant: *Oui, et malgré vous!*" Il n'est si sage qui n'ait son moment de folie, qui ne *foloie* (*foloier*, quel joli mot!); Renart y fut pris cette fois; l'idée lui parut heureuse, et, au premier cri que lança Costant, il lâcha ce mot d'ironie: "*Oui, malgré vous!*" Mais pour cela il lui fallut ouvrir la bouche; le Coq, qui n'attendait que l'instant, en profita, battit des ailes et s'envola sur un pommier, d'où à son tour il fit en souriant la leçon au cousin Renart. Il y a ici une contre-partie et comme une revanche de la scène du Renard et du Corbeau.

Les modernes ont eu souvent sur ce canevas ou sur un canevas analogue des fables agréables et bien tournées: ainsi Florian dans sa fable *l'Écureuil, le Chien et le Renard;* ainsi Le Bailly surtout dans *l'Écureuil et le Renard.* Ce dernier fabuliste semblerait s'être souvenu, en vérité, de l'ancien apologue, et en avoir tiré quelques-uns de ses traits. Mais la différence qu'il y a entre ces modernes, ceux même qui sont plus exclusivement et plus uniquement fabulistes que La Fontaine, et les anciens trouvères, c'est que ceux-ci se complaisent beaucoup plus aux détails domestiques et familiers, à tout ce qui est du monde et des mœurs des animaux, et qu'ils ne craignent ni de déroger, ni d'ennuyer en y insistant. Il est sensible qu'ils s'adressent à des imaginations un peu neuves et comme d'enfants, et qu'ils en tiennent eux-mêmes.

Je pourrais multiplier les exemples, mais il ne faut point abuser. Maintenant j'ai à marquer qu'à côté de ces parties du *Roman de Renart* toutes vives, naturelles et gracieuses, il en est d'un tout autre caractère. Dans les tours que fait Renart il en est d'odieux, il en est d'infâmes, et qui sont de la profanation la plus effrontée. Rois, pontifes, sacrements, la croisade, la confession, les funérailles, tout n'est que jeu pour cet hypo-

crite et ce pervers. Comme le sujet resta longtemps en circulation, il est évident que les esprits satiriques du temps y virent un cadre commode au dénigrement, et qu'ils y embarquèrent petit à petit toutes sortes d'audaces. Sous le titre de *Renart le Novel* (le Nouveau Renard), un poète des dernières années du treizième siècle, Jacquemard Gieslée, de Lille en Flandre, a fait un ouvrage de morale et d'allégorie dans lequel il a réuni toutes ces inventions de la fin, qui s'écartent de ce qu'il y avait d'abord de vif et d'enjoué dans les simples branches en apologues. Qui dit *allégorie*, en effet, dit corruption et décadence de l'apologue et de l'épopée. Dans cette nouvelle et dernière forme, Renart est pris pour synonyme de mal, de vice et de péché dans le sens le plus absolu du mot ; c'est Satan en personne usurpant le règne de la terre. Le sujet est la révolte de Renart contre Noble, le roi des animaux, honnête homme qui a des faiblesses et qui a le tort de pactiser en fin de compte avec Renart. A un certain moment de la guerre, Renart, désespérant de tenir dans sa forteresse de Malpertuis, construit un grand vaisseau allégorique, une arche de malice, destinée à embarquer tout son monde. Ce vaisseau, dont chaque partie et chaque agrès est un vice et une méchante pensée, est décrit d'une façon ingénieuse et pédantesque qui rentre déjà tout à fait dans le genre faux du quatorzième siècle, et qui signale une véritable décadence de goût en même temps qu'un raffinement très-habile dans les idées. Un autre vaisseau, le vaisseau du bien, construit par le roi Noble, et offrant le symbole de toutes les vertus et qualités, tient la mer et lutte contre celui de Renart ; mais le traître regagne toujours ses avantages par la ruse ; il amène le roi à une fausse paix et signale par là son triomphe : le roi consent, pour s'en retourner chez lui, à monter sur le navire de Renart, et il s'y trouve mieux que dans le sien propre. Dès lors tout est dit ; Renart, sous un titre ou sous un autre, règne et gouverne, et il n'est personne qui ne reconnaisse sa puissance. Les Ordres religieux du temps, les Jacobins et

les Franciscains, viennent à l'envi lui demander d'être des leurs et de se mettre à leur tête. Il se contente de donner à chacun des Ordres un de ses fils pour gardien. L'Ordre des Templiers et celui des Hospitaliers lui adressent la même demande; chacun des deux réclame et tire à soi Renart qui, cette fois, se décide et obtient du pape la permission d'appartenir aux deux ensemble. Son vêtement sera mi-parti, à droite d'Hospitalier, et de Templier à gauche; à gauche il aura la barbe longue, il sera rasé à droite, et il les gouvernera les uns et les autres. Je cours sur ces audaces finales qu'on entrevoit assez, et que déplore le poète tout en les racontant et les dénonçant comme le signe d'une société perdue et d'un siècle désespéré.

Certes elle était malade, en effet, et en danger de se dissoudre, cette société finissante du Moyen-Age, qui engendrait ce dernier *Roman de Renart* comme peinture et expression d'elle-même: pourtant elle avait des ressources encore, de la force héroïque et des exemples à opposer tout à côté à cette corruption des subtils et des lâches. Il n'est pas bon, même quand on étudie le passé, de rester sur ces impressions décourageantes, et je veux indiquer l'antidote après le poison, un poème d'honneur et de courage en face de ce tableau d'hypocrisie consommée et de rouerie impudente. Qu'on ouvre le chant ou récit du *Combat des Trente*,[1] ce fragment épique qui retarde en quelque sorte au milieu du quatorzième siècle, et qui raconte dans la forme des Chansons de geste un dernier grand duel chevaleresque, le combat de trente Anglais et de trente Bretons (1350). C'est l'épisode épique le mieux détaché peut-être qui se puisse présenter. Les beautés toutes rudes y sont concentrées et fortes. Quand tout changeait autour d'elle et que la littérature à la mode se surchargeait de vaines recherches d'école, l'Armorique un peu arriérée et cantonnée restait fidèle à la vieille forme poétique comme aux

[1] *Le Combat de trente Bretons contre trente Anglais*, publié par M. Crapelet, 1825.

vieilles mœurs ; elle restait surtout fidèle à ce courage qui est toujours prêt en France à renaître et à sortir quelque part de terre, quand les grands raisonneurs disent qu'il a disparu.

Ici le trouvère est sérieux et grave ; il est sincèrement religieux ; il s'adresse au début à tous les gens de bien et d'honneur, non aux traîtres ni aux jaloux ; il veut raconter comment un jour trente Anglais et trente Bretons se combattirent, cette noble bataille qui a nom des *Trente*. Il commence et il finira par prier le Dieu qui mourut en croix d'avoir pitié des âmes de tous ceux qui combattirent ce jour-là, et qui sont morts la plupart au moment où lui, trouvère, il raconte : tous tant qu'ils sont, soit Bretons, soit Anglais, il ne les sépare point dans sa prière.

Dagorne, le chef anglais, est mort ; Bombourg lui a succédé ; mais il n'observe pas la même trêve qui consistait, dans ces guerres de nobles, à épargner le menu peuple et *ceux qui travaillent le blé*. Le bon chevalier Beaumanoir va vers lui, et lui dit dans un sentiment tout humain qui est rare au Moyen-Age, qui manque chez Froissart, historien de Cour, et qu'on est heureux de retrouver ici :

Chevaliers d'Angleterre, vous faites grand péché
De travailler les pauvres, ceux qui sèment le blé...
Si laboureurs n'étaient, je vous dis ma pensée,
Les nobles conviendrait travailler en l'airée (*aux champs*).
Au fléau, à la houe, et souffrir pauvreté ;
Et ce serait grand'peine quand n'est accoutumé.

En les citant, j'altère le moins possible ces espèces l'alexandrins qui sont à l'état brut. Dans cette forme épique du *Combat des Trente*, le poète procède ainsi par couplets de longueur inégale, où tous les vers sont sur une seule rime, ou du moins sur une seule assonance. Cette monotonie, à la longue, produit son effet et fait vibrer la fibre. C'est une forme mnémonique et qui, à force de retomber sur le même ton, inculque le fait ou le trait dans la mémoire.

Bombourg répond fièrement à l'ouverture de Beaumanoir; il ne veut entendre à aucun adoucissement : Montfort sera duc de la noble duché, Edouard d'Angleterre sera roi de France. Beaumanoir s'incline et répond humblement :

Songez un autre songe, celui-ci est mal songé. 5
Ceux qui le plus en disent, à la fin leur méprend.

Dans tout ce début très-simple, il y a un certain art du trouvère. Il met la bravade du côté des Anglais, de ceux qui auront le dessous. Cependant Beaumanoir propose à Bombourg de s'ajourner pour combattre à jour fixe, et là, au nombre 10 de soixante, ou quatre-vingts, ou cent, de vider la querelle, de trancher entre les deux prétendants la question du droit. Bombourg consent à la proposition de Beaumanoir; il est convenu qu'on sera trente de chaque côté, et que l'on combattra proche de Ploërmel. 15

Beaumanoir revient au château de Josselin, proclame l'entreprise et se met à choisir entre ses barons. Tous ceux qu'il choisit, soit chevaliers, soit écuyers, sont désignés nommément, sans qu'un seul soit oublié; chacun obtient son épithète d'honneur. — Bombourg, de son côté, fait de même; il com- 20 plète son nombre de vingt Anglais par six bons Allemands et quatre Brabançons. Ses hommes obtiennent aussi des épithètes honorables; quelques-uns pourtant y sont présentés comme tenant du rusé et du *renard*.

Le jour venu où l'on doit se rendre sur le pré, Beaumanoir 25 exhorte ses compagnons; il leur fait dire une messe; chacun a reçu l'absolution et prend son sacrement au nom du roi Jésus. Son discours est d'un héros pieux. Bombourg, de son côté, assemble aussi les siens; mais il leur déclare qu'il a fait lire ses livres de prophétie, et que Merlin (l'enchanteur) leur a 30 promis la victoire. Il y a là un reste de païen ou un commencement d'hérétique qui jette sur lui de la défaveur et qui montre que sa cause n'est pas pure.

Bombourg, avec ses trente compagnons, est venu le premier sur le pré : il s'écrie à haute voix : " Beaumanoir, où es-tu ? " Il semble déjà l'accuser d'avoir faussé sa parole et de se tenir pour défait. Mais à peine a-t-il laissé échapper ce mot que
5 Beaumanoir a paru.

Ici Bombourg, qui est brave, a comme un pressentiment soudain de sa destinée. Lui, qui vient de s'avancer avec une sorte de jactance, il hésite et recule ; il demande à Beaumanoir de remettre la partie, d'en faire savoir la nouvelle à
10 leurs rois, au gentil Édouard d'Angleterre et au roi de Saint-Denis. — Beaumanoir répond qu'il va en conférer avec les siens.

Il revient donc vers son monde, et leur annonce que Bombourg voudrait changer le jour et qu'on s'en retournât sans
15 frapper de grands coups ; il leur en demande leur avis. L'un d'eux, Charuel, change de couleur à cette idée, et déclare honni celui qui ne maintiendra pas la cause du duc légitime (Charles de Blois), et qui s'en ira sans donner de coups d'épée. — " Cette chose m'agrée, dit Beaumanoir ; allons à la
20 bataille, ainsi qu'elle est jurée."

Il revient à Bombourg, qui lui représente encore que c'est folie à lui d'exposer ainsi à la mort la fleur de la duché ; car, une fois morts, on ne trouvera jamais à les remplacer. — " Gardez-vous de croire, répond Beaumanoir, que j'aie amené
25 ici toute la chevalerie de Bretagne, car ni Laval, ni Rochefort, ni Rohan et bien d'autres n'y sont ; mais il est bien vrai que j'ai avec moi une part de cette chevalerie et la fleur des écuyers..." Bombourg reprend la bravade et l'invective. Le combat est engagé.

30 Au premier choc, les Bretons ont le dessous ; trois ou quatre d'entre eux sont quasi morts et faits prisonniers. Tristan, qui se sent grièvement blessé, s'écrie : " *Beaumanoir, où es-tu ?* " A un certain moment et après ce premier assaut, tous, d'un commun accord, s'entendent pour aller chercher à boire, car chacun

a dans sa bouteille du bon vin d'Anjou, et ils reviennent au combat sans retard.

La bataille est rude dans la prairie : les Bretons ont cinq des leurs hors de combat ; ils ne sont plus que vingt-cinq, lorsqu'un écuyer, Geoffroy de la Roche, demande à être fait chevalier de la main de Beaumanoir, au milieu de l'action. Image touchante, qui signifie qu'un guerrier manquant, un autre à l'instant se lève. Beaumanoir lui donne la chevalerie au nom de la sainte Vierge, lui rappelle son aïeul qui s'est illustré à Constantinople, et jure que les Anglais le payeront avant l'heure de Complies. Bombourg l'entend, et lui crie avec ironie : "Rends-toi vite, Beaumanoir ; je ne te tuerai pas, mais je ferai de toi un présent à mon amie, car je lui ai promis que, sans mentir, aujourd'hui je te mettrai dans sa chambre jolie." Là-dessus c'est à qui vengera Beaumanoir de l'insulte : Bombourg tombe frappé à mort.

Cependant la bataille n'est pas gagnée ; elle dure acharnée et pesante. Les Allemands et les Anglais se mettent en masse et se serrent comme s'ils étaient liés : il n'y a pas moyen de les entamer. Les coups que les combattants s'entre-donnent vont retentissant à un quart de lieue à l'entour ; la chaleur est grande ; chacun est trempé ; la sueur et le sang pleuvent comme rosée :

De sueur et de sang la terre rosoya.

Ce jour-là qui était le bon samedi avant le dimanche où l'Église chante *Lætare Jerusalem*, Beaumanoir avait jeûné ; et à ce milieu du combat, blessé, il eut soif et demanda à boire. Messire Geoffroi de Boves, l'un de ses compagnons, lui répondit :

Bois ton sang, Beaumanoir, la soif te passera.
Ce jour aurons honneur ; chacun y gagnera
Vaillante renommée. . . . . .

Et Beaumanoir, que cette parole enflamme, se remet si vivement à l'action que, de colère et de douleur, *la soif lui passa.*

Expression d'un héroïsme sublime et naturel ! Qu'on ne nous parle plus des Romances du Cid pour en faire honte à nos vieux trouvères : ici, il y a des accents tout pareils, que le vieux chantre patriotique a pris sur le vif et tirés de ces rudes
5 courages.

Ce que le trouvère n'a pas cherché, mais ce qui ne laisse pas de frapper encore et d'émouvoir, le combat continuant, c'est le contraste du lieu riant et frais et de la mêlée si lourde et si sanglante : " Dedans un très beau pré, sur une douce pente, à
10 mi-voie de Josselin et du château de Ploërmel, au chêne que l'on appelle de la mi-voie, le long d'une genestaie qui était verte et belle. . . ." Il y a là un sentiment comme involontaire de nature, un souvenir circonstancié de la terre de la patrie, qui ajoute à l'effet simple et grandiose. — Si le poëte y a pensé,
15 ce n'est pas pour y voir un contraste, mais plutôt pour y noter un accord entre cette belle nature chérie et ce beau fait d'armes glorieux : son patriotisme marie tout cela.

C'est assez pour montrer que le *Roman de Renart* n'est pas l'unique et dernier mot de ce Moyen-Age finissant, que, si la
20 Renardie règne ici, la Chevalerie dure, se maintient et recommence ailleurs, et que la race des Beaumanoir, des du Guesclin, des Bayard, n'est jamais éteinte.

L'envie m'a pris de chercher dans l'Antiquité, parmi les duels mémorables, lequel se pouvait comparer par quelque
25 trait au Combat des Trente. Il en est un dont parle Hérodote. Sparte et Argos étaient en guerre : il s'agissait d'un lieu important appelé Thyrée, que réclamaient les deux peuples. Il fut convenu que trois cents hommes seulement de part et d'autre en viendraient aux mains, et que le territoire contesté
30 appartiendrait aux vainqueurs. Les deux armées ne devaient point assister au combat, afin de n'être point tentées de venir au secours du plus faible. On combattit donc, trois cents contre trois cents, c'est-à-dire à extinction. Tous les Lacédémoniens étaient morts ou mortellement blessés ; deux Argiens

seuls restaient debout, et, dans leur empressement, ils coururent à Argos annoncer leur victoire. Pourtant un des blessés mourants parmi les Lacédémoniens, le nommé Othryades, se soulevant sur le champ de bataille ensanglanté et se voyant seul, eut assez de force et de souffle encore pour dépouiller un vaincu, pour dresser un trophée, chose sacrée et qu'avaient oubliée les autres, et sur le bouclier il écrivit de son sang : " La victoire est aux Lacédémoniens." Puis il expira. Quand les Argiens revinrent, ils trouvèrent le trophée debout, l'inscription encore fumante, et Othryades qui rendait l'âme à côté ; mais la victoire était acquise et consacrée : la religion défendait de renverser un trophée. Les poètes ont fait à ce sujet des pièces de vers en divers sens, et l'on a de Simonide cette épitaphe triomphante des Spartiates :

" Nous les trois cents, qui avons, ô Sparte notre mère, combattu pour Thyrée contre un pareil nombre d'Argiens, — sans tourner la tête, — là où nous avions marqué le pied, là même nous avons laissé la vie. Mais ce trophée tout couvert du sang généreux d'Othryades, proclame : 'Thyrée, ô Jupiter, est aux Lacédémoniens.' Que si quelqu'un des Argiens a échappé à son destin, c'est qu'il tenait du fuyard Adraste. Mais pour Sparte, ce n'est pas de mourir, c'est de fuir qui est proprement la mort."

C'est ainsi qu'à distance les âges héroïques se rencontrent, et que les poésies, si inégales et si différentes qu'elles soient, se répondent par certains accents et par le cœur. Le vieux trouvère, dans sa simple rudesse, a peut-être même mieux réussi que Simonide, et le sang d'Othryades parle moins haut chez l'un, que chez l'autre le sang de Beaumanoir.

Quant à l'idée que j'ai eue dans ce petit chapitre de vieille littérature, elle pourrait se résumer en ces mots : le *Roman de Renart* et son correctif.[1]

[1] Une dernière remarque qui porte sur l'époque la plus brillante de notre littérature et sur le poète le plus naïf de cette époque si polie. On a dit de La Fontaine qu'il était *notre Homère*, à nous autres Français qui avons perdu la

bataille épique. Le mot est piquant, un peu humiliant pour la nation (il faut en convenir), et singulièrement honorable pour le bonhomme. Dans tous les cas il y a eu bien des Rhapsodes avant cet Homère tardif; on en peut voir la suite dans l'ouvrage de M. Robert: La Fontaine a bien des ancêtres. Et il y a
5 même eu, dans ce *Roman de Renart*, une Épopée du même genre antérieure à la sienne et bien plus digne de ce nom. Depuis que l'on connaît le *Roman de Renart*, La Fontaine, même dans ce sens peu rigoureux et tout favorable où on l'entend, ne peut vraiment être dit que le second Homère dans son genre. Son originalité (nous ne l'avons jamais mieux compris) est tout dans la *manière*
10 et non dans la *matière*. — Mais n'admirez-vous pas comme les horizons littéraires s'étendent, comme les points de vue changent et se déplacent? Pour donner à La Fontaine son vrai rang, il ne faudrait plus aujourd'hui le louer comme du temps de Chamfort, mais il convient de l'apprécier en se souvenant du Moyen-Age qu'il n'a connu d'ailleurs que par ses derniers héritiers et qu'il n'a fait,
15 sans s'en douter, qu'égaler à sa manière.

Lundi, 11 mai 1857.

ALFRED DE MUSSET.

C'EST un devoir à chaque génération comme à une armée d'enterrer ses morts, de leur rendre les derniers honneurs. Il ne serait pas juste que le poète si charmant qui vient d'être enlevé disparût sans recevoir, même au milieu de ce qui a été dit et de ce qui se dira de vrai et de senti sur son talent, quelques mots particuliers d'adieu de la part d'un ancien ami, d'un témoin de ses premiers pas. La note chantante d'Alfred de Musset nous était si connue et si chère dès le premier jour, elle nous était allée si avant au cœur dans sa fraîcheur et sa verte nouveauté, il était tellement, avec plus de jeunesse, de la génération dont nous étions nous-même, génération alors toute poétique, toute vouée à sentir et à exprimer ! Il y a vingt-neuf ans de cela, je le vois encore faire son entrée dans le monde littéraire, d'abord dans le cercle intime de Victor Hugo, puis dans celui d'Alfred de Vigny, des frères Deschamps. Quel début ! quelle bonne grâce aisée ! et dès les premiers vers qu'il récitait, son *Andalouse*, son *Don Paez*, et sa *Juana*, que de surprise et quel ravissement il excitait alentour ! C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans : le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avançait le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent. Tous ces brillants couplets et ces jets de

verve que leur succès même a usés depuis, mais qui dans la poésie française étaient alors si nouveaux :

Amour, fléau du monde, exécrable folie, etc. ;
Comme elle est belle au soir, aux rayons de la lune, etc. ;
5 O vieillards décrépits, têtes chauves et nues, etc. ;
Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi, etc. !

tous ces passages comme marqués d'un accent shakspearien, ces furieux élans au milieu des audaces fringantes et des sourires, ces éclairs de chaleur et de précoce orage, semblaient pro-
10 mettre à la France un Byron. Les chansons sveltes, élégantes, qui s'envolaient chaque matin de ses lèvres, et qui bientôt coururent sur celles de tous, étaient bien de son âge ; mais la passion, il la devinait, il l'aspirait avec violence, il la voulait devancer. Il en demandait le secret à ses amis plus riches en
15 expérience et encore humides du naufrage, comme on le voit dans les stances à Ulric Guttinguer :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme...

qui finissent par ce vers :

Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux !

20 Au bal, dans les réunions et les fêtes riantes, quand il recontrait le plaisir, il ne s'y tenait pas, il cherchait par la réflexion à en tirer tristesse, amertume ; il se disait, tout en s'y livrant avec une apparence de fougue et d'abandon, et pour en rehausser même le saveur, que ce n'était qu'un instant fugitif, aussitôt irré-
25 parable, et qui ne reviendrait plus jamais sous ce même rayon ; et en tout il appelait une sensation plus forte, plus aiguë, d'accord avec le ton auquel il avait monté son âme. Il trouvait que les roses d'un jour n'étaient pas encore assez rapides ; il eût voulu les arracher toutes pour les mieux respirer, pour en
30 mieux exprimer l'essence.

Une préoccupation lui vint presque en même temps que son premier succès. Il y avait alors une école nouvelle, non encore

régnante, mais déjà des plus en vogue et qui se dessinait au complet. C'était dans son sein qu'il avait préludé, qu'il s'était produit, et il pouvait sembler y être éclos. Il s'appliqua à montrer que cela n'était pas, ou du moins aurait pu ne pas être, qu'il ne relevait de personne, et que, même dans les rangs nouveaux, il ne ressemblait qu'à lui. Ici encore il se hâtait trop impatiemment sans doute. Qu'avait-il à craindre? le seul développement de ce talent si franc et si vif aurait bien suffi à manifester naturellement son originalité. Mais il n'était pas homme à attendre le fruit du temps et le cours des saisons. L'école poétique nouvelle avait été volontiers jusque-là religieuse, élevée, un peu solennelle, ou sentimentale et rêveuse; elle se piquait d'être exacte et même scrupuleuse par la forme: il rompit d'emblée en visière à cette solennité ou à cette sensibilité, et se montra familier ou persifleur à l'excès; il nargua le rhythme et la rime; il mit la poésie en déshabillé et fit *Mardoche*, suivi bientôt de *Namouna*. O le profane, ô le libertin! s'écria-t-on de toutes parts; mais on le savait par cœur aussi, on retenait, on récitait de ce *Mardoche* des dizains entiers sans se bien rendre compte du pourquoi, si ce n'est que c'était plein de facilité, de fantaisie, parfois d'un bon sens inattendu jusque dans l'insolence, que c'étaient des vers *amis de la mémoire* et les rêveurs eux-mêmes, et les plus tendres, allaient d'un air de gloire se répétant tout bas le couplet: *Heureux un amoureux*, etc. Quant au don Juan de *Namouna*, à cette forme nouvelle du roué qui pouvait sembler l'enfant chéri de l'auteur, l'idéal, hélas! de son vice et de son mal, il était si charmant, si hardiment jeté, il était l'occasion de si beaux vers, les deux cents vers les mieux lancés et les plus osés que la poésie française se fût jamais permis, que l'on concluait avec le poète lui-même en disant:

Que dis-je! tel qu'il est, le monde l'aime encore...

Dans le drame intitulé *la Coupe et les Lèvres*, Alfred de Musset exprimait admirablement, sous la figure de Frank et de

Belcolore, la lutte entre un cœur noble, fier, orgueilleux, et le génie des sens auquel il a une fois donné accès. Il y avait de tristes, de hideuses vérités entrevues, et plus qu'entrevues, des monstres arrachés et traînés au jour du fond de cette caverne du
5 cœur, comme l'appelle Bacon : mais le tout revêtu d'un éclat, d'une puissance sonore incomparable. Et même sans que le monstre fût vaincu, on sentait pleuvoir et résonner sur ses écailles les flèches d'or d'Apollon.

Alfred de Musset, comme plus d'un des personnages qu'il a
10 peints et montrés en action, s'était dit qu'il fallait tout voir, tout savoir, et, pour être l'artiste qu'il voulait être, avoir plongé au fond de tout. Théorie périlleuse et fatale ! comme il l'a rendue par une énergique et expressive image dans sa comédie de *Lorenzaccio !* Qu'est-ce en effet que ce Lorenzo " dont la
15 jeunesse a été pure comme l'or ; qui avait le cœur et les mains tranquilles ; qui n'avait qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de lui toutes les espérances humaines, qui était bon, et qui, pour son malheur, a voulu être grand ? " Ce n'est pas un artiste que Lorenzo, il veut être, lui,
20 un homme d'action, un grand citoyen : il s'est proposé un héroïque dessein, il s'est dit de délivrer Florence, sa patrie, de l'ignoble et débauché tyran Alexandre de Médicis son propre cousin ; et pour y réussir, qu'imagine-t-il ? de jouer le rôle du premier Brutus, mais d'un Brutus modifié selon la circonstance,
25 et, à cette fin, de se prêter à toutes les folies, à tous les vices chers au tyran dont les orgies déshonorent Florence. Il s'insinue donc dans sa familiarité, et devient son complice et son instrument, guettant l'heure et l'instant propice : mais, en attendant, il a trop vécu, il a trop plongé chaque jour dans la
30 vase immonde, il a trop vu la lie de l'humanité ; il s'est réveillé de ses rêves. Il continue toutefois et persévère, il atteindra son but, mais il sait bien que ce sera en vain. Il mettra à bas le monstre qui soulève de dégoût Florence, mais il sait bien aussi que ce jour-là où elle en sera délivrée, Florence se chois-

ira un autre maître, et que Lorenzo n'en sera que plus honni. Et puis Lorenzo, à force de simuler le vice et d'endosser le mal comme un habit d'emprunt et qui sert à une expérience, se l'est incorporé ; le masque qu'il a pris s'est collé à lui et lui restera par plaques au visage. La tunique trempée du sang de Nessus a pénétré sa peau et ses os. Le dialogue entre Lorenzo et Philippe Strozzi, un honnête et vertueux citoyen qui ne voit que le côté honorable et désirable des choses, est d'une effrayante vérité. La conscience qu'a Lorenzo d'avoir trop vu et trop pratiqué la vie, d'être allé trop au fond pour en jamais revenir, d'avoir introduit en lui l'hôte implacable qui sous forme d'*ennui* le ressaisira toujours et lui fera faire éternellement par habitude, par nécessité et sans plaisir, ce qu'il a fait d'abord par affectation et par feinte, cette affreuse situation morale est exprimée en paroles saignantes. "Pauvre enfant, tu me navres le cœur," lui dit Philippe ; et il ne sait que répéter, à toutes les explications et révélations profondes et contradictoires du jeune homme : "Tout cela m'étonne, et il y a dans tout ce que tu m'as dit des choses qui me font peine, et d'autres qui me font plaisir."

Je ne fais qu'effleurer le sujet. Mais, à relire ainsi et à reprendre, maintenant qu'il n'est plus, bon nombre des pièces et des personnages d'Alfred de Musset, on arriverait à découvrir en cet enfant de génie le contraire de Gœthe, de ce Gœthe qui se détachait à temps de ses créations, même les plus intimes à l'origine, qui ne pratiquait que jusqu'à un certain point l'œuvre de ses personnages, qui coupait à temps le lien, les abandonnait au monde, en étant déjà lui-même partout ailleurs, et pour qui "poésie était délivrance." Gœthe, dès sa jeunesse et dès le temps de Werther, s'apprêtait à vivre plus de quatre-vingts ans. Pour Alfred de Musset, la poésie était le contraire ; sa poésie, c'était lui-même, il s'y était rivé tout entier ; il s'y précipitait à corps perdu ; c'était son âme juvénile, c'était sa chair et son sang qui s'écoulait ; et quand il avait

jeté aux autres ces lambeaux, ces membres éblouissants du poète qui semblaient parfois des membres de Phaéton et d'un jeune dieu (se rappeler les magnifiques apostrophes et invocations de *Rolla*), il gardait encore son lambeau à lui, son cœur saignant, son cœur brûlant et ennuyé. Que ne prenait-il patience? tout serait venu en sa saison. Mais il avait hâte de condenser et de dévorer les saisons.

Après les jeux de la passion que devinait cette enfance, elle-même pourtant elle vint, la passion en personne: nous le savons; elle éclaira un moment ce génie si bien fait pour elle, elle le ravagea. On connaît trop bien cette histoire, devenue une fable, pour que ce soit une inconvenance de la rappeler en passant; ce n'est point aux poètes de nos jours, aux enfants du siècle qu'il faut appliquer une discrétion dont ils ont si peu fait usage. Dans le présent épisode surtout, les *Confessions* ont retenti des deux parts, et ce serait le cas de dire avec Bossuet, si nous en avions le droit et si nous n'étions pas des leurs, qu'il y en a "qui passent leur vie à remplir l'univers des *folies de leur jeunesse égarée*." L'univers, il faut en convenir aussi, c'est-à-dire la France, s'y est prêtée en toute bonne grâce; elle a écouté et accueilli avec un intérêt prononcé, et d'une âme encore très littéraire en ce temps-là, tout ce qui du moins lui paraissait éloquent et sincère. Pour ce qui est d'Alfred de Musset, il a dû à ces heures d'orage et de douloureuse agonie de laisser échapper en quelques *Nuits* immortelles des accents qui ont fait vibrer tous les cœurs, et que rien n'abolira. Tant qu'il y aura une France et une poésie française, les flammes de Musset vivront comme vivent les flammes de Sapho. — A ces quatre *Nuits* célèbres, n'oublions pas d'ajouter un *Souvenir* qui s'y rattache étroitement, un retour à la forêt de Fontainebleau, qui est d'une émouvante et pure beauté, et, ce qui est rare chez lui, d'une grande douceur.

Il y eut dans cette vie rapide un favorable moment où, pendant l'intervalle et au lendemain des crises, la fatigue déjà

venue laissait pourtant à la parole d'Alfred de Musset toute sa fraîcheur, en même temps qu'il s'y mêlait une finesse nouvelle de pensée, une ironie, une légèreté moqueuse, la plus aisée et la plus française peut-être depuis Hamilton et Voltaire. Ce moment fut court, avec Musset tout se menait vite et courait; mais ce fut un moment unique et bien précieux où il donna l'idée et l'espérance à quelques-uns de ses amis qu'il pouvait mûrir et se transformer. Des proverbes d'une délicatesse exquise, de beaux vers toujours, des vers légers et qui sentaient une aisance supérieure, qui portaient un bon sens spirituel mêlé à d'aimables négligences, puis des accents soudains qui se relevaient avec chant et rappelaient les sons mélodieux d'autrefois :

Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

tout cela semblait présager une saison plus tempérée et le règne durable d'un talent qui était devenu cher à tous, et que le monde le plus choisi, comme la plus fervente jeunesse, avait décidément adopté. Qu'il s'agît de chanter les premiers triomphes de Rachel et le début de Pauline Garcia, ou de railler de grosses emphases patriotiques venues du libre *Rhin allemand*, ou de filer un conte moqueur, Alfred de Musset était là, mêlant à propos un éclair d'enthousiasme, un grain d'ironie ; il vérifiat de plus en plus la devise du poète :

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

Il était même à la mode. Ses volumes, je l'ai remarqué ailleurs, faisaient partie des corbeilles de noces, et j'ai vu de jeunes maris élégants le donner à lire à leurs femmes, dès le premier mois, pour leur former l'esprit à la poésie. C'est alors aussi qu'on entendait dans les salons des gens d'esprit et réputés gens de goût, des demi-juges de l'art comme il y en a surtout dans notre pays[1]

[1] Un élégant écrivain qui passe pour un de nos premiers critiques, mais qui n'a jamais été un bon critique dès qu'il s'agissait de se prononcer sur les contemporains et les vivants, M. Villemain (puisqu'il faut le nommer) était de ceux-là.

affecter de dire qu'ils aimaient Musset pour sa prose, et non pour ses vers, comme si la prose de Musset n'était pas essentiellement celle d'un poète : qui avait fait les vers pouvait seul faire cette fine prose. Il y a des gens qui couperaient, s'ils le pouvaient, une abeille en deux. Cependant le succès du théâtre était venu se joindre pour lui à la faveur du monde. On s'était aperçu depuis quelque temps que plus d'un de ces jolis proverbes qui composaient *le Spectacle dans un fauteuil* pouvait, bien compris et bien rendu par des acteurs et des actrices de société, procurer une heure de très-agréable délassement. On essayait à l'envi de monter ces petites pièces dans les loisirs de la vie de château. Madame Allan eut l'honneur de cette même découverte au théâtre ; on a dit spirituellement qu'elle rapporta de Russie *le Caprice* de Musset dans son manchon.[1] Le succès qu'obtint à la Comédie-Française cette jolie chose poétique prouva qu'il y avait lieu encore, dans le public, à de l'émotion littéraire délicate quand on la savait éveiller. Que manquait-il donc en ces années au poète, bien jeune encore, pour être heureux, pour vouloir vivre et aimer la vie, pour laisser son esprit courir et jouer en conversant sous des regards prêts à lui sourire, et son talent désormais plus calme, plus apaisé, s'animer encore par instants et combiner des inspirations renaissantes avec les nuances du goût?

Musset n'était que poète ; il voulait sentir. Il était d'une génération dont le mot secret, le premier vœu inscrit au fond du cœur, avait été la *poésie en elle-même*, la *poésie avant tout*. " Dans tout le temps de ma belle jeunesse, a dit l'un des poètes de cette même époque, j'ai toujours été ne désirant, n'appelant rien tant de mes vœux, n'adorant que la passion sacrée," la

[1] La *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1857 (page 475) semble contester l'exactitude de ce mot. Mais on n'a pas voulu dire que le directeur de la Revue, qui fut pendant quelques années l'administrateur très zélé du Théâtre-Français, n'ait pas songé à y mettre en œuvre le talent de M. de Musset; ce qu'on a voulu dire, c'est que madame Allan, qui avait joué *le Caprice* à Saint-Pétersbourg, le joua à ravir à Paris, et mit chacun en goût de telle friandise.

passion, c'est-à-dire la matière vive de la poésie. Tel, au plus haut degré, était Musset, prodigue entre tous. Comme un soldat téméraire, il ne sut pas d'avance préparer la seconde moitié du voyage ; il eût dédaigné d'accepter ce qu'on appelle sagesse et qui lui semblait la diminution graduelle de la vie. Se transformer n'était pas son fait. Arrivé au haut et déjà au revers de la montagne, il lui semblait être arrivé à l'extrémité et au delà de tous les désirs : le dégoût l'avait saisi. Il n'était pas de ceux que la critique console de l'art, qu'un travail littéraire distrait ou occupe, et qui sont capables d'étudier, même avec emportement, pour échapper à des passions qui cherchent encore leur proie et qui n'ont plus de sérieux objet. Lui, il n'a su que haïr la vie, du moment, pour parler son langage, qu'elle n'était plus la jeunesse sacrée. Il ne la concevait digne d'être vécue, il ne la supportait qu'entourée et revêtue d'un léger délire. Il a souffert ; que ceux qui l'ont aimé et qui l'aimeront toujours pour ses vers ne l'oublient pas. Il a eu, il a dû avoir bien des fois le sentiment et comme l'agonie de sa défaillance devant l'idée de cette vérité supérieure, de cette beauté poétique plus sereine qu'il concevait et qu'il n'avait plus assez de force pour atteindre ni pour embrasser. Un jour, un de ses amis les plus dévoués et dont la perte bien récente a dû lui porter un coup, lui être d'un fâcheux présage, Alfred Tattet, que je rencontrais sur le boulevard, me montra un chiffon de papier sur lequel étaient quelques vers tracés au crayon, et qu'il avait, le matin même, surpris sur la table de nuit de Musset, en ce moment à la campagne chez lui, dans la vallée de Montmorency.[1] Voici ces vers qui ont été depuis imprimés, mais qui n'ont tout leur sens que quand on les voit ainsi tracés par le poète dans une nuit d'abattement et de regret amer, et dérobés à son insu, par l'amitié :

[1] Mon souvenir est très exact sur ce point : M. Edmond Texier croit que c'est dans une autre maison de campagne de M. Tattet, à la Madeleine, près Fontainebleau, que les vers furent écrits ; mais c'est bien à Bury dans la vallée de Montmorency qu'ils ont été crayonnés en effet.

J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis, et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
— Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Qu'on se rappelle ses premières chansons de page ou de cavalier amoureux: *En chasse, et chasse heureuse!* . . ., ce son matinal du cor, et qu'on mette en regard cet admirable et affligeant sonnet final, toute la carrière poétique d'Alfred de Musset m'apparaît comprise entre deux: gloire et pardon! Quel sillon brillant, hardiment tracé! que de lumière! que d'éclipse et d'ombre! Poète qui n'a été qu'un type éclatant de bien des âmes plus obscures de son âge, qui en a exprimé les essors et les chutes, les grandeurs et les misères, son nom ne mourra pas. Gardons-le particulièrement gravé, nous à qui il a laissé le soin de vieillir, et qui pouvions dire l'autre jour avec vérité en revenant de ses funérailles: "Notre jeunesse depuis des années était morte, mais nous venons de la mettre en terre avec lui." Admirons, continuons d'aimer et d'honorer dans sa meilleure part l'âme profonde ou légère qu'il a exhalée dans ses chants; mais tirons-en aussi cette conséquence de l'infirmité inhérente à notre être, et de ne nous enorgueillir jamais des dons que l'humaine nature a reçus.

Lundi, 19 juillet 1856.

HISTOIRE
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAR PELLISSON ET D'OLIVET,

Avec Introduction et Notes,

PAR CH.-L. LIVET.[1]

IL faut remercier M. Livet d'avoir songé à procurer (c'est l'ancien mot) une nouvelle édition de ces Histoires de Pellisson et de d'Olivet, en y joignant quantité de notes et de pièces qui en varient et en rafraîchissent la lecture.

La petite Histoire que Pellisson a donnée des commencements de la Compagnie sous forme de Lettre à un ami, est en effet un des morceaux les plus achevés et les plus agréables de notre langue, un des rares et parfaits exemples qui montrent mieux que toutes les définitions ce que c'est qu'écrire avec élégance et pureté en français. Il y a, il y avait du temps de Pellisson deux sortes d'élégance et d'urbanité, soit en causant, soit en écrivant : l'une plus vive, plus naturelle, plus aisée et plus familière, plus colorée aussi, puisée dans le commerce du grand monde et de la Cour, par ceux qui y avaient été nourris et rompus dès l'enfance ; c'était celle des Saint-Évremond, des Bussy, des Clérembault, des La Rochefoucauld, des Retz ; — l'autre plus étudiée, plus formée dans le cabinet et par la lecture, ou par l'assiduité dans certains cercles illustres et par le commerce des personnages littéraires les plus qualifiés ; cette dernière urbanité

[1] Didier et Cie, quai des Augustins, 35.

est celle des Conrart, des Vaugelas, c'est celle surtout de Pellisson qui y excelle, et qui en est le parfait modèle en son temps.

Si, au sortir de quelque naturel et vivant ouvrage de cette époque, aussitôt après les Mémoires du Cardinal de Retz par exemple, on lit du Pellisson, on comprendra bien ce que je veux dire. C'est encore à un écrivain excellent qu'on a affaire en sa personne, mais on le sent, à un écrivain d'une tout autre espèce, d'une tout autre trempe, d'une tout autre origine et famille. Il n'est pas de ceux qui ayant tout vu, tout essayé dans l'action, comme Retz, et tout osé, se risquent à tout dire, sauf à se faire une langue à leur image et qu'ils sont seuls à parler de cet air-là, bien assurés qu'ils sont d'ailleurs d'être toujours de la bonne école et de la bonne race : il est un de ces auteurs de profession qui, ayant commencé par la plume et ne la perdant jamais de vue, se retrancheraient plutôt (comme Fontanes) des idées ou des accidents de récit, s'ils croyaient ne pouvoir les rassembler et les rendre en toute correction et en parfaite élégance.

Né à Béziers en 1624, originaire de Castres, d'une famille protestante très-distinguée dans la robe, ayant fait ses études dans le Midi, il y prit un grand goût pour les bons auteurs latins, Cicéron, Térence, et ne s'aperçut, au sortir du collége, que l'on pouvait bien écrire aussi en français, que lorsqu'il eut vu quatre ouvrages dont il garda toujours un souvenir reconnaissant : les *huit Oraisons* de Cicéron alors récemment traduites, le *Coup d'État* de Sirmond, un volume des Lettres de Balzac, et les charmants Mémoires de la reine Marguerite. Le dirai-je ? dans l'élégance de Pellisson, on croit sentir qu'il apprit d'abord la meilleure langue française, surtout par les livres. Il était l'orgueil et la merveille du barreau de Castres. Il eut le temps de prendre quelques habitudes de province, au moins dans le goût ; il admirera jusqu'à la fin mademoiselle de Scudéry, il sera son soupirant idolâtre. Mais si je crois sentir en lui une première couche légère de provincialisme, ce n'est

qu'au fond de certains de ses jugements et non dans l'élégance accomplie de sa diction. Une maladie qui le défigura, et qui fit de lui le plus laid des gens d'esprit, l'obligea de quitter le barreau et l'action publique. Venu à Paris où il se fixa vers l'âge de vingt-six ou vingt-huit ans, introduit dans le monde 5 littéraire sous les auspices de Conrart, il composa pour sa bienvenue, sous forme de lettre à un ami, cette Relation ou *Histoire de l'Académie française* qu'il fut admis à lire devant elle en pleine assemblée. L'approbation fut si grande que l'on décida que la prochaine place vacante dans la Compagnie 10 serait pour Pellisson, et, en attendant, il put assister aux séances en qualité de *surnuméraire:* ce qui n'arriva qu'à lui. Il se vit l'objet d'une exception unique, il fut le seul homme de Lettres envers qui l'Académie ne craignit pas de s'engager à l'avance.

Il était, du reste, dans les meilleures conditions quand il 15 écrivait ce récit: à côté de l'Académie sans en être encore, et dans la confidence des témoins les mieux informés. C'est grâce à lui qu'on assiste à l'*Age d'or*, à l'âge d'Évandre, de cette Compagnie tant louée, et qui aura un jour son Louvre et son Capitole. Il y eut en France, dans la première moitié du 20 dix-septième siècle, des essais nombreux de perfectionnement et de culture pour la langue, des essais naturels et *spontanés* de petites sociétés ou coteries grammaticales et littéraires. Depuis la venue de Malherbe, un souffle général y poussait. Une de ces petites sociétés, de laquelle étaient MM. Conrart, 25 Godeau, de Gombauld, de Malleville, de Serisay, de Cerisy, Habert (Chapelain n'en fut qu'un peu après), s'assemblait régulièrement vers 1629, une fois par semaine, chez l'un d'eux, Conrart, logé plus au centre. On se lisait les uns aux autres les ouvrages qu'on avait composés; on se critiquait, on s'en- 30 courageait. "Les conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation en commun." Pendant trois ou quatre ans, on continua de la sorte avec une entière obscurité et liberté: "Quand ils parlent encore aujourd'hui de ce

temps-là et de ce premier âge de l'Académie, nous dit Pellisson, ils en parlent comme d'un *Age d'or*, durant lequel avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils
5 goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant."

Il y avait secret promis et gardé : *Qui sapit in tacito gaudeat ille sinu.* L'un d'eux (M. de Malleville) fut le premier à y manquer ; il parla un peu indiscrétement des conférences et de
10 ce qu'on y agitait entre soi à Faret, auteur de *l'Honnête homme*, et qui y porta son livre, alors nouvellement imprimé. Faret en parla à d'autres. Des Maretz, Boisrobert furent ainsi informés des réunions et désirèrent y assister. On ne pouvait refuser sa demande à Boisrobert, grand favori du Cardinal et son grand
15 amuseur. Et comme il savait que pour l'amuser il fallait des contes un peu bouffons ou des nouvelles littéraires, il ne manqua pas de l'entretenir de la petite assemblée ; il lui en donna si bonne idée que Richelieu conçut à l'instant le dessein de l'adopter, de la constituer en corps et de s'en servir pour la
20 décoration littéraire du règne.

Car Richelieu, rendons-lui à notre tour et après tant d'autres ce public hommage, avait en lui de cette flamme et de cette religion des Lettres qu'eurent dans leur temps à un si haut degré les Périclès, les Auguste, les Mécènes ; il croyait que les
25 vraiment belles et grandes choses ne seront cependant tenues pour telles à tout jamais, qu'autant qu'elles auront été consacrées par elles, et que le génie des Lettres est l'ornement nécessaire et indirectement auxiliaire, la plus magnifique et la plus honorable décoration du génie de l'État. S'il avait moins
30 de goût que les grands hommes de la Grèce et de Rome que nous venons de citer, cela tenait aux inconvénients de son époque, de son éducation, et à un vice aussi de son esprit, atteint d'une sorte de pédantisme : mais s'il péchait dans le détail, il ne se trompait pas dans sa vue publique de la littéra-

ture et dans l'institution qu'il en prétendait faire pour le service et l'agrément de tous.

Après avoir dompté et décapité les Grands, maté les Protestants comme parti dans l'État, déconcerté et abattu les factions dans la famille royale, tenant tête par toute l'Europe à la maison d'Autriche, faisant échec à sa prédominance par plusieurs armées à la fois sur terre et sur mer, il eut l'esprit de comprendre qu'il y avait quelque chose à faire pour la langue française, pour la polir, l'orner, l'autoriser, la rendre *la plus parfaite des langues modernes*, lui transporter cet empire, cet ascendant universel qu'avait eu autrefois la langue latine et que, depuis, d'autres langues avaient paru usurper passagèrement plutôt qu'elles ne l'avaient possédé. La langue espagnole usurpait alors ce semblant d'autorité ; il combattait encore la maison d'Autriche sur ce terrain. Mais pour l'exécution d'une telle pensée, il avait besoin d'auxiliaires de choix : un hasard heureux les lui faisait rencontrer, déjà réunis en groupe. Il étendit la main, et fit dire à cette petite réunion qui se croyait obscure : "Je vous adopte ; soyez à moi, soyez de l'État ! "

D'autre part, il est piquant et presque touchant de voir comme cette offre de protection et d'agrandissement effraya d'abord ces honnêtes gens, amateurs sincères de la vie privée et d'un loisir studieux : ils étaient bien tentés de refuser et de décliner un si grand honneur. Mais le sage et circonspect Chapelain fit remarquer que puisque, par malheur, les conférences *avaient éclaté*, on n'avait plus la liberté du choix ; que cette offre honorable de protection, venant de si haut, était un ordre, et que se dérober à la bienveillance du Cardinal, c'était encourir son inimitié : *Spretæque injuria formæ.* Les raisons qui furent données dans cette occasion, et celles, en général, qui se produisirent dans d'autres discussions particulières, Pellisson nous les déduit d'ordinaire en de petits discours indirects imités de ceux de Tite-Live, et qui n'en semblent pas moins à leur place. On remercia donc M. le Cardinal, en mêlant dans la

réponse l'étonnement et la reconnaissance, et l'on se mit à sa disposition. Cela se passait au commencement de 1634. On sait le reste.

Il est fâcheux que l'on n'ait pas continué l'Histoire de l'Académie sur le plan et dans le détail de Pellisson : il s'est arrêté après l'exposé de ce qui arriva pour le Jugement du *Cid*. D'Olivet, dans le morceau fort estimable qu'il a écrit pour continuer celui de Pellisson, raconte simplement et strictement les faits essentiels, mais il est sobre d'agrément. Il se fait une loi, dans les biographies d'académiciens, de s'arrêter à 1700 sans aller même jusqu'en 1715, jusqu'à la mort de Fénelon et de Louis XIV. Il a un bon style et certainement aussi, en ces matières académiques, un bon esprit ; mais il abrége et dessèche tout plus qu'il n'était nécessaire. Il n'a pas cette baguette d'or que tient Pellisson, et qui lui fait dire, par exemple, à propos des différentes retraites qu'eut l'Académie faute d'un local assuré, jusqu'à ce que le Chancelier Séguier lui eût donné asile dans son hôtel : "Il me semble que je vois cette île de Délos des poètes, errante et flottante jusques à la naissance de son Apollon." Il ne se peut rien assurément de plus élégant pour dire que les séances se tenaient çà et là, tantôt chez M. Des Maretz, rue *Cloche-Perce*, tantôt chez Chapelain, rue *des Cinq-Diamants*, ou encore ailleurs.

L'Histoire de l'Académie, telle que je la conçois aujourd'hui, en tant qu'histoire du Corps, est assez difficile à faire, faute de documents particuliers suffisants ; je ne la crois pourtant pas impossible. J'entends parler surtout de l'ancienne Académie détruite en 1793 ; car, pour la nouvelle, les documents et les souvenirs surabondent. L'important serait de bien marquer les différents temps, les différents âges, et les influences diverses, qu'a subies ou exercées la Compagnie, les courants d'esprit qui y ont régné et par lesquels elle s'est trouvée plus ou moins exactement en rapport et en communication avec l'air et l'opinion du dehors.

Ainsi, c'est une règle presque générale que l'Académie, après un temps où elle était complétement de niveau avec l'opinion littéraire extérieure et où elle en représentait les aspects les plus en vue et les plus florissants, baisse ensuite ou retarde un peu. Cela tient à la durée même et à la longévité de ses membres. Et, par exemple, sous Richelieu, et dès l'origine, elle se trouva composée d'abord et tout naturellement, sauf quelques exceptions, de ce qu'il y avait de mieux et de plus considérable parmi tous les gens de Lettres, Balzac en tête et Chapelain.

Mais par cela même que Chapelain vécut et se survécut, il vint un moment sous Louis XIV, et à la plus belle heure, où l'on aurait pu noter au sein de l'Académie un esprit légèrement arriéré. Ce n'étaient pas seulement Molière et La Fontaine, c'était Boileau qui n'en était pas, et il n'en fut un jour que parce que Louis XIV, sur une question qu'il lui adressa, s'aperçut avec étonnement de cette absence. Par cela seul que l'ancienne et première école des Chapelain, des Des Maretz, vécut son cours de nature et se prolongea dans ses choix, Boileau ne fut jamais complétement chez lui à l'Académie ; il ne fut jamais content d'elle ; il n'avait guère que des épigrammes quand il en parlait ; il était presque de l'avis de Madame de Maintenon, à qui l'on reprochait de ne pas la regarder "comme un Corps sérieux."[1]

[1] Boileau écrivait à Brossette qui lui avait parlé de l'Académie de Lyon (1700) : "Je suis ravi de l'Académie qui se forme en votre ville. Elle n'aura pas grand'peine à surpasser en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux ou trois hommes près, que de gens du plus vulgaire mérite, et qui ne sont grands que dans leur propre imagination. C'est tout dire qu'on y opine du bonnet contre Homère et contre Virgile, et surtout contre le Bon Sens, comme contre un Ancien, beaucoup plus ancien qu'Homère et que Virgile." Et Fléchier, qui était du monde de M. de Montausier, c'est-à-dire du monde le plus opposé à celui de Boileau, écrivait à mademoiselle Des Houlières (ces dames Des Houlières étaient d'autres ennemis de Boileau) : "Je suis bien aise que votre Cour grossisse tous les jours de quelque bel esprit qui vous rend hommage. J'espère qu'à la fin l'Académie se tiendra chez vous et que vous y présiderez (octobre 1681)." Puisque l'Académie semblait si bien chez elle en étant chez mademoiselle Des Houlières, Boileau ne pouvait se croire chez lui quand il était à l'Académie.

En un mot, les vieux académiciens voisins de la fondation et contre lesquels, à ses débuts, Boileau avait eu à guerroyer vécurent assez pour donner la main à des académiciens plus jeunes et qui, dès le début, se retrouvaient opposés à leur tour à Boileau déjà mûr ou déjà vieux. Voici la filiation : Des Maretz, Perrault, Fontenelle, La Motte. Je sais bien qu'il y avait les grands jours classiques où Racine célébrait solennellement Corneille, où l'on recevait La Bruyère ; mais l'ordinaire de l'Académie, c'était la lecture d'un poème de Perrault, d'une dissertation de Charpentier, d'une idylle de Fontenelle, et bientôt d'une fable ou d'une traduction en vers de La Motte. Celui-ci, dès qu'il en fut, par son assiduité, sa politesse, son aimable esprit de société, devint aussitôt un académicien des plus essentiels et des plus chers au cœur de la Compagnie. Par lui et par Fontenelle l'Académie se retrouva très en avant et en tête des questions littéraires sous la Régence.

Mais après, et jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, il lui fallut du temps et de l'effort pour se relever des choix faits sous l'influence stagnante de Fleury, et pour arriver à se mettre en accord et en parfaite alliance avec les puissances littéraires et philosophiques actives du dehors. Voltaire ne fut de l'Académie qu'en 1746, c'est-à-dire tard, comme Boileau ; mais une fois entré, bien qu'absent et de loin, il y régna et gouverna, ce que Boileau n'avait pas fait. Duclos d'abord, moins docilement, d'Alembert ensuite y furent ses premiers ministres.

M. Paul Mesnard, dans une *Histoire de l'Académie* [1] qui n'a que le défaut d'être un peu abrégée, a fort bien touché ces époques et ces divisions d'ensemble. Je ne lui demanderais, s'il réimprimait son livre, qu'un peu plus de curiosité et de complaisance dans l'anecdote. Il indique quelque part un chapitre à faire, de l'influence des femmes sur les élections de l'Académie (madame de Lambert, madame de Tencin, madame Geoffrin, mademoiselle de Lespinasse, etc.) ; il y en aurait un aussi à

[1] Bibliothèque Charpentier, 1857.

écrire sur l'influence dirigeante insensible des secrétaires perpétuels. Un bon secrétaire perpétuel, sans faire grand bruit à l'intérieur, donne tout le mouvement à la machine et la fait aller comme d'elle-même. Nous en connaissons encore comme cela. On s'en aperçoit bien quand, par hasard, ils s'absentent et font défaut. La plus triste époque de l'Académie au dix-huitième siècle fut celle des secrétaires perpétuels insignifiants, Dacier, Du Bos, Houtteville, Mirabaud. La Compagnie alors flotte ou sommeille.

Une des plus piquantes preuves de ce que j'ai dit que l'Académie, dans sa longue vie depuis 1634 jusqu'à 1793, était tour à tour très présente ou légèrement arriérée, et tantôt de la vogue du jour, tantôt du régime de la veille, c'est ce qui arriva lorsqu'elle exclut de son sein, en 1718, l'abbé de Saint-Pierre. Car ne croyez pas que cet honnête homme fut exclus par égard pour les puissances du jour : ce fut une victime qu'on immola au dieu et à l'idole de la veille. Louis XIV était mort, son testament déchiré, ses traditions déjà jetées au vent ; un membre de l'Académie s'avise d'écrire du grand roi ce que beaucoup déjà en pensaient. — Il révolte, — qui ?... non pas les amis du Régent, à qui cela était bien égal et qui en pensaient tout autant, mais les partisans de la vieille Cour, les hommes des regrets, les Villeroy, les Fleury, les Polignac, qui en font leur affaire, et qui piquent d'honneur l'Académie où ils se sentent maîtres (ils ne l'étaient plus que là), l'Académie de tout temps vouée à diviniser le grand Roi et qui mettait chaque année au concours une de ses vertus. Souffrira-t-elle, lui mort, qu'un de ses membres l'insulte, et qu'averti une première fois, il récidive ? C'est ainsi que la question fut posée. Ce qui, au premier abord et de loin, semblerait une lâcheté et une platitude, ne se présenta alors que comme une chevalerie posthume, un acte religieux et courageux de fidélité envers le passé. L'Académie se trouva ce jour-là le seul sanctuaire resté tout à la dévotion de Louis XIV. Quatre ans aprés, lorsqu'on eut reçu le cardinal Dubois, on s'était mis

en régle avec le présent, on n'en aurait plus été à chasser pour si peu l'abbé de Saint-Pierre.

Malgré le rôle brillant que l'Académie sut prendre dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et qui fit d'elle un souverain organe de l'opinion, à dater surtout de l'avénement de Louis XVI jusqu'en 1788, je ne crois pas qu'elle ait tout à fait et de tout point rempli le vœu de son fondateur ; elle a fait plus et moins que ce qu'il voulait. Je m'explique.

Ce n'est point sur les Lettres Patentes de son institution que je la prendrai en défaut, et d'ailleurs je ne prétends point du tout la prendre en défaut, mais seulement relever exactement les faits et en tirer la conséquence.

Les Lettres Patentes de 1635, et le projet qui avait précédé, exprimaient en termes très nets le but des études et l'objet des travaux de l'Académie ; l'espoir " que notre langue, plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes, pourrait bien enfin succéder à la latine, comme la latine à la grecque, si on prenait plus de soin qu'on n'avait fait jusques ici de l'*élocution*, qui n'était pas à la vérité toute l'éloquence, mais qui en faisait une fort bonne et fort considérable partie ; " que, pour cet effet, il fallait en établir des règles certaines ; premièrement établir un usage certain des mots, régler les termes et les phrases par un ample *Dictionnaire* et une *Grammaire* exacte qui lui donneraient une partie des ornements qui lui manquaient, et qu'ensuite elle pourrait acquérir le reste par une *Rhétorique* et une *Poétique* que l'on composerait pour servir de règle à ceux qui voudraient écrire en vers et en prose : que, de cette sorte, on rendrait le langage français non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences, à commencer par le plus noble des arts, qui est l'éloquence, etc., etc. De tout cela et des articles de ce premier programme, l'Académie n'exécuta jamais et ne rédigea que le *Dictionnaire*. Joignez-y, si vous voulez, les *Remarques* de Vaugelas qu'elle adopta publiquement, et peut-être aussi la *Grammaire française* de

Regnier Desmarais, son secrétaire perpétuel, qui en fut comme chargé d'office. C'est assez, à le bien prendre, et dans cette voie elle a fait avec le temps ce qu'elle avait mission de faire. Quant à la *Rhétorique* et à la *Poétique*, elle s'en tint prudemment à la *Lettre* de Fénelon, qu'elle peut montrer à ses amis et à ses ennemis comme une charmante suite de questions et de projets : chacun là-dessus peut bâtir et rêver à son gré, sur la parole engageante du moins dogmatique des maîtres.

Mais Richelieu voulait de son Académie française autre chose encore, et cette autre chose, je n'irai pas la demander aux révélations de La Mesnardière, esprit assez peu sûr, qui, dans son discours de réception, nous dit, non sans un retour de vanité complaisante : "J'eus de Son Éminence de longues et glorieuses audiences vers la fin de sa vie durant le voyage de Roussillon, dont la sérénité fut troublée pour lui de tant d'orages. Il me mit entre les mains des mémoires faits par lui-même, pour le plan qu'il m'ordonna de lui dresser, de ce magnifique et rare Collége qu'il méditait pour les belles sciences, et dans lequel il avait dessein d'employer tout ce qu'il y avait de plus éclatant pour la littérature dans l'Europe. Ce Héros, Messieurs, eut alors la bonté de me dire la pensée qu'il avait de vous rendre arbitres de la capacité, du mérite et des récompenses de tous ces illustres professeurs qu'il appelait, et de vous faire directeurs de ce riche et pompeux *Prytanée des Belles-Lettres*, dans lequel, par un sentiment digne de l'immortalité, dont il était si amoureux, il voulait placer l'Académie française le plus honorablement du monde, et donner un honnête et doux repos à toutes les personnes de ce genre, qui l'auraient mérité par leurs travaux." — Tout cela est bien vague, et cette espèce de Collége de France renouvelé et agrandi, ce *Prytanée* ou Sénat académique, conservateur et directeur, je ne me le figure pas avec assez de précision, surtout à côté de l'ancienne Université, pour en pouvoir rien dire.

Mais ce que Richelieu voulait décidément, ce qu'il a fait voir

tout d'abord en demandant à l'Académie ses Sentiments publics sur *le Cid*, c'était (et indépendamment, je le crois, de la passion personnelle qu'il apportait dans cette question particulière du *Cid*), — c'était de la faire juge des œuvres d'éclat qui
5 paraîtraient ; de la constituer haut jury, comme nous dirions, haut tribunal littéraire tenu de donner son avis sur les productions *actuelles* les plus considérables qui partageraient le public. Je me figure en imagination Richelieu vivant, toujours présent : il aurait demandé à l'Académie son avis sur *Phèdre* par exemple,
10 sur *Athalie*, au lendemain même des premières représentations de ces pièces fameuses, et dans le vif des discussions qu'elles excitèrent ; il l'aurait demandé et voulu avoir sur tout ce qui aurait fait bruit dans les Lettres, et qui aurait soulevé en divers sens les jugements du public. Il l'aurait voulu avoir sur le
15 *Génie du Christianisme* le lendemain de la publication ; plus tard, sur les grandes œuvres poétiques qui ont fait schisme (je suppose toujours un Richelieu permanent et immortel); il aurait exigé, en un mot, que les doctes parlassent, n'attendissent pas l'arrêt du temps, mais le prévinssent, le réglassent en
20 quelque sorte, et qu'ils donnassent leurs motifs ; qu'ils fendissent le flot de l'opinion et ne le suivissent pas. Etait-ce possible? était-ce désirable? ce sont là d'autres questions, et quand je dis que l'Académie en cela n'a pas rempli toute sa vocation et n'a pas pleinement agi dans le sens indiqué par son
25 fondateur, je ne la blâme nullement. On ne fait ces choses-là que quand on y est, non-seulement autorisé, mais forcé et contraint. On ne se met pas de gaieté de cœur dans cette mêlée des discussions contemporaines, dût-on se flatter de la dominer. On ne se confère pas à soi-même de ces commissions extraordi-
30 naires, toujours épineuses, et qui paraîtraient une usurpation, si elles n'étaient imposées comme un devoir. Je ferai remarquer seulement, à la décharge de l'idée de Richelieu dont assez d'autres diront les inconvénients et les difficultés, que c'était encore une idée bien française qu'avait là ce grand ministre,

comme il en eut tant d'autres dans le cours de cette glorieuse tyrannie patriotique.

Car en France, notez-le bien, on ne veut pas surtout s'amuser et se plaire à un ouvrage d'art ou d'esprit, ou en être touché, on veut savoir si l'on a eu droit de s'amuser et d'applaudir, et d'être ému ; on a peur de s'être compromis, d'avoir fait une chose ridicule ; on se retourne, on interroge son voisin ; on aime à rencontrer une autorité, à avoir quelqu'un à qui l'on puisse s'adresser dans son doute, un homme ou un Corps. C'est un double procédé de l'esprit français. On a l'élan, l'ardeur, le coup de main, mais la critique à côté, la règle et double règle, le lendemain de ce qui a paru une imprudence. J'estime donc que l'Académie qui commença par donner assez pertinemment son avis sur *le Cid*, n'aurait peut-être pas trop mal tenu ce que promettait ce commencement, si elle s'y était vue obligée. Qu'on se figure, sur chaque œuvre capitale qui s'est produite en littérature, un rapport, un jugement motivé de l'Académie prononcé dans les *six mois ;* et qui (toute proportion gardée, et en tenant compte des temps et des convenances diverses) n'eût pas été inférieur pour le bon sens, pour l'impartialité et la modération, à ces Sentiments sur *le Cid*. De tels jugements formeraient aujourd'hui une suite et comme une jurisprudence critique bien mémorable, et n'auraient pas été sans action certainement sur les vicissitudes et les variations du goût public. Mais je m'aperçois que cette vue suppose et demande toujours une suite ou au moins une fréquence de Richelieux historiquement impossibles.

Je n'ai voulu que faire sentir d'une manière un peu saillante comment, sur ce point, le grand fondateur l'avait entendu. L'Académie, je le répète, a fait moins et a fait plus que ce qu'il prétendait d'elle ; et, somme toute, s'il reparaissait en l'un de nos jours de fête, il n'aurait pas trop à rougir de sa création ; il gronderait un peu, mais il tressaillirait aussi dans son orgueil de père à la vue de sa fille émancipée. — Je revien-

vite à l'édition de M. Livet. On en tirerait de jolies anecdotes. En voici une sur Voiture. Il y a des illustres qui sont de l'Académie et qui n'y vont jamais ; une fois reçus, ils croiraient perdre leur temps ou diminuer de leur importance en y mettant les pieds. Déjà Voiture était comme cela : homme du monde et de Cour, délicat à l'excès et dégoûté, un peu dédaigneux des gens de Lettres, il craignait apparemment de s'ennuyer parmi eux ou de retomber en bourgeoisie, et il restait dans ses belles et fines sociétés. Sa négligence académique était passée en proverbe. Mais un jour, un ordre précis arrive de Ruel où était le Cardinal, à tous ceux qui font partie de l'Académie, d'avoir à opter dans trois jours ou d'y donner leurs soins et leurs assistances régulières, lorsqu'ils seront à Paris et qu'ils ne seront point malades, ou de faire place à beaucoup de personnes de considération qui demandent à y entrer : "Et cet ordre sérieux, et témoigné par madame la duchesse d'Aiguillon qui y était présente, a eu un tel effet, nous dit Chapelain, que notre homme (Voiture) s'est résolu de contraindre son libertinage et de venir plutôt à l'Assemblée en enrageant que de la négliger comme il l'avait fait, de peur d'attirer sur lui l'indignation de Celui qui peut toutes choses. La nouvelle s'en est répandue partout où il est connu, et amis et ennemis s'en sont réjouis presque également, et lui en ont fait des huées qui le persécutent : l'Académie même ne s'en est pas abstenue, et s'est réjouie, en sa présence et à ses dépens, de l'avoir vu venir par force au lieu où il faisait profession de ne point venir de son bon gré." Voilà les termes de Chapelain se moquant de Voiture avec raison, et cette fois, il en devient presque léger.

Au milieu des éloges que mérite M. Livet pour sa complète et très-curieuse édition, qu'il me permette de lui adresser deux critiques sur deux endroits. A propos d'une phrase de d'Olivet qui dit dans son article de Balzac : "Jusques à François Ier, notre langue fut assez négligée. Elle sortit du chaos, pour ainsi dire, avec les sciences et les arts, dont ce prince fut plutôt le

père que le restaurateur. En peu de temps, à la vérité, elle fit d'étonnants progrès, ainsi que nous le voyons par les écrits d'Amyot, pour la prose, et de Marot pour les vers; mais, attentifs à leurs plus pressants besoins, les écrivains de ce temps n'allaient pas tant à polir notre langue qu'à l'enrichir;" à propos de ce passage, M. Livet prend le soin de faire la remarque suivante: "La connaissance imparfaite de notre ancienne littérature a égaré Despréaux dans son *Art poétique;* nous invoquons la même excuse en faveur de l'abbé d'Olivet, qui traite le même sujet d'une manière aussi peu conforme aux idées modernes." Je crois qu'on pouvait se dispenser de cette note. D'Olivet n'a pas tant besoin d'excuse. Quant à Despréaux, il n'a pas donné, sans doute, une histoire exacte et complète de notre poésie dans les quelques vers de son *Art poétique*, qui en traitent d'ailleurs très-élégamment; mais on ne saurait dire-précisément qu'il s'est *égaré*, en ne s'avançant pas au delà de ce qu'on savait bien de son temps. Je crois qu'il y a plus de chances pour qu'on s'égare aujourd'hui en croyant si bien savoir ces antiques et lointaines choses. Il y a des gens qui parlent d'un grand siècle littéraire de saint Louis, comme s'ils le voyaient aussi clairement que le siècle de Louis XIV.

A un autre endroit, d'Olivet, parlant de La Bruyère, a dit: "Tout est mode en France: les *Caractères* de La Bruyère n'eurent pas plutôt paru que chacun se mêla d'en faire;" et M. Livet croit devoir ajouter en note, par manière de restriction: "La Bruyère est moins original qu'on ne le dit ici. La mode des portraits datait des romans de mademoiselle de Scudéry. On connaît le fameux Recueil dédié à Mademoiselle, et où l'on voit plusieurs portraits de sa façon. La Bruyère, avec un style tout personnel, a imité un genre déjà créé." Je sais que, de nos jours, des bibliophiles enthousiastes, qui avaient sans doute, ce jour-là, sous les yeux un bel exemplaire des Portraits dédiés à Mademoiselle, se sont écriés que ce Recueil était l'origine du genre des portraits, et que, sans ce *précédent*,

La Bruyère peut-être n'aurait pas fait les siens. Mais ce sont là des boutades que la froide critique ne saurait accueillir. L'originalité de La Bruyère n'est pas d'avoir fait des portraits tels quels, à la diable, et dessinés plus ou moins couramment à
5 la plume, par manière de jeu de société, comme on les brochait avant lui, mais de les avoir faits serrés, profonds, savants, composés, satiriques, en un mot tels qu'un grand peintre seul les pouvait faire. Cette originalité, qui est la sienne, personne ne la lui ôtera.

10 Je suis donc plus favorable à l'abbé d'Olivet que son éditeur lui-même, et je pense qu'il ne faut pas se hâter de le déclarer en faute pour ce qui est du jugement : c'était un bon esprit, bien qu'un peu sec. Mais je n'ai que des éloges à donner à M. Livet pour tout ce qui est recherche et curiosité d'érudition.

15 Et puisque j'en suis sur ce sujet de l'Académie, un des sujets les plus nationaux en France, dont tout le monde parle, qu'il est, ce semble, si aisé de connaître, et dont pourtant on raisonne si souvent à faux, je demande à rappeler quelques faits et à présenter quelques observations sans beaucoup de suite et dans le
20 pêle-mêle où elles me viendront.

On parle toujours des fauteuils académiques. Voici leur véritable histoire. A l'origine, et quand déjà l'Académie siégeait au Louvre, il n'y en avait que trois pour les trois officiers de l'Académie, le directeur, le chancelier, et le secrétaire perpétuel.
25 Ce fut à l'occasion de l'élection de La Monnoye que les choses changèrent (décembre 1713). La Monnoye était un homme de Lettres spirituel, instruit, médiocre pour le talent (excepté quand il fredonnait dans le patois bourguignon), mais universellement goûté et estimé de sa personne, un lauréat blanchi
30 dans les concours ; toutes ces heureuses médiocrités se complétèrent et firent de lui un candidat sans pareil ; il fut reçu *à l'unanimité*, et Louis XIV, qu'il avait célébré tant de fois, en témoigna une satisfaction toute particulière. La Monnoye racontant ce détail flatteur, écrivait à l'un de ses amis :

« L'affaire de l'Académie, monsieur, s'est passée avec tout l'agrément possible pour moi : on convient que depuis qu'elle est établie, il n'y a pas d'exemple d'académicien reçu avec une pareille distinction. Je n'ai garde de l'attribuer à mon mérite qui est trop mince : elle est due au crédit seul de M. le cardinal d'Estrées et de M. l'abbé son neveu, qui, sans aucun mouvement de ma part, m'ont gagné l'unanimité des suffrages. Il est même arrivé quelque chose de mémorable dans l'Académie à cette occasion : c'est que n'y ayant dans cette Compagnie que les trois officiers, le directeur, le chancelier, et le secrétaire, qui eussent des fauteuils, les cardinaux, à qui l'on n'en voulait pas accorder, à moins qu'ils ne fussent dans l'une des trois charges, refusaient par cette raison d'assister aux assemblées. L'embarras était donc grand de la part de M. le cardinal d'Estrées, qui ne pouvait me donner sa voix sans entrer à l'Académie, et qui ne pouvait d'ailleurs se résoudre à y entrer qu'il n'eût un fauteuil. Les deux autres cardinaux académiciens, savoir M. le cardinal de Rohan et M. le cardinal de Polignac, en ayant conféré avec lui, le dernier se chargea d'en parler au roi, qui leva la difficulté, en ordonnant que désormais tous les académiciens eussent des fauteuils. Deux cardinaux, par ce moyen, honorèrent de leur présence mon élection. M. le cardinal de Rohan, retenu par la goutte, eut la bonté de me faire témoigner par un gentilhomme, que, sans cette incommodité, il n'aurait pas manqué de se trouver à l'assemblée pour me donner sa voix. Je vous prie de ne communiquer à personne ces particularités, qu'on s'imaginerait peut-être que je fais vanité de publier... »

Telle est la version authentique. Maintenant, ces quarante fauteuils de l'ancienne Académie ne se sont pas transmis à la nouvelle. Pour les curieux et ceux qui tiennent à savoir par le menu ce qu'il y a de réel dans une métaphore, je dirai même que dans nos séances particulières il n'y a pas de fauteuils, mais seulement de bons siéges. On a quelquefois donné la série des académiciens par fauteuil : à chaque élection nouvelle d'un membre, on ne manque guère de dire qu'il occupe le fauteuil qu'ont successivement occupé tels ou tels illustres, en remontant jusqu'à l'origine. C'est une chimère. L'ancienne

Académie ayant été supprimée en 1793, tout fut alors brouillé et confondu. Lorsque plus tard on créa l'Institut, et, au sein de l'Institut, une classe qui correspondait assez bien à l'Académie française, il n'y eut cependant aucune liaison directe de l'une à l'autre; ceux des anciens académiciens qui furent nommés de l'Institut, le furent à titre nouveau, et non par une sorte de reprise de possession. La généalogie des fauteuils continuée jusqu'à nos jours, et qui a été inventée, il y a une trentaine d'années, par je sais bien quel professeur d'histoire qui trouvait que cela faisait bon effet dans un tableau synoptique,[1] est donc fausse comme beaucoup de généalogies. Cependant le public y croit, et, malgré ce que je dis, il pourra bien continuer d'y croire.

On a noté, d'après les Mémoires de Perrault, le moment où les séances de l'Académie devinrent publiques pour le beau monde, pour la fleur des courtisans, dans la salle du Louvre; ce fut Fléchier qui inaugura le compliment ou discours de réception débité solennellement devant un cercle choisi (1673). Mais il faut ajouter comme innovation non moins capitale la première introduction des femmes aux séances académiques. Cette introduction n'eut lieu pour la première fois que trente ans après, et encore presque à la dérobée d'abord. Ce furent les filles de Chamillart le ministre qui voulurent assister, elles et leurs amies, du fond d'une tribune qu'on leur ménagea, à la réception de l'évêque de Senlis, leur oncle (7 septembre 1702), et pour s'en moquer. Mais une fois la tribune établie, le pont était fait, et les dames peu à peu envahirent la salle.

Les discours ou morceaux d'éloquence à couronner chaque année n'étaient d'abord, d'après la fondation première de Balzac, que des sermons moraux, de vrais sermons sur un texte donné de l'Écriture, et le discours qui avait le prix ne paraissait qu'avec l'approbation de deux docteurs de Sorbonne. Cela devenait ridicule. Dans la seconde moitié du dix-huitième

[1] M. Jarry de Mancy.

siècle, la grande innovation consista à substituer à ces sujets somnolents l'éloge d'un grand homme, Sully, Du Guay-Trouin, Descartes : ce fut le triomphe de Thomas. Ce genre, à son tour, a été assez décrié depuis. Je le regrette. Bien choisi, pris dans son cadre, touché avec goût et avec bienséance, l'éloge académique, le discours académique a son prix. J'aime à le voir, appliqué à un de nos bons auteurs, et tel que l'ont traité Chamfort dans son Éloge de la Fontaine, M. Villemain dans ce premier et charmant Éloge de Montaigne. L'Académie a été tout récemment heureuse encore dans le concours sur Vauvenargues. Mais trop souvent, aujourd'hui, on nous envoie à juger des notices sèches, des biographies longues, informes, farcies de dates et de citations. J'estime l'Étude, je la réclame, mais intérieure, s'il se peut, et ne s'affichant pas. Aujourd'hui, le document prime tout ; il opprime l'agrément et le talent. On oublie que, par ces concours qu'elle ouvre à l'émulation des jeunes auteurs, l'Académie semble dire :

" Jeune homme, avancez, et là, sur ce parquet uni, au son d'une flûte très simple, mais au son d'une flûte, exécutez devant nous un pas harmonieux ; débitez-nous un discours élégant, agréable, justement mesuré, où tout soit en cadence et qui fasse un tout ; où la pensée et l'expression s'accordent, s'enchaînent ; dont les membres aient du liant, de la souplesse, du nombre ; un discours animé d'un seul et même souffle, ayant fraîcheur et légèreté ; qui laisse voir le svelte et le gracieux de votre âge ; dans lequel, s'il se montre quelque embarras, ce soit celui de la pudeur ; quelque chose de vif, de court, de proportionné, de décent, qui fasse naître cette impression heureuse que procure aux vrais amis des Lettres la grâce nouvelle de l'esprit et le brillant prélude du talent." — Ainsi j'entends cet idéal de début académique, dont il ne se rencontre plus guère d'exemple.

Une bonne nouvelle cependant : le Dictionnaire de l'Académie, non pas celui de l'usage, qui est dans les mains de tout

le monde, et qui peut suffire quelque temps encore jusqu'à une prochaine révision, mais le Dictionnaire *historique* commencé depuis quinze ans, — un fascicule important de ce Dictionnaire si complet, si riche en citations, si intéressant même à la lecture (chose rare pour un dictionnaire), va paraître avec un Avertissement du savant rédacteur M. Patin ; ce premier fascicule qui, tout important qu'il est, n'est lui-même qu'un essai, sera dans quelques jours présenté à M. le ministre de l'Instruction publique. L'Avertissement de M. Patin rappelle la belle Préface que Vaugelas a mise en tête de ses *Remarques ;* et par ce côté l'Académie se montre fidèle, en l'étendant plutôt qu'en la restreignant, à sa mission première.

NOTES.

CHATEAUBRIAND.

Page 1. — **un ami intime**: Joubert.

Page 2. — l. 9. **Mémoires d'Outre-Tombe**: an autobiography published in 1849–50.

l. 15. **Dans un ouvrage**, *i.e.* **Chateaubriand et son groupe littéraire**: the result of a course of lectures delivered at Liège in 1848.

Page 3. — l. 5. **M. de Pontmartin**: a critic and littérateur. (1811–1890.)

l. 26. **M. Molé**: one of the ministers of Louis Philippe. (1781–1851.)

l. 31. **M. Joubert**: a moralist whose most famous book is a collection of *Pensées*. (1734–1824.)

Page 4. — l. 4. **Fontanes**: a poet and *grand maître de l'Université* under the Empire. In this position he was the intermediary between Napoleon and the men of letters of the time, and exercised much useful patronage. (1757–1821.)

l. 8. **Cardinal Fesch**: was an uncle of Napoleon I., archbishop of Lyons, and *grand aumônier* under the Empire. (1763–1839.)

Page 5. — l. 1. **Villeneuve-le-Roi**, now *Villeneuve-sur-Yonne*: a town in the department of Yonne, 67 miles southeast of Paris.

Page 9. — l. 15. **Madame Récamier**: a leader of French society, famous for her grace and beauty. (1777–1849.)

Page 11. — l. 12. **Taine**: an historian, philosopher, and critic. In criticism he developed a theory which is a caricature of Sainte-Beuve's system; namely, that every man is the result of his environment. Sainte-Beuve, however, simply claims that the knowledge of a man's environment is necessary to a correct judgment of his work and character. Taine's best known work in England and America is the *Histoire de la littérature Anglaise*, which was intended as an illustration of his critical method.

Other well-known works are *L'Ideal dans l'Art, Philosophie de l'Art, L'Ancien Régime, La Revolution, Le Régime moderne.* (1828–1893.)

l. 16. **Genin**: a distinguished philologist. (1803–1856.)

l. 16. **Rigault**: a French admiral and politician. He served in the Crimean and Chinese wars and was minister of marine under Napoleon III. (1807–1873.)

l. 17. **Villemain**: the head of what is sometimes called the academic school of criticism, which represented the more conservative, classical idea. (1790–1870.)

Page 12.—l. 23. **Théophraste**: Theophrastus (374–287 B.C.). A Grecian philosopher who was one of Aristotle's favorite pupils and a defender of his doctrines. His most famous work is the *Characteres*, a series of articles on abstract qualities. **La Bruyère** (1645–1696) published his *Caractères* in 1687. Although he has studied Theophrastus carefully, he does not copy him very closely, making his articles more specific and particular. They are generally thinly disguised portraits of well-known people of his day.

Page 13.—l. 5. **Jussieu**: a celebrated botanist (1686–1758). His two younger brothers were also botanists of note, and so were his nephew and his grand-nephew, *Adrien Jussieu* (1797–1853).

l. 5. **Cuvier**: the creator of the science of comparative anatomy. (1797–1832.)

Page 14.—l. 25 **Amélie**: Chateaubriand's sister, Lucile, is portrayed in *Amélie*, while Réné represents Chateaubriand himself.

l. 25. **Réné**: one of Chateaubriand's books which appeared in 1805. Réné is the French type of Goethe's sentimental and melancholy Werther.

l. 31. **M. de Lamartine**: a French poet and politician. His most famous book is called *Méditations Poétiques.* (1790–1869.)

l. 32. **M. Royer-Collard**: a French philosopher and political orator who was the leader of the *Doctrinaire* party which appeared after the restoration of the Bourbons in 1815. This party was composed of moderate and constitutional royalists, who wished to reconcile popular liberty with the monarchical form of government. Being devoted to abstract doctrines and theories, rather than to practical politics, it accomplished little. (1763–1845.)

Page 15.—l. 1. **Balzac**: one of the great French novelists, endowed with a wonderful power of analysis and description. He wrote a great many novels, the most important belonging to a series which he called *La Comédie Humaine.* Among the most powerful of them are *Le Père Goriot, Eugénie Grandet,* and *La Peau de Chagrin.* (1799–1850.)

l. 6. **Beaumarchais**: the well-known dramatist, author of the *Barbier de Séville* and the *Mariage de Figaro.* (1732–1799.)

l. 12. **Figaro**: the character created by Beaumarchais which has since served as the type of the sly, clever, and witty valet. The reference here is to Beaumarchais himself, who, though a man of low birth, succeeded in gaining riches and reputation.

l. 22. **Despréaux**: Boileau-Despréaux, generally called Boileau, the French poet and literary critic who was the arbiter of good usage under Louis XIV. (1636–1711.)

l. 25. **Mme. de Sévigné**: one of the most distinguished women of the 17th century, celebrated for the charming letters she has left, many of them being written to her daughter, the Comtesse de Grignan.

Page 16. — l. 24. **Racine**: the celebrated writer of classic French tragedy. (1639–1699.)

l. 24. **La Fontaine**: a poet and the leading French fable writer. (1621–1695.)

l. 25. **Molière**: conceded to be the greatest writer of comedy the world has seen. "Tout homme qui sait lire, a dit Sainte-Beuve, est un lecteur de plus pour Molière."

l. 31. **Goettingue**: Göttingen, Germany.

l. 32. **Almanach des Muses**: the *Musen-almanach* published first in 1770 by the group of young German poets mentioned. They formed a literary circle which is generally known as the *Hainbund. Klopstock* (1724–1803), the author of the epic poem the *Messias*, was their literary idol.

Page 17. — l. 1. **Jeffrey**: Francis Jeffrey, the Scottish lawyer, critic, and essayist. (1773–1850.)

l. 1. **la célèbre Revue**: the Edinburgh Review.

l. 3. **Thomas Moore**: the Irish poet. (1780–1852.)

l. 14. **Globe**: a paper representing advanced political ideas. It was also the organ of the Romantic movement in literature, being founded in 1824 by M. Paul Dubois. Upon this paper were associated Sainte-Beuve, Jouffroy, Ampère, Mérimée, and Charles de Rémusat.

l. 15. **La Muse française** (which was succeeded by the *Globe*): an annual published in the interests of the Romantic movement, and numbering among its contributors Alfred de Vigny, Lamartine, Chateaubriand, de Latouche, Victor Hugo, Nodier, Béranger, and Delavigne.

l. 15. **Le Cénacle**: the name given to the club of literary reformers. Hugo was the leading spirit.

Page 19. — l. 1. **Vauvenargues**: a celebrated moralist; author of *Maximes.* (1715–1747.)

l. 33. **Hortensius**: one of Cicero's rivals. Late in life the two orators became friends. (114–50 B.C.)

l. 34. **Eschine**: Æschines, a rival of Demosthenes. (389–314 B.C.)

Page 20. — l. 1. **Diomède**: Diomedes, a king of Argos, and one of the most famous Grecian warriors at the siege of Troy. He was next to Achilles, the bravest Greek, and fought with the most distinguished among the Trojans, including Hector and Æneas.

l. 6. **Calpé and Abyla**: the pillars of Hercules.

l. 34. **Augereau**: one of the marshals of France. He was made Duke of Castiglione after the battle of Castiglione (in northern Italy), where he aided Napoleon in conquering the Austrians in 1796. His later career was not so successful. (1757–1816.)

Page 21. — l. 9. **Solve senescentem** may be found in the eighth line of the first epistle of the first book of the Epistles of Horace: —

> "Solve senescentem mature sanus equumne
> Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat."

Be wise and release from the chariot in time thy aged steed, lest he become an object of laughter, dragging behind, and show his broken wind.

l. 15. **Voltaire**: the most celebrated poet and prose writer of the 18th century. (1694–1778.)

l. 15. **Bonstettin**: a Swiss writer on philosophy. (1745–1832.)

l. 16. **Ducis**: a tragic poet, chiefly known for his translations of Shakspeare. (1733–1816.)

Page 22. — l. 17. **Montaigne**: the philosopher and moralist of the 16th century; best known by his *Essais*. (1533–1592.)

Page 23. — l. 18. **Hugo**: Victor Hugo, the leader of the Romantic movement and the most conspicuous figure in the literature of the present century in France. He was a poet, novelist, and dramatist. (1802–1885.)

l. 18. **Michelet**: an historian whose best works are the *Histoire de France* and the *Histoire de la Révolution*. (1798–1874.)

l. 18. **Musset**: Alfred de Musset, a poet, novelist, and writer of comedy. His wit and grace, and the sincerity of his work have long made him a favorite. (1810–1857.)

Page 24. — l. 1. **l'épigramme antique**: a reference to the saying of the grammarian Aristophanes with reference to Menander: —

> Ὦ Μένανδρε, καὶ βίε, πότερος ἆρ' ὑμῶν πρότερον ἐμιμήσατο.

l. 2. **Salvandy**: statesman and author. (1795–1856.)

l. 7. **Marchangy**: a magistrate and writer, author of *La Gaule poétique.* (1782–1826.)

l. 13. **Littré**: Emilie, a positivist philosopher, a philologist, and a man of wide learning, the author of the well-known *Dictionnaire de la langue française.* (1801–1881.)

l. 14. **Auguste Comte**: the most famous French philosopher of the 19th century, and founder of the positivist school. (1798–1857.)

l. 32. **Quinault**: a poet who was much attacked by Boileau. His operas, however, for which Lulli composed the music, assure him a place among the lyric poets. (1635–1688.)

l. 33. **Fontenelle**: a miscellaneous writer and member of the Academy, who was severely criticised by Boileau, Racine, La Bruyère, and J. B. Rousseau. He was a nephew of Corneille. (1657–1757.)

l. 33. **Joseph de Maistre**: a religious philosopher and strong supporter of the Catholic Church. (1754–1821.)

l. 34. **Montalembert**: a publicist and politician devoted to the interests of the Liberal Catholic party. (1810–1870).

MADAME RÉCAMIER.

Page 26.—l. 19. **hôtel de Rambouillet**: the celebrated salon of the Marquise de Rambouillet, and the meeting place of most of the literary people of the first half of the 17th century.

Page 27.—l. 3. **Port-Royal**: near Versailles; was originally a nunnery, but in 1635 it became the home of a number of students and writers who were strong defenders of Jansenism. Of them Pascal is best known.

l. 6. **La Rochefoucauld**: François, duc de. The most celebrated member of a celebrated French family. He took part in the Fronde and passed the latter part of his life at court. He is chiefly known for his book, the *Maximes.*

l. 15. **Ces solitaires**: the Port-Royalists.

Page 29.—l. 2. **Louise Labé**: *la Belle Cordière*, a poet of Lyons. Her father was a rope-maker. (1526–1566.)

l. 8. **Consulat**: the name given to the French government from the end of the Directory in 1799 to the establishment of the Empire in 1804.

Page 30.—l. 32. **Arethuse**, a nymph of Elis being pursued by the god of the river Alphæus was changed by Diana into a spring, which dis-

appeared in the ground, and rose again on the island of Ortygia in the harbor of Syracuse.

l. 33. **ces enfants de l'Écriture**: see Daniel iii.

Page 31. — l. 6. **Laure**: Laure de Noves, called *la Belle Laure*, a beautiful woman of Provence whom Petrarch has immortalized. (1308–1348.)

l. 6. **Béatrix**: a Florentine girl of the great family of Portinari, for whom Dante conceived a Platonic affection. He makes her his guide through Paradise in the *Divina Commedia*. (1266–1290.)

l. 11. **Lucien**: Lucien Bonaparte. (1775–1840.)

l. 11. **Consul**: Napoleon I.

l. 12. **Barère**: a lawyer and politician, a member of the French national convention, and president of that body when Louis XVI. was condemned to death. (1755–1841.)

l. 16. **Roi de Hollande**: William II.

Page 32. — l. 7. **M. de Montlosier**: a literary man and familiar figure in the *salon* of Madame Récamier. (1755–1838.)

l. 8. **Le Cid**: Corneille's tragedy. The quotation is taken from the last speech of *Don Diègue* in the last scene of the third act of the play: —

> "Dans ce malheur public, mon bonheur a permis
> Que j'ai trouvé chez moi, cinq cents de mes amis."

l. 20. **Mme. de Staël** was the daughter of Necker, the banker who was given charge of the finances by Louis XVI. from 1776–1781. Her books, *Corinne*, *Delphine*, and *De l'Allemagne*, are well known. Napoleon disliked her freedom of thought and speech, and she did not find it agreeable to live in Paris under the Empire. (1766–1817.)

l. 20. **Mme. Moreau**: wife of General Moreau, who, after serving with honor in the French army, was exiled for complicity in the plot against the life of the Consul in 1804. He was killed in 1813 while fighting with the Russians against the French. Naturally Mme. Moreau was opposed to the Empire.

l. 22. **Empire**: founded by Napoleon in 1804, destroyed in 1815.

l. 23. **Fouché**: Minister of Police under the Empire. (1763–1820.)

l. 34. **Cambacérès**: When the Consulate was established in 1799 the executive power was to be vested in three consuls, elected for ten years. The first consul alone, however, possessed the prerogatives of power, the others having only a consulting voice. Napoleon was first consul, Cambacérès and Lebrun the other two.

Page 33.—l. 10. **Théâtre Français**: the famous theatre founded by the order of Louis XIV. in 1680, and in which the classic repertoire is given.

l. 11. **Lafon**: a celebrated tragedian. (1775–1846.)

l. 15. **Bernadotte**: one of the marshals of France who distinguished himself in the wars of the Revolution and the Empire. He was adopted by Charles XIII., King of Sweden, in 1810, and upon his death in 1818 became king himself under the title of Charles XIV.

l. 23. **Les Montmorency**: members of one of the most illustrious families of France, dating back to Mathieu, constable of France under Louis VII., who reigned from 1137–1180.

Page 35.—l. 8. **Iéna**: the battle of Jéna, where Napoleon defeated the Prussians in 1806.

l. 12. **Benjamin Constant**: a politician and prominent member of the Liberal party under the Restoration. (1767–1830.)

l. 16. **Ballanche**: a mystic philosopher; author of the *Essais de Palingénésie sociale.* (1776–1846.)

Page 36.—l. 5. **Canova**: the Italian sculptor, who was considered the restorer of his art, in Italy. (1757–1822.)

l. 7. **Caroline**: the sister of Napoleon, was married to Joachim Murat, one of Napoleon's captains, in 1800. Murat was made King of Naples in 1808 and retained this office until 1814. (1771–1815.)

l. 28. **Restauration**: the epoch beginning at the re-establishment of the Bourbons in 1814, and lasting until their fall in 1830. This period is covered by the reigns of Louis XVIII. and Charles X.

Page 37.—l. 15. **Paix d'Amiens**: This peace was signed in March, 1802, between England and France, as England was heavily in debt, in poor condition to continue the war, and afraid of the navy which was being collected by Napoleon.

l. 21. **Fox**: Charles Fox, the leader of the Whig party who had always favored an alliance between England and France. (1749–1806.)

l. 21. **Erskine**: Thomas Erskine, lord chancellor of England. (1750–1823.)

l. 22. **M. de Narbonne**: general and statesman. (1755–1814.)

Page 38.—l. 14. **Mémoires d'outre-tombe**: the autobiography of Chateaubriand, written during his intimate acquaintance with Mme. Récamier.

l. 23. **Bernardin de Saint-Pierre**: the author of *Paul and Virginia.* (1737–1814.)

l. 26. **Réné**: *i.e.* Chateaubriand. See note on Réné, p. 14, l. 25.

Page 40.—l. 13. **M. Ampère**: a mathematician and physicist, noted for his discoveries in electricity. (1775–1836.)

l. 13. **duc de Noailles**: an historian. (1802–1885.)

l. 17. **Gérard**; an illustrious French artist (1770–1837).

l. 19. **Achille Devéria**: an artist who was influenced by the Romantic movement. (1800–1857.)

QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE?

Page 42.—l. 2. **Aulu-Gelle**: Aulus Gellius, a Latin grammarian of the 2d century, A.D. He is the author of a work entitled *Noctes Atticæ.*

l. 20. **Boëce**: Boëthius, a Roman statesman and author, famous for his knowledge of Greek philosophy. He wrote *De Consolatione Philosophiæ.* The approximate dates for his birth and death are 470–524.

l. 29. **Dante**: the father of Italian poetry, was born at Florence, in 1265, and died at Ravenna, in 1321. His great poem is the *Divina Commedia.*

Page 43.—l. 2. **Malherbe**: a lyric poet who exercised the functions of a literary reformer in the first quarter of the 17th century. (1555–1628.)

l. 20. **Perrault** is chiefly known as a writer of fairy tales. (1628–1703.)

l. 24. **Corneille**: the first great writer of French tragedy. (1606–1684.)

l. 24. **Pascal**: illustrious as a philosopher, mathematician, and physicist. A member of the Jansenist Company at Port Royal, he defended Jansenism in his book, the *Provinciales,* which is written in the form of letters. His other book is composed of thoughts on religion, which appear in fragmentary form under the title *Pensées.* (1623–1662.)

l. 27. **Huet**: a French scholar. (1630–1721.)

Page 44.—l. 3. **Montesquieu**: one of the great prose writers of the 18th century, who is best known by his book *Esprit des Lois.* (1689–1775.)

l. 3. **Buffon**: a celebrated naturalist, especially noted for his literary style. (1707–1788.)

l. 5. **Jean-Jacques Rousseau**: a philosopher whose writings contributed much to the revolution in ideas which occurred during the 18th century. His best known books are *La Nouvelle Héloïse, Le Contrat Social,* and *Émile* (1712–1778).

l. 12. **l'Académie**: the French Academy founded by Richelieu in 1635. The last *causerie* in this volume gives an account of it.

Page 46.—l. 1. **Rémusat**: comte de, a writer and politician. (1797–1875.)

l. 10. **Marie-Joseph Chénier**: a dramatic poet, and brother of the more celebrated poet *André Chénier*. (1764–1811.)

l. 23. **Scaliger**: a French philologist who wrote in Latin. (1540–1609.)

l. 8. **Turenne**: the greatest French general of the 17th century. (1611–1675.)

Page 47.—l. 31. **Bossuet**: bishop of Meaux, was famous for his wonderful oratorical power. In addition to the book mentioned, his *Oraisons Funebres* are well known. He had a wonderful influence over Louis XIV., and is supposed to have had something to do with the revocation of the Edict of Nantes. (1627–1704.)

Page 48.—l. 17. **Niebelungen**: the great German epic poem of the middle ages.

Page 50.—l. 6. **Anne**: the wife of Louis XIII. and mother of Louis XIV., was the daughter of Philip III. of Spain. During the minority of her son she was regent. (1602–1666.)

Page 51.—l. 5. **Régnier**: a satiric poet and an opponent of Malherbe. (1573–1613.)

l. 6. **Rabelais**: the greatest man of the Renaissance in France and author of the greatest books of this period, *Gargantua* and *Pantagruel*. In these books he sharply criticises the errors of his times and gives much good advice for the improvement of affairs. (1495–1553.)

l. 7. **Montaigne**: the philosopher and moralist, celebrated for his *Essais*. He was the originator of this literary form. He represents the scepticism which was the natural after-effect of the enthusiasm of the Renaissance. (1533–1592.)

l. 28. **Fontanes**: see note p. 4, l. 4.

Page 52.—l. 23. **Andrieux**: a poet and writer of comedy. (1759–1833.)

Page 53—l. 4. **Valiniki**: an ancient Hindoo poet whose date is uncertain. He is the author of the *Rámáyana*, an ancient Sanskrit epic.

l. 4. **Vyasa**: the compiler of the ancient sacred books of the Hindoos, the *Vedas*, which are written in Sanskrit.

l. 4. **Firdousi**: Firdousi Tusi, a Persian poet, who lived from about 940 to 1020.

l. 16. **Solon**: the law-giver of the Athens, one of the seven wise men of Greece. (640–559 B.C.)

l. 16. **Hésiode**: Hesiod, the epic poet of Greece, who flourished about 800 B.C. His best known writings are the *Works and Days* and a *Theogony*.

l. 16. **Théognis**: an ancient elegaic and gnomic poet who flourished about 540 B.C.

l. 17. **Confucius**: the Chinese philosopher. (551–479 B.C.)

l. 17. **La Rochefoucauld**: see note p. 27, l. 6.

l. 18. **La Bruyère**: see note on *Théophraste*, p. 12, l. 23.

l. 23. **Ménandre**: Menander was a celebrated comic poet of Greece and a pupil of Theophrastus. (342–290 B.C.)

l. 23. **Tibulle**: Tibullus, a Latin poet. (54–18 B.C.)

l. 23. **Fénelon**: archbishop of Cambrai. As a believer in the doctrines of quietism he was opposed by Bossuet. His most celebrated work is *Télémaque*. (1651–1715.)

l. 29. **Auguste**: Augustus Cæsar, known best as Octavius. (63 B.C. to 14 A.D.)

Page 54.—l. 8. **Addison**, Joseph: an English writer noted for his articles in the *Spectator*. (1672–1719.)

l. 9. **Pellisson**: literary celebrity of the age of Louis XIV. (1624–1693.)

l. 9. **Vauvenargues**: see note p. 19, l. 1.

l. 22. **Cervantes**: the celebrated Spanish author who wrote *Don Quixote*. (1547–1616.)

l. 31. **Boccace**: Boccaccio, the Italian novelist. (1313–1375.)

l. 32. **Arioste**: Ariosto, the Italian poet, author of *Orlando Furioso*. (1474–1533.)

l. 32. **Tasse**: Tasso, the Italian poet, author of the great poem *Gerusalemme Liberata*. (1544–1595.)

l. 34. **Sorrente**: Sorrento, a village on the gulf of Naples.

Page 55.—l. 2. **Lucrèce**: Lucretius, the Latin poet, author of *De Rerum Natura*. (95–51 B.C.)

LE ROMAN DE RENART.

The *Roman de Renart*, one of the most popular poems of the middle ages, is common to both the early German and the early French literatures. The first known manuscript is in low Latin, and dates from about the middle of the 12th century. Written and rewritten, as all these mediæval stories were, it is a shrewd satire on manners and morals, in which *Renart* the fox, and a rascal, generally outwits his more virtuous neighbors.

Page 58.—l. 18. **Patelin**: *l'Avocat Patelin*, an amusing comedy, written by Brueys and Palaprat in 1706, and based upon one of the most

popular of the mediæval farces. The name Patelin has become in French the synonym for an hypocritical flatterer.

Page 62.—l. 10. **rhétorique d'Ulysse**: Ulysses was noted for his craftiness.

Page 63.—l. 6. **foloier**: to commit a foolish act.

l. 16. **Florian**: the fable writer, who ranks after La Fontaine. (1755–1794.)

Page 64.—l. 1. **longtemps en circulation**: the first manuscripts date from about the middle of the 12th century.

l. 34. **Les Jacobins**: the Dominican order of friars, called the Jacobins, because, before the French Revolution, the order had a convent in the Rue St. Jacques, Paris. The Dominicans are an order of mendicant monks, founded by Dominic du Guzman, a Spanish monk, in 1215. The first foundation in the United States was made in 1807. The Dominicans are also called **preaching friars**, and **black friars**, from their black robes.

Page 65.—l. 1. **Les Franciscains**: monks of the Order of St. Francis, established in 1209 by St. Francis of Assisi. They are also mendicant friars. Sometimes they are called **gray friars**, from their gray robes.

l. 3. **L'Ordre des Templiers**: This was a military and religious order, first established in Jerusalem in 1118, for the protection of pilgrims and the Holy Sepulchre. The Knights Templars, or Knights of the Temple, were so called because they occupied an apartment of the palace of Baldwin II. in Jerusalem, near the Temple. The order grew very rich and powerful, and its members were scattered about Europe in various places. Finally, *Philip the Fair* brought charges against the Templars of Paris, in 1307, had them tried and condemned, confiscated their vast wealth, and, in 1312, influenced Pope Clement V. to pronounce the dissolution of the Order throughout Christendom.

l. 7. **Hospitaliers**: an order of knights who built a hospital for pilgrims at Jerusalem in 1042. They were called Knights of St. John of Jerusalem, and, after the removal of the order to Malta, Knights of Malta.

l. 31. **L'Armorique**: an old name for modern Brittany or *Bretagne*.

Page 66.—l. 17. **Beaumanoir**: Jean III. de Beaumanoir, Marshal of Brittany for Charles de Blois, and a member of one of the oldest families of Brittany.

l. 19. **Froissart**: the most celebrated of the early French chroniclers, who describes the greater part of the period of the Hundred Years' War. (1337–1410.)

Page 67.—l. 2. **Montfort**: John of Montfort, supported by the English in his claims to the ducal throne of Brittany.

l. 3. **Edward d'Angleterre**: Edward III.

l. 30. **Merlin**: is supposed to have lived in the days of King Arthur, in the 5th or 6th century.

Page 68.—l. 10. **roi de Saint Denis**: Philip VI.

l. 18. **Charles de Blois**: the claimant for Brittany, who was supported by the French king, his uncle.

l. 25. **Laval, Rochefort, Rohan**: names of the old families of Brittany.

Page 69.—l. 9. **à Constantinople**: referring to the capture of Constantinople by the Crusaders in 1203.

l. 26. **Lætare Jerusalem**: the first words of the mass for the fourth Sunday in Lent.

Page 70.—l. 11. **genestaie**: a place where the *genêt*, or furze, is growing.

l. 21. **du Guesclin**: one of the greatest warriors of France, who played a prominent part in the first half of the Hundred Years' War. (1314–1380.)

l. 22. **Bayard**: *Le Chevalier sans peur et sans reproche.* An illustrious captain who distinguished himself in the wars of Charles VIII., Louis XII., and Francis I. (1475–1524.)

l. 27. **Thyrée**: Thyrea.

Page 71.—l. 13. **Simonide**: Simonides, one of the celebrated lyric poets of Greece. (566–446 B.C.)

l. 21. **Adraste**: Adrastus, a king of Argos, who was the only one to escape in the war of the Seven against Thebes.

ALFRED DE MUSSET.

Page 73.—l. 15. **Alfred de Vigny**: a poet and novelist, best known by his historical novel *Cinq-Mars*, which deals with the period of Louis XIII. (1797–1863.)

l. 15. **frères Deschamps**: Émile and Antoine Deschamps, poets; still better known as the translators of the Romantic movement. Antoine made a translation of Dante, and Émile translated a number of English, German, and Italian poets. (1795–1871 and 1809–1869.)

Page 74.—l. 3. **Amour fléau du monde**, etc.: from *Don Paez*, second part, line 171, *Premières Poésies.*

l. 4. **Comme elle est belle au soir, etc.**: from *Don Paez*, fourth part, line 1, *Premières Poésies.*

l. 5. **O vieillards décrépits,** etc.: from *Portia*, second part, line 65, *Premières Poésies.*

l. 6. **Peut-être que le seuil, etc.**: from *Portia*, third part, line 27, *Premières Poésies.*

l. 16. **Ulric Guttinguer**: a minor poet of the Romantic school. (1785–1866.)

Page 77.—l. 6. **Nessus** was a Centaur who insulted Deïanara, the wife of Hercules, and was killed by the latter with an arrow dipped in the blood of the Lernean hydra. In revenge, he told the woman to collect the blood from his wound, and use it as a love philter; and, when she afterwards poured it on Hercules' tunic, the poison in the blood, coming from the poisoned arrow, brought about the death of the hero. So the word is used to denote a fatal present, or that from which there is no escape.

l. 30. **dès le temps de Werther**: Goethe's story, *Die Leiden des jungen Werthers*, appeared in 1774.

Page 78.—l. 2. **Phaéton**: son of Helios, the sun-god.

l. 11. **cette histoire**: referring to the love of de Musset for George Sand.

l. 15. **Confessions**: referring to de Musset's *Confession d'un enfant du siècle.*

l. 29. **Sapho**: Sappho, the Grecian poet, who was one of the leaders of the Æolian school of lyric poetry. She lived in the last part of the 7th and first part of the 8th century B.C.

l. 29. **quatre nuits**: the poems entitled *Les Nuits* are a series of meditative poems in the form of dialogues between the poet and his muse on nights in May, August, October, and December.

Page 79.—l. 4. **Hamilton,** Comte d': a gentleman who followed the Stuarts to France. He wrote the *Memoirs du Comte de Gramont.* (1646–1720.)

l. 18. **Rachel**: an actress celebrated in tragedy. (1821–1858.)

l. 18. **Pauline Garcia**: a noted opera singer and actress, the sister of Malibran, the famous contralto, born 1821.

Page 80.—l. 15. **Comédie Française**: same as the *Théâtre Français.* See note p. 33, l. 10.

l. 30. *La Revue des Deux Mondes* is the most famous French review in the realm of literature and politics. It was founded in 1829.

l. 31. **le directeur de la Revue**: M. Buloz.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Page 83.—l. 2. **Pellisson**: see note p. 54, l. 9.

l. 3. **d'Olivet**: Pierre Joseph Thoulier, abbé d'Olivet, was a well-known literary man who made translations from the classics, wrote a grammar and the history of the Academy here referred to, and worked with zeal on the Academy dictionary. (1682–1768.)

l. 15. **St. Evremond**: a moralist and critic. (1616–1703.)

l. 15. **Bussy**: Bussy-Rabutin, a memoir writer. His best known book is the *Histoire Amoureuse des Gaules*. (1618–1693.)

l. 16. **Clérembault**: l'abbé Jules de Clérembault, famous for his ugliness, who succeeded La Fontaine in the Academy. He died in 1714.

l. 16. **de Retz**: coadjutor of the archbishop of Paris. He took an active part in the Fronde, and has left interesting memoirs. (1614–1679.)

Page 84.—l. 1. **Conrart**: left a few letters and memoirs which were not published until after his death. At his home met the company of literary men which later, at the request of Richelieu, became incorporated as the *Académie Française*.

l. 1. **Vaugelas**: celebrated grammarian; author of *Remarques sur la langue française*. (1586–1650.)

l. 26. **Sirmond**: the Jesuit confessor of Louis XIII. (1559–1651.)

l. 27. **Balzac**: commonly known as the elder Balzac, who was noted for his elegant literary style. (1594–1654.)

l. 27. **la reine Marguerite**: Margaret of Navarre, a sister of Francis I. (1492–1549.)

l. 33. **Mademoiselle de Scudéry**: the author of many well-known novels, among them being *Le Grand Cyrus* and *Clélie*. (1607–1701.)

Page 85.—l. 18. **Évandre**: a fabled prince of Latium who welcomed Æneas upon his arrival, and aided him against the Rutuli.

l. 27. **Chapelain**: a literary man and poet; author of an epic, *La Pucelle*, which deals with the story of Jeanne d'Arc. This was ridiculed by Boileau for its pompous, artificial style, and was a failure.

Page 86.—l. 12. **Des Marets** de Saint-Sorlin: a poet. (1595–1676.)

l. 12. **Boisrobert**: a poet, and favorite of Richelieu. (1592–1662.)

l. 24. **Mécène**: Mæcenas, a Roman statesman and patron of letters, who lived from about 70 to 8 B.C.

Page 87.—l. 33. **Tite-Live**: Titus Livius, the Roman historian. (59 B.C.–18 A.D.)

Page 88.—l. 6. **Le Jugement du Cid.** There was great discussion when Corneille's play, *Le Cid*, appeared in 1636, and at the request of

Richelieu a document was drawn up by the Academy, written for the most part by Chapelain, in which the play was criticised from a technical standpoint.

l. 17. **Chancelier Séguier** was chancellor of France under Louis XIII. and Louis XIV. (1588–1672.)

Page 89.—l. 21. **Mme. de Maintenon,** after the death of Maria Theresa, became the wife of Louis XIV. by a secret marriage in 1684. She has left interesting letters. (1635–1719.)

l. 23. **Brossette** was the founder of the Academy at Lyons. He is also known for having edited and commented upon the works of Boileau. (1671–1743.)

l. 30. **Fléchier**: a sacred orator and skilful writer. (1632–1710.)

l. 30. **Montausier**: governor of the son of Louis XIV., the Dauphin. (1610–1690.)

Page 90.—l. 10. **Charpentier** was a literary man and scholar. (1620–1702.)

l. 11. **La Motte**: chiefly known as a fable writer and dramatist. (1672–1731.)

l. 16. **La Régence**: the regency of the Duke of Orleans. (1715–1723.)

l. 19. **Fleury**: the prime minister of Louis XV. (1653–1743.)

l. 24. **Duclos**: a moralist and memoir writer. (1704–1772.)

l. 25. **d'Alembert**: a celebrated writer, philosopher, and mathematician, who was one of the founders of the Encyclopædia. (1717–1783.)

l. 32. **Madame de Lambert**: writer of works on education. (1647–1733). Mme. de Tencin, the mother of d'Alembert (1681–1749). Mme. Geoffrin, celebrated for her wit (1699–1777), as was Mlle. de Lespinasse. (1732–1776).

Page 91.—l. 14. **Saint-Pierre**: a writer celebrated for his Utopian ideas, and author of the *Projet de paix perpetuelle.* (1658–1743.)

l. 22. **Villeroy**: marshal of France. (1644–1730.)

l. 23. **Polignac**: cardinal and writer, author of the *Anti-Lucrèce.* (1661–1741.)

Page 92.—l. 6. **Louis XVI.** (1754–1793.)

Page 93.—l. 1. **Régnier Desmarais**: a noted grammarian. (1632–1713.)

l. 11. **La Mesnardière**: a poet who began life as a doctor of medicine. He made himself known by a *Traité de la Mélancholie,* which was pleasing to Richelieu, who made him his attending physician. Soon, giving himself entirely to literature, he became well known by means of his tragedies and poetry. He became a member of the Academy in 1655. (1610–1663).

l. 33. **l'ancienne Université** was established by Philip Augustus in 1200.

Page 96. — l. 2. **Voiture**: a poet of the circle of the Hôtel de Rambouillet. (1598–1648.)

Page 97. — l. 3. **Amyot**: the translator of Plutarch, celebrated for his prose style. (1513–1593.)

l. 3. **Marot**: Clément Marot, the poet of the court of Francis I.

l. 28. **Mademoiselle**: the Duchesse of Montpensier, the only daughter of Gaston d'Orleans, and cousin of Louis XIV. She was commonly called *La Grande Mademoiselle*. (1627–1693.)

Page 98. — l. 25. **La Monnoye**: author of a series of tales, *Les Noëls bourguignons*, which have still retained their popularity. (1641–1728.)

Page 100. — l. 32. **Sorbonne**: The Sorbonne was one of the divisions of the theological faculty of the University of Paris, founded about 1250 by Robert de Sorbonne, the confessor of Louis IX. It exercised great influence in ecclesiastical affairs, especially in the 16th and 17th centuries. Closed by the Revolution, the building (which had been given by Richelieu) was restored to the city of Paris by Napoleon, on the condition that the theological faculty should share it with the faculties of science and belles-lettres.

Page 101. — l. 2. **Sully**: the great minister of Henry IV. (1560–1641.)

l. 2. **Du Guay-Trouin**: a celebrated naval officer under Louis XIV. (1673–1736.)

l. 3. **Descartes**: the greatest French philosopher. (1596–1630).

l. 3. **Thomas**: a member of the Academy; author of a book of *Éloges*, which are very much esteemed. (1732–1785.)

l. 8. **Chamfort**: he is likewise the author of an *Éloge de Molière*, and various plays. (1741–1794).

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE MAR -7 '41

DUE MAY -2 '41